a S. E.

Monsieur

Jardy

en très sympathique souvenir

Duchesse de Rohan

LES

DÉVOILÉES DU CAUCASE

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

LANDE FLEURIE . . . . 1 vol.

LES LUCIOLES . . . . 1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS — 8656-6-10.

DUCHESSE DE ROHAN

LES

DÉVOILÉES DU CAUCASE

— NOTES DE VOYAGE —

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

A SON ALTESSE

LA PRINCESSE SALOMÉ MURAT

QUI M'A FAIT OUVRIR

AVEC UNE GRACE SANS PAREILLE

LES PORTES DE SON MERVEILLEUX CAUCASE

JE DÉDIE CES MODESTES LIGNES

LES DÉVOILÉES DU CAUCASE

I

BERLIN — VARSOVIE

Nous partons, ma fille et moi, pour le Caucase, pour ce pays de magique antiquité où chaque pierre évoque un souvenir, chaque rivière un passage célèbre, chaque gorge de montagne une marche glorieuse; où l'on ne parle que du pic de Prométhée, de l'âge d'or de la reine Thamar, de la beauté des Circassiennes, des exploits du chevaleresque Schamyl, du mont Ararat, et... du déluge.

Ce commencement d'Orient m'attire de façon magnétique. Son image a miroité sur tous les jeunes printemps de mes contemporains plus amoureux des Grecs, des Perses et de la mytho-

logie que ne le sont aujourd'hui les cerveaux occupés d'électricité et d'aventures aériennes.

La certitude de revoir mon gendre et son charmant fils Achille, adoucit les regrets que j'éprouve à quitter les êtres chéris et les objets familiers qui semblent nécessaires au bonheur quotidien. Mes amis viennent me dire adieu, ils témoignent de mon départ une tristesse qui me touche et me fait doublement apprécier leur amitié, fleur délicate qui parfumera mon cœur dans ces lointaines régions.

L'heure sonne, on s'embrasse, on se serre la main, une larme à l'œil; j'agite une dernière fois mon mouchoir; la gare disparaît, les arbres fuient. A toute vitesse, nous allons vers le Nord, dans la direction de l'Allemagne, géante, froidement dévorante, dont la population, à l'exemple des Chinois, se multiplie d'une façon effrayante, tandis que nous, hélas!... mais ne pensons pas à cela.

Notre compartiment a l'aspect d'une serre; les lilas, achetés avec l'argent de la tirelire de mes petits-enfants de Caraman, répandent une odeur persistante, qui lutte victorieusement avec celle du tabac de nos compagnons de couloir.

A Jeumont, nous descendons, il faut se dégourdir les jambes; mais c'est à Namur que le véritable arrêt a lieu. Cette jolie Suisse belge, oasis de verdure, est un repos pour la vue, après les usines d'un pays minier. La Belgique, pays natal de ma mère et de tous ses ancêtres, est loin de m'être indifférente. J'envoie en passant un salut fraternel et mélancolique à la tombe de mon unique sœur, morte en venant au monde, un an avant ma naissance; enfant, je l'appelais en rêve, lorsque mes jeux me semblaient par trop solitaires; elle repose dans un modeste cimetière de campagne, entourée de saules et de muguets, sans avoir connu ni joie ni douleur. De nous deux a-t-elle eu la meilleure part?

Voici des rochers. Leur apparence est celle d'un volumineux bloc de liège, qui serait piqué de vers et couvert, par endroits, de lierre et de liserons grimpants; une chapelle avec son clocher blanc est adossée à un mur de briques rouges, une femme vient y prier, la porte se referme doucement sur elle.

A Huy, je vois une délicieuse église romane; fière de ses lignes si pures, elle contemple

depuis de longs siècles une tour gothique, sa cadette, baignée par la Meuse : cette grisaille du moyen âge est absolument ravissante, l'unité des valeurs d'une douceur infinie.

Nos voisins : un ménage amoureux tant soit peu mûr, second essai conjugal probablement, qui, à chaque station arpente vigoureusement le sol pour maigrir. A gauche, un couple moins épris, avec deux chiens et une jeune bonne qui les soigne, ronfle et fume : des Russes, ceux-là, allant à Pétersbourg.

Nous arrivons à Cologne; la superbe cathédrale se dessine nettement à la tombée du jour. J'y ai assisté à bien des offices autrefois, en allant soigner mes bronches à Ems, et jamais je n'oublierai la tenue édifiante des petits garçons récitant à haute voix leurs prières pendant la messe.

Et maintenant en route « pour Berlin ». Ah! j'ai entendu cette phrase dans mon adolescence! En la traçant, mon cœur saigne.

Impossible de toucher barre dans la capitale des bords de la Sprée sans s'y arrêter; chaque fois que j'y reviens, ses progrès me frappent; aujourd'hui ses faubourgs deviennent de véri-

tables villes; tout y est prospère et familial à la fois, surtout dans les demeures des classes moyennes.

L'Allemagne monte, gravit la colline et bientôt atteindra le faîte de sa grandeur terrestre.

Le Friedrich Museum est admirablement aménagé; le professeur Baude, son conservateur, en dispose les merveilles avec beaucoup d'entente. Je lui réserve toujours ma première visite. Les différentes écoles de peinture et de sculpture, sont bien représentées. Bœcklin s'y fait connaître, c'est-à-dire aimer, moins qu'à Munich pourtant, où ses œuvres sont plus complètes.

La superbe statue de saint Jean-Baptiste par Michel-Ange, *le Marchand* de Holbein aussi nommé *l'Homme à l'œillet*, *La Femme* de Van der Weyden me retiennent longtemps, je les admire passionnément. Mon patriotisme artistique est flatté de retrouver ici, et appréciées à leur juste valeur, les œuvres de Rodin.

La grande salle en forme de chapelle est très heureusement remplie, toutes choses, *in the right place*, et se faisant mutuellement valoir; en art, il ne faut pas croire au bon

effet des repoussoirs; bien au contraire le reflet d'une belle toile profite à la voisine.

Combien il est difficile de rendre les mains! On voit des torses magnifiques, des bustes superbes, de nobles visages, des draperies étonnantes. Mais les doigts et les poignets!..

La tenue de la ville de Berlin est parfaite. Les habitants obéissent scrupuleusement aux ordres de police; les rues sont d'une propreté extrême, l'éclairage ne laisse rien à désirer. Les boulevards sont bien plantés, les monuments entretenus avec soin, l'aspect est riant, riche, et pourtant Paris, malgré son laisser-aller extérieur et intérieur, est plus beau. Mais il faut nous surveiller et ne pas nous endormir sur nos lauriers.

Ce matin la pluie ne cesse pas. Les places, les chaussées, les jardins sont trempés, c'est une véritable orgie d'eau, je me crois en Bretagne.

Je n'aime pas le système de fermeture des portes de notre hôtel. On ne peut ouvrir que de l'intérieur, cela protège peut-être contre les voleurs, et encore; mais si l'on était malade et dans l'impossibilité de se lever, comment

ferait-on ? Les draps en portefeuille ne me plaisent pas davantage. Mais par exemple combien je goûte la complaisance des cochers de fiacre, leur empressement, leur respect, leurs manières ! Quelle bonne école ce serait pour nos automédons parisiens !

Cette nuit, réveillée à 3 heures, je me suis levée, j'ai regardé par la fenêtre ; la Friedrichstrasse était remplie de voitures comme le soir et le Café Scandinave, en face, plein de monde; on se serait cru en plein midi.

Le château de Potsdam, Versailles prussien, est bien intéressant. La séduisante reine Louise y habita longtemps, et on y garde pieusement une petite tasse que son fils lui donna, pour sa fête, lorsqu'il était encore un bébé.

Que de surprises dans le beau parc ! Le fameux moulin, des pavillons peints à fresque représentant des singes très amusants, le palais de Sans-Souci avec ses tableaux de prix, la bibliothèque où le grand Frédéric n'avait réuni que les œuvres de Voltaire et le portrait de ce dernier dessiné par lui-même, les cadeaux échangés entre le roi de Prusse et la marquise de Pompadour, notamment la toile représentant Louis XV,

le grand Frédéric, son amie la danseuse, et la célèbre favorite la Marquise Pompadour.

Voici l'endroit où Frédéric voulait être enterré avec ses chers caniches, à côté de celui qui lui avait sauvé la vie en buvant le café empoisonné préparé pour son maître. Je comprends le désir du Roi. Il préférait la fidélité canine à l'indifférence des courtisans de son entourage.

Nous rapportons de notre dernière visite à Potsdam une impression de douceur, à cause des affectueuses attentions prodiguées par l'empereur au foyer conjugal, pour la fête de Noël. On me montre une grande salle dont les murs sont revêtus de pierres brillantes non taillées, comme dans une grotte. Sur de nombreuses tables on dresse les arbres pour les membres de la famille, l'impératrice, les jeunes princes, puis les invités privilégiés : grande maîtresse de la cour, grand chambellan, officiers, etc. Chaque personne a la sienne sur laquelle sont placés l'arbre et les cadeaux. Le reflet des milliers de bougies projette un miroitement sur les cailloux translucides.

Le musée des Arts décoratifs me fournit de très utiles renseignements sur les différents

genres de porcelaines et de faïences anciennes. La collection asiatique est assurément la plus complète qui existe : elle contient tant, mais tant d'objets que la deuxième partie du monde ne doit plus rien recéler de ces richesses.

Après maintes promenades dans le centre et dans le parc, j'entre au *Dom* où les vitraux modernes représentant la naissance, le crucifiement et l'ascension du Christ sont bien réussis, d'une couleur antique et chaude.

La place du Palais Impérial, les autres, le pont sur la Sprée, tout ce coin est, à mon avis, le quartier le plus plaisant de Berlin. Ce soir les flots et les bâtiments étaient argentés comme si la lune, en passant, leur avait communiqué la blancheur de ses rayons.

Je vais voir « Monbijou », qui contient la collection Hohenzollern. La construction est charmante avec, au fond du jardin, le temple anglican où l'impératrice Frédéric venait assister aux offices. Elle ne se rendait, en effet à l'église officielle qu'aux grandes fêtes de la Cour.

Aujourd'hui je me suis empressée d'aller à l'Exposition annuelle des Beaux-Arts dont le bâtiment est modeste.

J'admire entre autres choses : trois œuvres de John Sargent, un Christ en croix d'une belle facture, de Hildebrand, deux portraits d'hommes de Ludovic Meyer, plusieurs de femmes, des fleurs d'Angélina Drumann, et une superbe sculpture qui représente une ronde d'hercules se donnant la main. Dans une salle qui ne contient que des portraits d'hommes, celui de Bœcklin ressort magistralement; un peu plus loin, nous voyons un beau lion et une hyène très vivants, un jeune homme de Schtalitz et des toiles de genre intéressantes. L'ensemble est bon, néanmoins la moyenne des Salons de Paris de cette année est très supérieure à celle-ci.

Un samedi soir, nous quittons la grande capitale pour Varsovie. Sur la route, je regarde attentivement. Dès l'entrée en Pologne les types changent. Les physionomies sont empreintes d'une tristesse névrosée qui n'existe pas en Allemagne, les regards sont fuyants, indéchiffrables, les yeux noyés de larmes contenues. Les âmes de Prast, fondateur de sa dynastie, de Miecislas, de Boleslas le Brave, de Vladislas le Nain, de Jean Sobieski, de Poniatowski,



Polonaise des environs de Varsovie.

errent sur ces plaines, soufflant la nostalgie du passé; celle de Moïse plane aussi, car de nombreux Israélites habitent Varsovie; mais elle inspire aux descendants de sa race l'esprit d'activité pratique, qui leur fait entretenir le commerce et l'industrie de cette laborieuse cité.

Varsovie est une grande et belle ville. Les églises sont vastes, les femmes pieuses et très bien mises. Ses vieux quartiers mal tenus ont un cachet tout particulier. Les rues étroites, sales, avec des maisons ornées de guenilles multicolores, sont pleines d'intérêt pour le touriste. Je remarque les lévites des Israélites; elles ressemblent comme forme aux vêtements de nos prêtres. C'est la même coupe d'origine orientale.

Le jardin de Saxe, en ce dimanche, regorge d'enfants de tous les âges et de toutes les conditions. Au centre, sur le sommet d'une colline, s'élève un petit temple. A ses pieds je vois une pièce d'eau. Des cygnes y glissent majestueusement regardant avec dédain les jeux bruyants des bébés, presque tous vêtus de blanc ou de rose. Jolis fruits de chair, l'espérance polonaise!

Les toiles des expositions annuelles reflètent les conceptions des habitants. Elles représentent des paysages de neige ou des sujets de torture ; des crucifiements d'hommes, des femmes fouettées, toujours la reproduction d'une souffrance physique.

C'est à Varsovie, il y a quinze ans, que j'appris l'assassinat du président Carnot. On célébra un grand service pour lui dans une église qui avait été détruite par un incendie quelques années plus tôt, puis reconstruite. Le triste événement nous fut annoncé ce jour-là par une belle dame un peu folle que je rencontrai sur les marches, à la sortie.

Le château Lazienki fut bâti par Ladislas Poniatowski et appartint ensuite à l'empereur Alexandre Ier. Le parc bien planté contient de vieux arbres qui prêtent leur ombre au Palais chinois. Le théâtre naturel, avec scène de verdure et colonnes corinthiennes dans une rotonde, est situé dans l'île au milieu de l'étang; la salle est un amphithéâtre en pierre orné de bustes représentant les rois de Pologne. C'est original et artistique ; on a l'envie de jouer la comédie en cet endroit qui doit inspirer, par



Polonais (Varsovie).

sa poésie, les auteurs et les artistes. La salle de bain, dite de « Salomon », sur les bords de la pièce d'eau, est ornée d'un plafond peint par Bacciarelli.

Près de Lazienki s'étend la grande plaine des Électeurs où les rois anciennement étaient élus. Là se tenaient, non sans troubles, les fameuses diètes de Pologne.

Pour visiter Willanov appartenant au comte Branicki, nous avons beaucoup de peine. Il faut décliner ses noms, ses qualités, ses titres, prouver son origine. Nous y arrivons néanmoins et, une fois la glace rompue, sommes reçues, ma fille Marie et moi, avec la meilleure grâce du monde; le maître de la maison nous fait les honneurs du château, des objets d'art qu'il contient et de ses jardins merveilleux où coule la Vistule, dont un des bras forme le lac. Cette belle demeure de style italien fut fondée par Jean Sobieski. La chambre où il mourut fut transformée en chapelle par la comtesse Alexandre Potocka.

Les vieux champs de bataille, de glorieuse mémoire, s'étendent à perte de vue. Muets témoins des rivalités, des dissensions, de

l'héroïsme de ceux qui tombèrent dans la lutte désespérée pour l'indépendance, ils dressent les épis mûrs de leurs moissons vers le ciel! L'esprit des aïeux veille sur le sol.

Voici la traduction en prose de la *Steppe*, poésie de Rhodan J. Baleski.

LA STEPPE

Entends-tu le vent se plaindre avec angoisse?

Vois-tu ces collines bleues qui s'élèvent comme une masse de nuages?

O Ukraine, prairie des steppes, ainsi qu'une mer tu te balances! Quand pour chasser le Turc ennemi, Cosaque et cheval te parcourent à la hâte.

Immense monticule des morts fécondé par le sang des ancêtres, révolte-toi.

Le courage du cheval sauvage prête ses ailes rapides.

D'innombrables troupeaux cornus passent au travers du miroir vert.

Ils nagent, courent, s'enfuient. Comme une flotte aux mille voiles de couleur ils voguent.

Ils se partagent ainsi que les hommes, en communes, en provinces, en états.

Ils ont la puissance de l'aigle et du faucon, leur signal ordonne la bataille.

Les oiseaux volent bas!

Steppe, tu nous as donné la vie!

Ah! Mère! de toi nous avons reçu l'imagination.

Nous sommes les enfants de la même race.

Le chant est notre frère.

Dans ton cœur et dans le nôtre vibre la même corde si étrangement inquiète.

Éternellement on entend tinter des airs comme les mélodies des cithares.

Personne ne sait d'où ils viennent.

Ils semblent sortir des tombeaux, rêveurs et sauvages comme les chants de la lointaine fiancée du vent.

Steppe, ton chant à toi est le chant des ivresses!

Boyards, boyards, la chanson des vagues si voluptueuse, grandiose et puissante jadis comme la chute des cataractes, aurait-elle disparu aujourd'hui?

Chanson des steppes, quand reviendra le temps où sur des coursiers rapides les braves iront à la bataille?

Les trains russes sont les plus agréables de l'Europe, les couchettes sont larges, confortables, les employés nombreux, trois pour regarder les billets et s'assurer de la destination du voyageur. L'éclairage, seul, laisse à désirer : mais on peut acheter des bougies et illuminer son compartiment, si bon vous semble. Les buffets sont incomparables.

J'éprouve un grand regret de ne pouvoir retourner à Pétersbourg; — cette ville où tout paraît si grand : les maisons, les places, les quais de la Néva, le fleuve lui-même et les statues (notamment celle de Pierre le Grand qui est gigantesque), les rues, tout enfin, à l'exception des voitures qui sont minuscules.

Que de bons jours passés dans le nord de la Russie! Je revois le voyage en Finlande : la visite des chutes du Wuchsen presque horizontales, le tourbillon des eaux, les nuits si claires, l'arrivée à Walamo, île du lac Ladoga, un jour de fête : c'était la Saint-Pierre et la Saint-Paul. Nous voguions sur le bateau de l'archevêque de Finlande, des moines de quatorze ans dirigeaient la manœuvre. Il faisait jour comme à midi, la population attendait le pasteur sur le rivage. Les bords de l'île étaient couverts d'arbres dont les lourdes branches retombaient en capricieuses formes. Les femmes en jupes courtes, rouges pour la plupart, attendaient, prosternées, la bénédiction du chef spirituel; il la donna du bateau.

Ce soir de grand jeûne orthodoxe, nous soupâmes avec du gruau à l'eau et du quatz de grain (bière locale détestable). Une pèlerine exaltée, notre compagne de chambre à l'aumônerie, était scandalisée de notre peu d'enthousiasme pour ce frugal repas. L'office dans l'église du monastère fut remarquablement chanté par les fidèles; il dura jusqu'à 2 heures du matin.

La végétation des bords du lac Ladoga, des plus romantiques, a beaucoup de rapports avec celle du lac Katherine en Écosse : mêmes feuilles se baignant dans l'eau lorsque le vent les y pousse, même terrain dentelé, mêmes caps couverts de plantes et d'arbustes odorants. L'île de Walamo appartient aux moines. Nous visitons les chantiers, les ateliers de scierie, de menuiserie, et de fabrications nécessaires à l'existence. Il me semble être dans un monastère des Templiers d'autrefois. S. A. I. le grand-duc Wladimir y posa la première pierre il y a trente ans. Nous fûmes les seules Françaises à le voir; en est-il venu depuis ?

Le château de Monrepos, sur le golfe de Finlande près de Viborg, appartient à mes cousins de Nicolaï, descendants du poète homme d'État russe, et de ma grand'tante la princesse de Broglie-Revel, sœur de mon grand-père le marquis de Verteillac. Cette dernière arriva jeune veuve avec sept enfants à Pétersbourg, au moment de la Révolution française, et fut admirablement accueillie et protégée par l'impératrice Marie. C'était une femme d'une intelligence supérieure venue au monde à sept mois,

élevée dans du coton, très délicate, qui traversa les moments les plus difficiles avec grand courage. Elle mourut en Normandie à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Mon père adorait sa tante et conserva longtemps, comme une relique de famille, une petite couverture tricotée par elle pour moi dans son extrême vieillesse. Ses arrière-petits-enfants nous reçoivent à merveille dans leur beau château dont le parc, petit Sans-Souci russe, est parsemé de monuments, de statues et traversé par les plus jolis sentiers de la plaine.

Le palais de Peterhof, sur la Néva, près de Pétersbourg, est un édifice imposant. Les eaux, plus favorisées que celles du parc de Versailles, ont la mer à l'horizon, ce qui double le charme de la vue du château. Mon cousin, le général de Baranoff, commandait un des régiments. Je lui rendis visite après avoir déjeuné chez l'aimable et bonne A. I. la duchesse d'Oldenbourg, très française de cœur.

Que de bons souvenirs de Pétersbourg! Son incomparable musée de l'Ermitage; l'église de Notre-Dame de Kazan avec l'image miraculeuse entourée de brillants d'une richesse inouie; les

promenades; l'hospitalité du comte Polotzoff, qui mit ses équipages à notre disposition; l'après-midi passée chez la duchesse de Leuchtenberg, dont je me rappelle les armoires contenant deux mille toilettes plus élégantes les unes que les autres; le dîner au palais du grand-duc Alexis, avec les marins armés sur chaque marche de l'escalier, le cordial accueil du comte de Montebello, ambassadeur de France... A Tsarskoë-Selo, quels beaux palais! Ceux de l'impératrice Catherine si curieux. Je me rappelle une trappe, dans l'un d'eux, qui s'ouvrait et par laquelle montait, comme dans *Aladin*, un souper tout préparé.

S. A. I. la grande duchesse Wladimir nous fit visiter les curiosités. Elle dirigea notre voyage dans son pays avec une bonté parfaite et le facilita. Je fus accueillie non pas en étrangère, mais en compatriote.

Pour apprécier les tapisseries des Gobelins et les porcelaines de Sèvres, il faut venir en Russie. Les musées en contiennent de magnifiques, achetées aux artistiques époquesde la broderie et de la céramique française.

Le château d'Arkhangelski, à la princesse

Youssoupoff Soumarokov, est une des plus somptueuses demeures de la Russie. L'extérieur est noble, l'intérieur luxueux, les meubles de style Empire sont montés en argent massif, les chambres de dimensions gigantesques; les maîtres de maison et leurs nombreux invités se montrent très aimables. La princesse est une femme délicieuse, simple, aimée de tous ceux qui l'approchent et sachant se faire pardonner, chose fort rare, ses vingt-cinq millions de rentes. Ses salons sont remplis de vases précieux, de bibelots artistiques, de tableaux de prix. Flameng, notre artiste parisien, fait son portrait et ne se plaint pas du modèle.

Un matin, le régisseur vint me demander de quitter mon deuil, de mettre quelque chose de blanc en l'honneur de la fête du prince Youssoupoff et de celle de S. A. I. le grand-duc Serge dont il était l'aide de camp. La robe de crêpe, symbole de tristesse, doit être quittée, elle porterait malheur. J'obéis naturellement.

Les paysans apportèrent le pain et le sel en signe de respectueuse allégresse. Dans l'après-

midi, nous allâmes à la foire, brillante réunion de paysans et de châtelains. La mode est d'y acheter les cotonnades des robes d'été. Le grand-duc Michel en donna une teintée de rose à Marie. Nous avons reçu beaucoup de produits locaux : minuscules samovars, vases, petites boîtes peintes, joujoux, éventails, etc. Le soir, grand dîner, illumination des parterres, des pièces d'eau, des statues, du château, feu d'artifice, représentations en français et en russe dans le délicieux théâtre du parc : les pièces moscovites me furent traduites par la belle et si parfaite grande duchesse Élisabeth, sœur de l'impératrice. On sait quelle fut son attitude surhumaine envers l'assassin de son époux, le grand-duc Serge, il y a trois ans ; depuis l'événement tragique, elle ne s'occupe plus que du soulagement de l'humanité et passe sa vie au milieu des pauvres.

M. de Féderoff nous fit voir Moscou en détails, ses églises, ses vieilles ruelles, ses maisons moyen âge, avec leurs bois sculptés peints à la mode russe, les danses et les chants pleins de mélancolie des bohémiennes, enfin

tout ce que Moscou contient d'intéressant, de beau et de curieux.

Il nous mena au monastère de Troïtza; là eut lieu le célèbre combat qui décida du triomphe de la Russie sur la Pologne. Le moine pleureur vient nous saluer. « Il pleure sans cesse sur les péchés du genre humain », nous dit le supérieur, homme très distingué, parlant le français à merveille; le moine, en effet, s'avance tout en larmes. Le supérieur nous raconte les épisodes des sièges que le monastère eut à soutenir, les noms des personnages importants qui l'habitèrent, le courage héroïque d'une princesse qui s'y défendit longtemps.

Nous visitons le couvent, les églises; on parle religion; on m'explique la différence théologique qui existe entre la religion catholique et celle des orthodoxes. Ils pensent, eux, que le Saint Esprit ne procède que du Père, tandis que nous croyons qu'il procède du Père et du Fils. Ce point de divergence est le seul quant aux dogmes; puis il y a la question du chef spirituel : ils obéissent au Saint-Synode, réunion d'évêques, et nous au pape.

L'empereur de Russie, fait partie du Saint-

Synode et le peuple le nomme « Petit Père », mais il n'est plus le chef de l'Église depuis de longues années.

On nous montre les tombes des moines dans le jardin; chacun d'eux creuse journellement la sienne afin de penser à la mort. Les pèlerins viennent en foule, par groupes nombreux, à pied pour la plupart; les femmes ont la tête couverte d'un foulard noué sous le menton, elles portent leurs enfants sur le dos.

L'église de Saint-Basile à Moscou est certainement le monument religieux le plus original que j'aie jamais vu; sans cesse je l'ai devant les yeux, des coupoles étranges, délicieusement peintes, dorées ou recouvertes de faïences bleues, vertes et jaunes ont un cachet absolument unique. Elle se compose de chapelles indépendantes les unes des autres, ayant chacune sa décoration particulière, son dôme. La religion orthodoxe ne permet de célébrer qu'une messe par jour dans chaque église, les petites basiliques étant séparées, Saint-Basile peut offrir l'hospitalité à plusieurs popes à la fois, surtout le samedi et le dimanche, jours d'office.

Le sterlet, excellent poisson du Volga, l'estur-

geon et le cochon de lait froid constituent des mets russes succulents, dont je fais la connaissance au palais de S. A. I. le grand-duc Serge qui daigne nous inviter. J'eus le plaisir d'y voir plusieurs membres de la société : la princesse Galitzin ; M. Beloselski, fils du grand-duc Alexis, madame Virigin qui décrète que les maris russes sont les meilleurs du monde, ce qui fait sourire mes voisins, puis bien d'autres gens agréables dont le nom m'échappe.

Quittant un matin le Slavianski-bazar, notre hôtel, j'arrive à la chapelle de Notre-Dame de la Ballade, ainsi nommée parce qu'on porte chez les malades qui le désirent l'icone de la Sainte-Vierge; l'empereur n'entre jamais à Moscou sans aller lui rendre visite.

M. de Fédéroff nous conduit au musée historique. Lorsque nous avons dûment admiré les souvenirs qui s'y trouvent, dans le vestibule, au moment de sortir, nous entendons un si formidable coup de tonnerre que machinalement tous les trois nous tombons à genoux, croyant la dernière minute de notre existence arrivée et faisant certainement le meilleur des actes de contrition. Notre jeune compagnon se relève

pâle comme un mort. J'appris depuis qu'il venait d'être fiancé à une charmante jeune fille dont l'amour et la beauté lui rendaient la vie chère et douce.

La commotion avait été si forte que nos chevaux sur la place Rouge, à côté du château, tremblaient encore une demi-heure après.

Le trajet sur le Volga entre Nijni Novgorod et Kazan qui est la ville la plus orientale de la carte d'Europe, est un des plus agréables parcours de fleuve que je connaisse. A droite les collines, à gauche la plaine. Le bateau à vapeur, commandé par un ancien capitaine de la marine de guerre très obligeant, avait 75 mètres de long sur 25 de large. On pouvait se promener tout à son aise. Les troisièmes classes, pleines de Mahométans des deux sexes, étendus avec leurs bêtes sur des peaux de mouton, étaient curieuses à observer. A l'heure des prières on entendait les accents monotones, tristes mais fervents, s'élever vers le ciel pendant un quart d'heure, puis tout retombait dans le silence. Un certain soir, ne voulant pas faire preuve d'ignorance au sujet de la langue russe, nous montrâmes sur le

menu les noms des plats choisis pour le dîner; oh! désappointements on nous apporta quatre potages différents!... et voilà tout.

Le gouverneur de Kazan nous reçut au débarcadère : nous montâmes avec lui à la maison du gouvernement baignée par les eaux calmes et pures du fleuve. De là, nous nous rendîmes chez une famille tartare pour le goûter. Les femmes splendidement vêtues nous offrirent toutes sortes de friandises et nous parlèrent de leurs mœurs et de leurs habitudes avec beaucoup de bonne grâce et de simplicité.

Les pittoresques costumes des Tchéremis, des Smogdas, des Tartares et des Russes, la pyramide formée avec les crânes des vaincus, le quartier chinois, les bicyclettes, l'électricité, ce mélange d'antiquité, de modernisme, de sauvagerie, de civilisation; le luxe, la saleté; les églises orthodoxes avec les popes, les mosquées avec les imans, ces contrastes frappants, à toute minute, à chaque angle de rue, font de Kazan une des villes les plus intéressantes qu'il soit donné de voir. J'ai la surprise d'y retrouver une amie, madame Levachoff, dont les propriétés s'étendent près du Volga.

De retour à Nijni-Novgorod, je fus un peu désillusionnée en allant à la fameuse foire du 4 août : je m'attendais à voir les somptuosités orientales étalées à terre à côté des chameaux comme dans les villages et j'ai trouvé une simple exposition universelle, ainsi qu'à Paris. Les marchands reprennent chaque année leur boutique et s'y installent, c'est un bazar à proprement parler.

En revanche, la ville haute, bâtie sur les collines avec ses églises, ses nombreux établissements de bienfaisance, ses jardins et surtout la revue des troupes que nous passâmes à 9 heures du soir en pleine lumière, m'enchanta. Le baron Delwig, maire de Nijni, auquel le gouverneur nous avait confiées, nous fit assister aux danses des soldats : ils chantèrent en notre honneur, manœuvrèrent et crièrent : *Vive la France! Vive la duchesse de Rohan!* de façon à nous émouvoir singulièrement, Marie et moi. Les vivats tintent encore à nos oreilles, j'ai gardé en souvenir les bouquets qui nous furent offerts. Je renouvelle ici mes remerciements au baron Delwig pour la façon exquise dont il nous fit les honneurs de sa ville avec sa

fille qui porte le nom charmant de *Ludmiella*, c'est-à-dire « Chérie ».

Que de changements, que de morts en Russie depuis ce voyage-là : l'empereur, le grand-duc Wladimir, le grand-duc Serge, le grand-duc Alexis, la duchesse d'Oldenbourg, la duchesse de Leuchtenberg, M. Polotzoff, le fils de la princesse Youssoupoff, etc., dans toutes les maisons où nous fûmes si admirablement reçues, que de vides, que de douleurs, que de tristesses et de deuils !



En Petite-Russie.

II

IÉKATÉRINOSLAV — ROSTOV-SUR-LE-DON

Nous voyageons de Brest (Russie) à Rostov avec une ravissante compatriote, une jeune parisienne se rendant au Caucase près de Tiflis en qualité d'institutrice. Elle part courageusement et compte rester là-bas plusieurs années. Des fillettes en pension à Varsovie vont à Rostov pour les vacances; elles babillent comme des oiselets sortis du nid. Dans chaque gare une lampe brille au-dessus de l'icone; on voit beaucoup de popes, de religieuses, l'une d'elles vient quêter dans notre compartiment; des pauvres montent aussi demandant l'aumône, des femmes apportent du lait frais, du caviar, des boissons.

Le paysage varie d'aspect, des plaines d'abord, des prairies émaillées de fleurs, puis des bois, des étangs roses sur le bord desquels des oiseaux se penchent. Il faut changer l'heure de ma montre, il y a maintenant une différence de plus de trois heures avec Paris.

La population ressemble à celle de Saint-Johann en Hongrie. Ici, à Starekerdakok, les habitants sont campés assis à terre pêle-mêle, l'air très bohème.

A 11 heures du soir, on arrive à Iékatérinoslav, ville fondée par la grande Catherine, en l'honneur de son favori Potemkin.

Des chevaux fringants nous emmènent à toute vitesse à l'hôtel Bristol, dont les chambres sont peu soignées, mais les balcons luxueux.

Iékatérinoslav, qui date de 1787, est comme beaucoup de villes de province russes, toute en longueur, interminable. Deux rues parallèles bordées de maisons avec boutiques d'un côté, s'étendent très loin; la promenade est au milieu. Les jardins, les établissements, le château, portent le nom de Potemkin. Le petit musée contient les objets trouvés dans un tumulus puis des fragments

de monuments sculptés; de vieilles gargouilles côtoient les jeunes gerbes de blé qui sont là, comme échantillons des produits du sol; des oiseaux empaillés reposent sur des costumes nationaux, puis des croix, des pierres, de vieux bijoux, etc.

J'entre dans la cathédrale; on enterrait le gouverneur, la foule était dense, plusieurs centaines de couronnes mortuaires en fer peint, ou en fleurs artificielles de très bon goût, étaient tenues par les soldats alignés sur deux rangs. Un grand recueillement régnait dans l'église, dont l'Iconostase (tabernacle) est richement décoré. Au dehors, le char mortuaire traîné par six chevaux couverts de draperies blanches en filet, attendait la fin des chants.

Dans l'après-midi, course aux chutes du Dnieper. Il faut pour se mettre en route un certain courage, la pluie tombe très fort; de l'eau dans le ciel, de l'eau dans la voiture, de l'eau par terre, et quels chemins, grand Dieu! A travers champs, dans les ornières, les ruisseaux, nous marchons quand même. Vingt fois je suis sur le point de retourner en arrière; est-il sage de continuer? Enfin après vingt verstes

de cahotage, les imprudences étant généralement récompensées, nous arrivons saines et sauves devant les fameuses chutes. Elles sont moins grandioses que celles du Wuchsen en Finlande, moins terribles, moins tourbillonnantes, certes. Mais les vallées d'un vert très doux, les toits rouges des maisons, les collines des deux côtés, les roches qui précipitent ou arrêtent la cascade, les quelques boqueteaux et les sentiers pittoresques qui descendent sur le fleuve, donnent à cette campagne, sortant de la pluie plus fraîche et plus jolie que jamais, un aspect très particulier de charme pénétrant.

De retour à Iékatérinoslav, la soirée se passe à côté d'une belle et corpulente Arménienne, fardée et habillée, à la mode de son pays, de couleurs criardes. Le domestique qui sert en sautillant a l'air d'un bouffon de roi il en a le physique et les espiègleries; pour nous complaire, il fait de l'esprit en allemand. Au parc Potemkin, les branches, à la lueur électrique, forment sur le sable de véritables ombres chinoises de la plus exquise finesse; elles se détachent du sol avec une netteté



Petits-Russiens.

incroyable, tandis que l'ombre des acacias et des frênes abrite, pendant le jour, les promeneurs contre les ardeurs du soleil.

Les steppes, en ce matin de juin, sont d'un bleu de saphir, s'estompant dans un nuage de fleurs de lin et donnant une impression très douce d'infini. La mer d'Azov est toute grise et dorée, comme une mer du Nord en liesse. A l'entour, de jeunes chevaux, presque des poulains, exercent leurs jambes à la course. Rostov paraît; le Don étend à ses pieds un rocailleux tapis de pierres mouillées, couvertes de mousses luisantes.

Après une nuit presque sans sommeil, quelques heures passées dans une demi-notion des choses, les montagnes du Caucase surgissent d'une façon irréelle, comme par enchantement. Le pic de l'Elbrouz et le Kasbek se montrent, non pas à l'aube trop peu sensible ici pour qu'on la puisse saisir, mais à la pointe du jour. On pense à Schamyl, à ce royal héros de brigandage chevaleresque, et tout prend un air de conte persan, de fantasmagorie orientale. Aux stations, les costumes deviennent de plus en plus variés. La petite-russienne à robe très

courte porte au cou un collier avec de larges médailles d'argent. Les hommes du Caucase sont vêtus en bergers du Nouveau Testament, en convives des noces de Cana. Les Tcherkess en costumes des plus élégants : cartouchières d'argent ciselé ornées d'émaux noirs sur la poitrine, sont coiffés de hauts bonnets de fourrure, nommés papachas, ou de l'élégant baschlik avec le gland retombant de côté, et couverts de la bourka, manteau à longs poils. Les femmes avec des voiles roses, verts ou blancs, cachant coquettement des visages frais ou fanés. Tout cela est d'un pittoresque achevé.

Le coupé voisin du nôtre est occupé par un Autrichien, le comte Matzenâu, ministre plénipotentiaire à Libéria, avec le comte Alti, un Italien, M. Aedler, son secrétaire, M. Maûrich, et son chasseur, un vigoureux gars tyrolien en costume national. Ils vont étudier une affaire d'exploitation de forêts dans les domaines du prince de Mingrélie. Ces messieurs nous parlent de la Perse, que Marie arpenta dans tous les sens, et des Indes. M. Matzenâu me donne un fétiche, une médaille du durbar, fête de Pâques et de nouvelle année là-bas.

Nous sommes photographiés, on cause, on parle de Schamyl, de ce prince mahométan qui enleva pendant la guerre du Caucase une jeune princesse de Mingrélie. Elle fut emmenée prisonnière à cheval, tenant son enfant serré contre sa poitrine. On marchait, on allait, on marchait toujours. A la fin, épuisée, n'en pouvant plus, la malheureuse laisse tomber le bébé qui est piétiné par les chevaux. Son père retrouva le petit cadavre quelques jours plus tard.

Schamyl fut conduit à son tour à Pétersbourg et là, entouré de toutes les prévenances imaginables. Alors, comme une personne qu'il avait reçue autrefois chez lui, le remerciait de son accueil et de ses attentions : « A ce moment, je croyais, dit-il, avoir fait tout ce qui est humainement possible; depuis que je suis ici, je vois que je n'avais rien fait. » Un autre jour, comme on l'avait mené à l'Opéra, pendant le ballet, on vit qu'il baissait les yeux. « — Pourquoi ne regardez-vous pas? lui demanda-t-on. — Ah! répondit-il, je vous plains, vous autres, d'avoir en ce monde tout ce que Mahomet nous promet au paradis! »

Rostov est une petite ville ravissante, une des plus anciennes de la Russie. Son Kremlin, ses tours, ses murailles, son lac Néro si poissonneux et le Don en font un ensemble des plus pittoresques; je m'y attardai tellement que je faillis manquer mon train. Il émane des rues, des maisons, des promenades, des jardins de Rostov, une fraîche et lumineuse gaieté. N'oublions pas, par reconnaissance de gourmet, de mentionner son buffet, le meilleur du monde.

Comme une volée de pigeons des jeunes filles descendent du train, bouillotte en main; elles vont prendre l'eau pour leur thé. Je regrette un peu de n'en pas faire autant mais le surcroît de bagages en wagon est bien encombrant. Aux arrêts des petites localités, les paysannes se tiennent derrière les barrières interpellant les voyageurs; elles offrent des fruits, du pain, des œufs.

Ces régions ne paraissent guère peuplées; les champs monotones s'étendent à perte de vue. Ce n'est pas accidenté, mais le sol est très fertile et donne jusqu'à trois moissons par an. Les hommes circulent à cheval.

Des troupeaux d'oies blanches se mirent dans

les flaques d'eau, jolies taches claires parmi la sombre verdure. Nous bavardons avec nos voisins, leurs anecdotes sont divertissantes; en les écoutant je suis, par l'imagination, en Norvège.

« Nous voulons bien, dirent les Norvégiens au couronnement de Bernadotte, le roi Oscar, nous voulons bien le couronner, mais à la condition qu'il paye les frais du sacre ». Très pratique n'est-ce pas? Dans la grande salle du festin où Sa Majesté entra, sortant de la cérémonie, deux tables étaient préparées, l'une très grande, l'autre pour le roi et une autre personne; Oscar y prit place, et comme le français qui l'accompagnait allait s'y asseoir : « — Monsieur, lui dit un norvégien, ma place est près du roi, les grands seigneurs seuls peuvent être à côté de lui ». Ils sont fiers les Norvégiens; leur dernière révolution le prouve : c'est une restauration comme dit le baron de Wedel-Jarlsberg, ministre plénipotentiaire accrédité à Paris.

Notre train a manqué écraser un homme, ivre probablement ou sourd. Quel effroi! Puis, voici sur la route un gibet. C'est décidément l'heure des émotions.

Des marchands nous apportent des soies

indigènes, des fichus tissés, espèces de filets à jours couleur citron ; Marie achète une écharpe de nuance groseille, une autre violet foncé, et s'en affuble artistement, à la grande joie des Autrichiens, qui aiment les coiffures orientales.

A Pétrovsk, l'attachant paysage me fait perdre la notion du temps ; je dois prestement remonter dans le wagon des troisièmes. Ce qui me procure l'avantage d'assister au repas des voyageurs, aux caresses que les nombreux enfants font à leurs parents, d'apprécier la douceur de ceux-ci, et de me rendre compte de l'affectueuse harmonie qui règne entre les membres d'une même famille, dans cette classe du peuple russe.

A l'arrêt suivant, je remarque des femmes nonchalamment étendues au milieu de leur progéniture, dans la salle d'attente; leurs attitudes sont absolument parfaites au point de vue artistique. Un tableau qui les représenterait ainsi par terre, appuyées aux murs, leurs grands yeux brillants, leurs bouches muettes, les têtes des enfants si jolis sur leurs genoux, pourrait offrir un charme pittoresque et original.

Traduction du talisman du poète russe
Alexandre Serge Puskin.

LE TALISMAN

Là où la mer avec ses vagues éternelles se brise au rocher désert!

Là où du ciel nocturne la lune brille avec éclat!

Là où les Musulmans s'adonnent aux plaisirs du harem!

Une Musulmane, en m'embrassant, m'a donné un talisman.

Et elle m'a dit : « Mon bonheur, ma vie, garde ce talisman, il possède des vertus merveilleuses,

» C'est l'amour qui le donne, penses-y!

» Ni de maladie, ni de mort,

» Ni de l'orage, ni de l'ouragan,

» Ni de misère, ni de péril il ne préserve, mon talisman.

» Si tu as besoin de trésors, il n'étanchera pas ta soif de l'or.

» Des disciples du Prophète, il ne t'écartera pas; non.

» Mais si ton cœur est rempli de l'ardent désir de te reposer sur l'épaule d'un ami, emporte mon talisman dans ta patrie du Nord, pas dans celle du Sud.

» Quand, à l'heure nocturne des regards pleins de convoitise t'appelleront,

» Quand une bouche fausse et sans amour t'embrassera,

» Alors, de crimes et de désespoir,

» De nouvelles désillusions,

» D'infidélités, de trahisons, mon talisman te préservera! »

LE COUVENT SUR LE KASBEK

traduit d'Alexandre Serge Puskin.

Il brille, Kasbek, ton pic dominateur au-dessus des monts éclairés.

Comme un rayon d'éternelle clarté, il plane dans la pureté sans nuages.

Ton couvent, comme l'Arche, est à peine visible dans le massif des montagnes.

O port éloigné dans les libres régions au-dessus de l'emprisonnement des ravins!

Je voudrais être un moine, vivant dans tes sphères supérieures, tout près de Dieu !

III

DERBENT

C'est à la lueur des étoiles que nous entrons à Derbent; les cochers de fiacres ont des mines effrayantes, on dirait des bandits sortis de prison. Le pays serait-il dangereux? La dernière révolution y a-t-elle laissé des traces?

Nous verrons bien. Les députés du Caucase et ceux de la Finlande sont, en Russie, les plus avancés d'opinion : aussi ne leur donne-t-on plus qu'un siège par gouvernement. A la première douma ils en avaient trois. Après avoir traversé des rues obscures, des carrefours déserts, des places où l'on regrettait de n'être pas armé, nous arrivons au Grand-Hôtel;

bientôt la confiance renaît, point de guet-apens par ici. La patronne est une belle madame, placide, endormie ; elle ne doit pas aimer la fatigue ni les dérangements ; on voit qu'elle a l'habitude d'être servie ; l'arrivée de deux étrangères qui ne parlent pas sa langue n'excite même pas sa curiosité. Nous nous installons dans de vastes pièces à peu près vides, mais petit à petit, sans se presser, elle apporte un samovar, des meubles, et en somme tout ce que nous demandons.

Derbent est l'ancienne capitale du Daghestan, cédé en 1813 par la Perse à la Russie. La population mahométane est honnête, industrieuse, laborieuse. La ville est construite sur le bord de la mer Caspienne, en amphithéâtre. Cette antique « Albana porte de fer » était la capitale de l'Albanie. Que de peuples différents ont séjourné par ici ! L'antique nudité est belle, espérons qu'elle ne se « russifiera » pas trop vite.

La citadelle de Narin-Kalé semble émerger du chaos. Tamerlan y vint au XIVe siècle et passa sous la porte grise ; un Tatar à nobles gestes, fier de son pays, me montre avec admiration les constructions persanes. Nous gravissons le mont couronné par le fort, plus



Ancienne maison à Derbent.

intéressant encore de près que de loin; construite par les Sassanides, la muraille de pierre est formée de gros blocs, bruts à l'extérieur et taillés à l'intérieur; elle s'étend sur la montagne et a 80 kilomètres de long. Un trou, espèce de puits creusé dans la plate-forme, aboutit à la mer Caspienne.

Les Portes de fer étaient anciennement le passage entre l'Europe et l'Asie, passage héroïquement gardé.

Le grand cimetière Kirk-Lar est au pied de la montagne; les tombes persanes, pierres verticales ou horizontales, sont couvertes de sculptures ou d'inscriptions peintes, qui chantent avec une tristesse délicate les exploits des héros couchés là : elles racontent les luttes, les combats, les souffrances et les gloires.

LES LARMES DE DERBENT

Derbent, Derbent, ancienne Albanie
Poussez des lamentations!
Vos soldats sont enfouis!
Les roses de Téhéran se fanent!
Bientôt vos femmes se promèneront le visage découvert
Bientôt le croissant pâlira...
Vos rêves se fondront dans la pâle buée de la mer Caspienne.

Le tombeau du sultan Mosnara et celui de sa femme Sifran ont de fort belles lignes; plus loin est celui de Chélé-Bey, chef de l'avant-garde des conquérants, tué avec ses quarante compagnons après plusieurs jours de combat contre les Khazares, au XVIII[e] siècle. Au milieu du champ des morts, je vois une tombe qui excite la dévotion du gardien; c'est celle d'un saint, entourée de buissons couverts de petits chiffons d'étoffe blanche, humbles ex-voto, symboles de foi musulmane, qui me rappellent les épingles et les clous déposés sur le tombeau de saint Gobrien dans le Morbihan. Plus l'offrande est simple, naïve, plus elle inspire de respect; le gardien m'engage à me retirer à reculons comme devant un souverain.

L'ancienne ville est fermée, ou du moins l'était par une porte à chaque extrémité; les habitations primitives n'ont pas été effleurées par la civilisation. Dans la mosquée beaucoup de femmes sont accroupies, procèdent à leurs ablutions, boivent de l'eau de la fontaine, en font boire à leurs enfants et les frottent avec de la terre sacrée. Un grand burnous rayé ou à carreaux, de soie claire ou de cotonnade, leur



Daghestanienne.

couvre tout le corps; des pantalons bouffants tombent jusqu'aux pieds chaussés de bottines à élastiques ou de babouches. On ne voit que les yeux et le front.

Chères voilées, que vous êtes suggestives! vos costumes si brillants sont le reflet du soleil qui vous réchauffe; il luit dans le ciel et vous reluisez sur la terre.

L'école est dans une cour ombragée; l'herbe pousse au centre, il faut monter beaucoup de marches pour y arriver. Nul enfant n'y travaillait : ils sont en vacances.

Au bureau télégraphique, un arménien m'aide à expédier mes dépêches et m'invite à visiter ses établissements de pêcherie près de la mer. J'accepte et nous voilà partis en voiture, longeant la Caspienne; la grève embaume; toutes espèces de plantes aromatiques y poussent et de grosses touffes lilas émergent des rochers.

Ceux à qui nous devons le caviar, les esturgeons, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ont une tête pointue très allongée, leur couleur est changeante comme celle du caméléon, ils mesurent plusieurs mètres; nous les voyons

entiers, puis coupés, nettoyés, mis en tonneaux comme les sardines, et on procède à l'extraction des œufs. Le thé est poétiquement servi sur la plage; en revenant avec notre nouvel ami, nous apercevons des indigènes portant dans des mouchoirs en guise de paniers, de belles cerises qu'ils vont vendre au bazar de la ville. Nous remplissons la voiture de ces fruits vermeils. A Derbent, nous achetons des étoffes de nuances éclatantes qui feraient la joie des peintres.

Les Musulmans ont inventé le végétarisme, le Coran leur recommande les légumes et les fruits; ils s'en trouvent bien depuis longtemps.

Sur le port est une petite tour, d'où l'on domine les vallées. Nous quittons Derbent avec regret. Ainsi que Tanger, au Maroc, cette capitale a conservé son antique cachet; elle est elle-même; son originalité demeure intacte.

J'éprouve moins de tristesse à me séparer de notre hôtesse; si nous faisions plus ample connaissance, il me serait impossible de ne pas lui exprimer par gestes, le mépris que m'inspire son *farniente*.

IV

BAKOU

Je sors de mon compartiment, je m'accoude à la balustrade du train, je rêve. Le soleil se lève sur la mer Caspienne. La boule, d'abord microscopique, grossit; l'orange très pâle rougit bientôt, le ballon du ciel s'élève majestueusement sur les eaux, désertes; à cette heure; aucune embarcation, aucun pêcheur : personne, le soleil et la mer!

Bakou-Badkoubé en persan signifie « coup de vent », à cause de ceux qui soufflent sur la ville. Elle est le chef-lieu du gouvernement de ce nom. Nous allons de la gare chez madame Charpentier, une française, maîtresse de l'hôtel de l'Europe.

La vieille cité est curieuse, la nouvelle, banale mais très commerçante et pleine d'animation. Madame Charpentier nous raconte les épisodes des troubles d'il y a quatre ans : toutes les maisons barricadées, l'impossibilité de sortir de chez soi, les bagarres, les disputes, le sang versé, les monceaux de cadavres dans les rues, la terreur, l'affolement, les pleurs des victimes, le désespoir des parents. Du reste, l'état de siège dure toujours. M. Barsky, directeur des Compagnies de naphte Rothschild, fut arrêté il y a six mois dans sa voiture, dépouillé de ses vêtements, dévalisé, puis abandonné.

L'hôtel de l'Europe est propre, confortable, bien aménagé.

M. Barsky vient nous prendre en automobile pour visiter les puits de naphte; de loin on dirait un cimetière de tours Eiffel noires ou grises, effet singulier, très particulier. Les dépenses sont très considérables : il faut débourser de 200.000 à 500.000 francs par puits avant d'arriver au forage. Si les recherches sont fructueuses, le rendement est très considérable, sinon le travail est perdu. Les puits de gaz sont en grande valeur pour le moment. A



Persans au Daghestan.

Tchorny-Gorod, ville noire, se trouvent les usines Nobel; à Biély-Gorod, ville blanche, celles de Rothschild.

Nous allons à ces dernières; le chemin est une succession de fondrières. Je me demande comment l'automobile a pu y passer sans accident; que dirait de cette route-là Denis, notre paisible mécanicien?

Sans pannes, sans pneus crevés, on arrive. Nous entrons à Zabrat dans toutes les salles des usines à gaz, examinant avec attention leurs immenses machines; c'est l'usine centrale électrique, qui marche jour et nuit. Nous allons à Balakhany, puis à Romani-Sabounaki (deux sociétés différentes). Ici, est le plus grand des districts pétrolifères de la presqu'île d'Abchéron; il mesure 16 kilomètres carrés de superficie, et contient deux cent soixante-trois puits, qui emploient trois mille ouvriers tartares et autres. On travaille huit heures de suite; repos, les jours de fête.

On creuse avec des baguettes d'acier et des instruments qui enlèvent la terre en tournant: il faut aller au moins à 300 mètres de profondeur avant de trouver le précieux liquide;

le naphte est blanc, verdâtre, jaunâtre ou brun et devient pétrole, benzine, luciline, lorsqu'il est travaillé. La tournée des différentes machines, des appareils de préparation, des distilleries, etc., est fort intéressante. Les bateaux, sur le chantier, transporteront des milliers de litres de naphte. Un énorme tuyau conduit le pétrole de Bakou à Batoum ; pendant la révolution on le creva : tout fut perdu.

Au commencement du siècle, il y avait 675 millions de pounds de naphte brut, dont cent soixante-quinze jaillissements de source.

C'est à Bakou qu'on prépare le meilleur caviar et c'est de là qu'on l'exporte ; aussi, est-il ici servi dans toute sa fraîcheur.

Charmante promenade hier soir en vue de Chihova. Le vapeur glissait sur l'eau, les cierges du ciel scintillaient mais faiblement ; on jeta de l'amadou allumé sur les flots, à l'endroit des sources de gaz ; instantanément, mille feux follets sortirent de l'onde et se livrèrent devant nos yeux à la plus effrénée des sarabandes. Ces danses lumineuses me hantèrent longtemps.

La ville de Bakou à cette heure est mystérieu-



Puits de naphte, près Bakou.

sement attrayante, ses défauts s'effacent, la beauté seule reste. O miracle! je n'ai point souffert pendant cette heure de traversée de l'horrible mal de mer, j'ai pu pleinement jouir de la Caspienne; mer, sois-en bénie!

Les confiseries et pâtisseries sont énormes, ici; ce sont de très élégants magasins garnis de bonbons et de gâteaux de tous les pays; on apprécie fort les sucreries, les femmes notamment s'en délectent. Il paraît — qui le croirait en regardant nos boulevards entre Noël et le Jour de l'an? — que c'est en France qu'on en mange le moins.

Il y a beaucoup de monde dans les rues, les abords des théâtres sont très animés. On prétend que ma petite promenade nocturne est risquée, qu'une femme ne doit pas sortir seule; je dois à la vérité de dire qu'aucune aventure ne l'accidenta. Nous approchons du terme du voyage. Marie retrouve ici un ami de sa belle-mère, un habitué du château de Salkhino; il voudrait nous accompagner en Mingrélie, mais n'est pas libre.

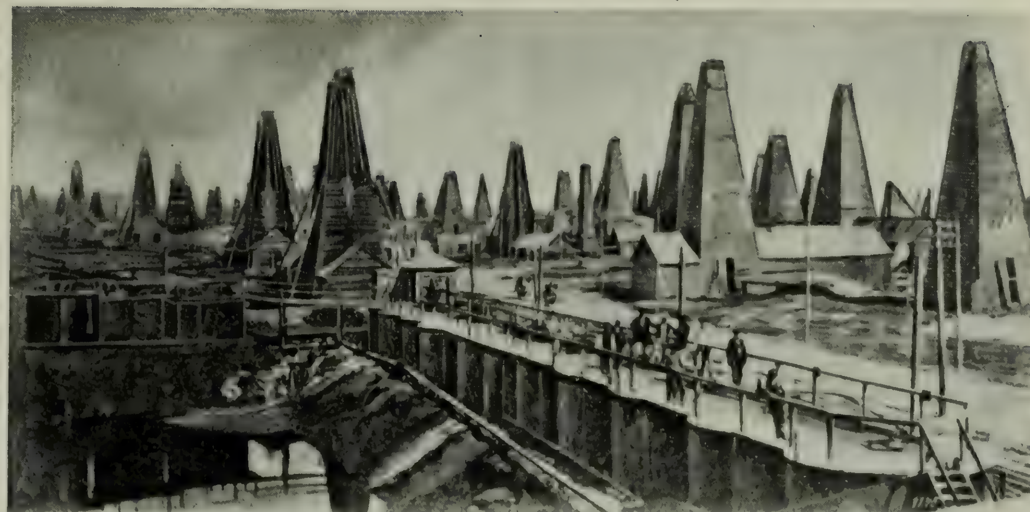
Départ à 7 heures, pour voir l'ancien temple des adorateurs du feu. MM. Barsky et Goldlûst

nous y conduisent, les moyens de transport sont variés : automobile, chemin de fer, voiture. On s'arrête à Somakhani; nous sommes devant les ruines du fameux temple. Je comprends bien que des âmes simples, des païens aient adoré cette combustion si dévorante, si utile, si brillante, cette chose si effroyablement grande.

Intérieurement, le monument présente l'aspect d'un caravansérail de Perse, avec ses petites pièces, refuge des voyageurs. On voit l'endroit des sacrifices. Les murs sont encore recouverts d'inscriptions persanes. Les adorateurs du feu, les Parsis, étaient les disciples de Zoroastre.

A Somakhani, au n° 2, il y a un tout nouveau puits. Le travail se fait devant nous à Bibi-Eybat; nous admirons l'ébullition du gaz. Très aimablement, Messieurs les directeurs m'offrent en souvenir de ma visite, pour le musée de Josselin, des fioles remplies d'échantillons de naphte, ainsi que des sables gris et roses d'où ils sont extraits. J'espère que les bouteilles résisteront aux cahots du voyage.

Le village de Bilbuly, près de là, est un



Bakou, puits de naphte.

endroit de bains; les coupoles des églises sont bleues, l'effet en est charmant.

Les hommes ont des types remarquables, les femmes demi-voilées portent des toilettes pittoresques; beaucoup de mendiants déguenillés sur les routes, de la saleté, de la vermine : c'est la cour des Miracles.

J'assiste à la messe dans un salon; les catholiques n'ont pas encore le moyen de se construire une église; polonais pour la plupart, ils sont aussi pieux que pauvres. La ferveur des hommes me toucha; à genoux tout le temps, ils chantaient avec entrain.

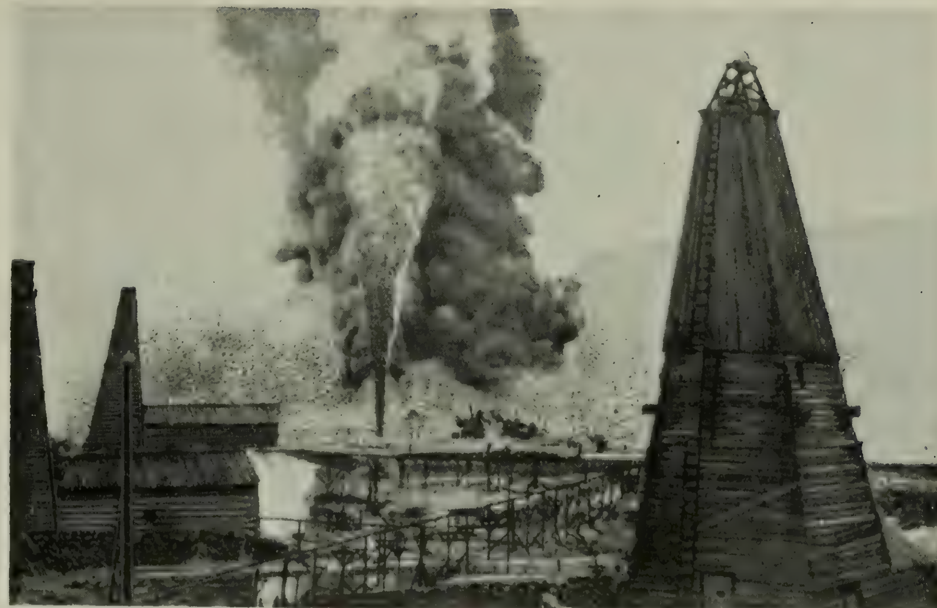
L'ancienne forteresse de Bakou est actuellement la résidence du commandant militaire; la mosquée n'a rien de particulier, mais le bazar oriental contient beaucoup de produits transcaucasiens, entre autres de jolis coffrets peints. Les portes du palais des Khans sont superbes. La tour de la jeune fille, nommée Kieshala, représente le romanesque à Bakou; voici son histoire :

Un prince arabe aimait une jeune fille et n'était pas payé de retour. Comme il la pressait de l'épouser : « — Je consentirai à devenir ta

femme, lui dit-elle, si tu me construis une belle tour. » Il se mit à l'œuvre, la tour sortit de terre, grandit, et bientôt fut terminée. Lorsqu'il réclama sa récompense, la jeune fille désespérée, préférant la mort à l'hymen, se jeta dans la mer.

Les constructions arabes faisaient partie de l'ancienne ville de Zabaila. Des fenêtres de la maison de madame Goldlûst, on embrasse une partie de la ville, le jardin public et la mer. C'est très beau.

Je n'ai jamais vu autant de monde à la gare qu'aujourd'hui : la quantité de voyageurs, tous les amis venant les saluer, et les curieux formaient une masse énorme. On montait à droite et on descendait à gauche, pour faciliter la circulation. Une noce entra dans le wagon, la mariée était agréable, élégante, la musique de la ville vint lui donner une aubade; tous les invités étaient là, bien entendu. Nous faisons la connaissance du prince et de la princesse Dadian, cousins de Marie; ils vont comme nous à Tiflis. Un ami des Barsky nous rend mille services, nous parle du pays, des environs, des prix, etc. La vie est très coûteuse à Bakou,



Bakou, puits de naphte.

dit-il : ainsi un employé industriel, marié, qui a des enfants, a bien de la peine à joindre les deux bouts avec 21.000 roubles d'appointements, étant logé, chauffé, éclairé, voituré. Que doit donc coûter le luxe?

Bakou s'efface : je vois encore les grands puits noirs, mais ils disparaissent; il n'y a plus que le Sahara.

L'activité fébrile du sol se dégorge de ses chauds produits, des immenses richesses enfouies dans le sein de cette terre de feu. Là pas un brin d'herbe, pas une fleur, pas un arbre ne poussent. Hâtez-vous, habitants, profitez de la chaleur de la terre; hâtez-vous de faire sortir la sève de ses entrailles, avant qu'elles ne s'émeuvent. Les convulsions de son exubérante nature pourraient bientôt, ainsi qu'à Messine, anéantir l'avenir. Travaillez en enfer, taillez dans vos travaux de Cyclopes des centaines de petits paradis.

La smala des Dadian se compose du père, de la mère, de quatre filles, trois gouvernantes, une bonne; la princesse est gaie, aimable, causante, les enfants bien élevées; nous échangeons

de menus cadeaux, la conversation ne chôme pas. Le prince me rappelle la fête donnée en Mingrélie pour le retour de noce de Marie et de Lucien, à laquelle il assista et qui fut la dernière suivant la coutume du pays.

Débarqués d'Europe à Batoum, les mariés arrivèrent à Martvili dans le gouvernement de Koutaïs. Toute la noblesse du pays était venue à cheval à leur rencontre, tous vêtus de magnifiques costumes nationaux et leur adressaient d'éloquents discours de bienvenue. Au château de Salkhino, on leur offrit, selon l'usage, le pain et le sel.

A la nuit tombante, le château, le parc, les allées furent illuminés; des faisceaux de maïs formant des pièces de feu d'artifice donnaient une lumière intense du plus brillant effet.

Une énorme table était dressée en plein air; des centaines de convives y prirent place, au milieu du repas, des toasts et des libations, puis douze hommes apportèrent un bœuf rôti tout entier, il contenait un veau, celui-ci un mouton, le mouton, un chevreau, celui-ci une dinde, celle-ci un canard, ce dernier une poule, celle-ci... un œuf. Tout cela cuit en-

semble constitue un mets délicieux. Le repas fut suivi de chants et de danses indigènes.

Une orientale superbement vêtue est à côté de moi; elle voyage avec son mari et son bébé de six jours : ce dernier est couché sur le coussin du compartiment sans berceau, sans même un matelas pour reposer ses membres fragiles. Il a de beaux cheveux bouclés, des yeux grands ouverts, ne crie jamais et paraît avoir un mois; la mère est un peu pâle, on le serait à moins. Mon sexe m'autorise à la regarder, elle me sourit, nous nous entretenons par gestes; le mari est fier de sa femme et du rejeton que tous les voyageurs viennent voir.

Nous passons à Baladjary, devant les volcans de boue de Ponta en montant un peu, car Bakou est au-dessous de la mer Noire. Le désert s'accentue. A Sangatchal, on contourne les contreforts méridionaux du Caucase, en longeant encore la mer Caspienne.

Maintenant, nous arrivons à Atboulakh : voici Adji-Kaboul, Kivurdamri, d'où l'on voit encore les montagnes de neige du Daghestan. On s'arrête à Choucha, à Noukah où se tissent les soies du Caucase, à Jévlakh : là nous traversons le fleuve

de la Koura grossi de l'Araxe qui vient d'Arménie.

La steppe transcaucasienne absorbe les cours d'eau descendus des montagnes.

L'ancienne ville de Ghanja se nomme Jélissavetpol, depuis qu'elle est à la Russie. A Kédabek, il y a d'importantes mines de cuivre. Les montagnes contiennent de grandes richesses; la difficulté des communications n'en a pas encore facilité l'exploitation, mais les voies commencent à surgir, les ponts s'élèvent, les chemins de fer sillonneront bientôt les routes des divers gouvernements.

La civilisation est en chemin : bravo!

V

TIFLIS

L'aspect du pays change : les monts verdissent, les torrents coulent; voilà le lac Salé, les ruines d'Ojelet-Ogti, appartenant autrefois à la reine Thamar de Géorgie, qui a laissé une légende de séduction, et enfin Tiflis, l'enchanteresse Tiflis la capitale. La Perle du Caucase, la voici; on aperçoit un nid d'aigle entouré des coquetteries de la nature. La Koura baigne ses pieds et la caresse de ses brises rafraîchissantes. Les balcons sculptés sont ornés de fleurs, les jardins répandent dans l'air le parfum de leurs arbustes. Les bains Orbéliani, revêtus de précieuses faïences, attirent les regards.

Les places, les ruelles, les carrefours du quartier oriental sont sillonnés de chevaux, de mulets, d'ânes porteurs de charges inouïes : les Persans à longs caftans, les Turcs à turbans, toute la réunion des différents orientaux venus des confins de l'Asie est là ; cette cohue d'hommes et d'animaux circule adroitement et donne à ce quartier une animation absolument extraordinaire.

Les chameaux ne viennent plus ici depuis l'ouverture de la ligne du chemin de fer de Kars, les caravanes s'arrêtent à cette ville et c'est grand dommage ; il eût été divertissant de les voir se prosterner afin d'être débarrassés de leurs fardeaux, devant les boutiques de leurs maîtres.

Tiflis en géorgien signifie chaud. Vers 440 avant Jésus-Christ, le tsar géorgien Vakhtang Gourgaslan y trouva, en chassant, des sources sulfureuses.

Elle fut la capitale de la Géorgie au VIe siècle ; Tamerlan la mit au pillage en 1393.

Au partage du royaume, en 1424, elle demeura la capitale de la Karthélie, puis, soumise à la Perse, menacée par les Turcs, détruite



La Koura, près Tiflis.

par les Persans en 1795, elle ne vit la fin de ses vicissitudes qu'en 1801 au moment de sa réunion à la Russie; ce qui ne l'empêcha pas, du reste, d'être fortement éprouvée pendant la dernière révolution.

Les Géorgiens, dont le nom vient d'une corruption grecque du persan *gurg* ou *gurdy*, apparaissent en Ibérie, près de la Koura, aux temps préhistoriques. Ils passent du joug des Perses à celui de la Macédoine mais restent indépendants durant six siècles, du troisième avant notre ère au troisième après Jésus-Christ. Leurs rois résidaient à Harmotsika près de Mzchet, château d'Oromaze ou Ormuzd, sur un rocher surplombant la Koura, près de la route militaire, entre Tiflis et Vladicaucase.

Une famille arménienne succède aux Pharnavastiens, puis viennent des souverains persans.

Au IVe siècle, la Géorgie embrasse le christianisme prêché par sainte Nina.

La lutte avec la Perse nécessite la protection de l'empire de Byzance.

Les Bagratiens, dont le premier roi fut Aschot, succédèrent aux Gouramides (574-578)

mais ne purent résister aux Arabes. Les princes de cette dynastie descendaient de David, roi des Juifs; leur glorieux rénovateur entra dans l'Asie mineure en conquérant.

Sous le règne de la reine Thamar (1181-1212), de belles constructions s'élevèrent; ce fut l'âge d'or de la Géorgie.

Son historien fut Moïse de Khoni, le grand romancier, Serge de Thmogvi, les poètes, Chavthéli, Tchakhronkhadzé et Rustavelli, dont je parlerai plus loin.

Tamerlan s'empara du pays à la fin du XIVe siècle, et ses hordes ne le quittèrent qu'à sa mort.

Au XVe siècle, le royaume fut divisé en trois parties : l'Iméréthie, le Kharthélie et la Kakhétie, ce qui le remit de nouveau sous la domination de la Perse et de l'islamisme. C'est sous Pierre Ier que les Russes font, en Géorgie, leur première entrée. Ils gagnèrent en 1774 la Kabarda, et en s'alliant aux Ossètes, le passage le plus important du Caucase. Dans la guerre russo-persane, les Géorgiens prirent parti pour la Russie; Héraclius, roi de Kakhétie et de Kharthélie, devient en 1783 le vassal de la Russie.

Georges XIII leur céda définitivement son royaume en 1801, et l'Iméréthie fut réunie en 1810.

La paix d'Andrinople, en 1829, donna donc à la Russie une grande partie des côtes de la mer Noire. Les tribus indépendantes luttèrent soixante ans. L'émir Schamyl, à la tête des populations de l'est, par esprit de fanatisme, opposa la plus héroïque des résistances, il fut interné à Kalouga, près de Smolensk, de 1859 à 1870, alla ensuite à Pétersbourg, et revint mourir à Médine en 1871.

Ce fut seulement après la guerre de Crimée, en 1856, que les forteresses de Veden et de Gounib furent prises. La lutte fut bien plus longue encore en Mingrélie, à l'ouest; les Tcherkess ne se soumirent qu'en 1865. Le traité de San-Stéfano donna Kars à la Russie.

Nous trouvons à la gare de Tiflis mon gendre, Lucien Murat, dans son pittoresque costume de Tcherkess, brun clair. Combien ce vêtement est plus gracieux que la banale redingote, et le bonnet de fourrure, plus élégant que le chapeau haut-de-forme! Nous partons avec lui pour l'hôtel d'Orient qu'il avait transformé

pendant l'émeute en consulat de France, mettant ainsi tous ses compatriotes sous la protection du drapeau national.

On se battit longtemps dans les rues; le feu y ravagea bien des maisons; la terreur était générale, néanmoins, on y était plus en sécurité qu'à la campagne. J'ai cru comprendre que si les autorités avaient envoyé des troupes à temps, si l'énergie avait été préventive, des crimes eussent été évités, des représailles épargnées.

Quoi qu'il en soit, le calme est parfaitement rétabli; à l'heure qu'il est, on peut voyager en toute sécurité au Caucase comme ailleurs, du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Pendant les visites de Marie à sa famille et à la comtesse Vorontzoff, femme du gouverneur, je me promène. J'entre au musée; son jardin contient des spécimens d'animaux caucasiens : le bouquetin est bien plus grand que l'isar ou le chamois, l'antilope du pays est gracieuse, le francolin, la tourterelle égyptienne et le chat-huant grand-ducal, vivent en bonne harmonie mais chacun dans sa maisonnette; le faisan



Koutaïs. Mariée mingrélienne.

bleuté, comme les autres, est d'origine persane, et vient bien ici.

Près de l'entrée intérieure, il y a des fossiles de pierre représentant des chevaux sellés. Le complaisant conservateur, le colonel Kagnerkolf, me fait les honneurs de son artistique royaume. Nous visitons successivement : au premier étage, une collection de tous les anciens costumes du Caucase, avec les cartouchières, ceintures, ceinturons, armes du roi d'Assyrie Mamia Gouriel, et des tableaux représentant Prométhée, l'expédition des Argonautes, et les faits que la Mythologie place en ces lieux.

Les rues de la nouvelle ville sont excessivement larges; la pharmacie centrale, au quartier allemand, est immense : elle contient les drogues de tous les pays du monde, même des cure-dents parfumés, ce qui est un raffinement des plus agréables.

Les trottoirs sont parfaitement propres.

Voici le bazar oriental, dans le quartier du même nom, où se déploie le faste des beaux tapis; le bazar des orfèvres, avec ses bijoux de turquoises, d'émail, de filigranes, est un éblouissement. Les étoffes, les voiles, les

écharpes, les armes anciennes et modernes, forment un chatoyant pêle-mêle. Les Persans, gravement assis à la devanture, fument silencieusement; aucune femme à leurs côtés; elles sont sur leurs balcons, humant l'air frais du soir, voyant tout ce qui se passe, par l'entre-bâillement des tentures, entendant le jacassement de la rue; mais fines, prudentes, elles mettent autant de soin à se cacher qu'à écouter. Ces échoppes contrastent singulièrement avec leurs riches parentes des boulevards, elles sont infiniment plus amusantes pour le voyageur, mais les autres luttent d'élégance avec les plus beaux magasins de la rue de la Paix.

Les indigènes ont ici pour chaque rôti un bois spécial : la broche du mouton n'est pas celle du chevreau; on choisit le bois dont l'arome s'harmonise avec celui de la chair. Les ouvriers et les paysans se nettoient les dents, après chaque repas, avec une feuille odorante et saine. On se fait cirer les souliers je ne sais combien de fois par jour, aussi le métier de brosseur est-il fort en vogue. Beaucoup de massages dans les bains. Les ongles des cultivateurs sont soignés et polis comme ceux des plus oisifs Euro-

péens. Les habitudes orientales sont intéressantes à observer dans les classes populaires; c'est chez elles qu'on étudie les différences de races.

Le jardin botanique est superbe et s'étend en lacets sur la colline; les plantes les plus rares, les arbres les plus précieux, les fleurs les plus délicates y sont cultivées avec soin.

Les ponts sont bien bâtis; celui de la Koura est de tous ceux de la ville le plus pittoresque. Près de lui les maisons s'étagent en escalier sur le flanc de la montagne. L'endroit est ravissant.

Les théâtres sont neufs, bien aménagés, ils produisent un bel effet et sont nombreux; on joue en russe à l'« Impérial » et en géorgien au « National ». Les promenades sont fréquentées par tous les Européens.

Tiflis est le centre du commerce, entre autres celui des vins transcaucasiens, qui est d'environ 20 millions de vetros par an.

Les Géorgiennes ont une grande réputation de beauté; leurs boucles foncées, leur bandeau de velours noir sur le front, le voile de dentelle rejeté en arrière et la robe brodée à queue

donnent à leur démarche une aristocratique dignité.

Les Géorgiens, marchands de légumes ou de poissons, portent les denrées dans un baquet sur la tête. Les Persans richement vêtus; les Séids et les Mollahs tartares à robes flottantes et à turbans; les Tartares aux cheveux rasés, avec leur poignard à la ceinture; les Arméniens mal tenus; tous les représentants armés de peuplades montagnardes; les portefaix lourdement chargés; les piétons, les cavaliers, toute cette foule bariolée, animée, bruyante, contribue à donner cette impression d'éblouissement et de charme que l'on éprouve à Tiflis.

Nous sommes invitées à dîner chez la princesse Moukranski, dont la famille historique est intimement liée aux annales de la Géorgie; c'est la tante de Lucien.

Le palais Moukranski, est vaste, confortable. Nous dînons sur une terrasse fermée; les murs couverts de feuillage flattent la vue.

La princesse, veuve, sans enfants, est entourée de ses nièces, les filles de la princesse de Géorgie : la princesse Lise Orbéliani qui tra-

duisit en vers français *le Démon*, de Lermontoff (poète russe); la princesse Jean Eka Ratief, sa sœur, et la princesse Chervachidza née Nicolaï, ma cousine. Demain, grand festin dans ce palais hospitalier en l'honneur du vice-roi, le comte Vorontzoff; toute la société, le *high life* de Tiflis, y sera réuni.

En face de notre hôtel, il y a la belle église arménienne. Le catholicos, chef des Armeniens, est attendu. Le funiculaire qui conduit sur le haut de la montagne est derrière le temple. Le buste du fameux poète Puchkine, par Khodorovitch, se trouve à côté de l'hôtel de ville (douma).

Le poète A.-S. Griboudov est inhumé dans une des grottes du couvent de saint David, dans les environs.

De la forteresse persane, on a une fort belle vue.

Ce mois de juin est délicieusement frais. Quand je pense que je redoutais la chaleur! Mais on prétend que l'année est exceptionnelle; en général, la température est plus élevée.

Nous montons en automobile avec monsieur et madame Roth, propriétaires de notre hôtel, pour aller déjeuner dans la montagne. L'idée

est excellente. Pendant 18 verstes, nous grimpons, puis arrivons à Kodjorg, à 1.063 mètres d'altitude.

Cette station d'été est pleine de villas. Un parc, des bois entourent les maisons; beaucoup d'habitants de Tiflis y passent les mois de juin, juillet et août.

En me promenant sous les hêtres, je me croyais à Meudon, les Roth sont français et les allées françaises aussi. Ah! qu'il fait donc bon! qu'il fait donc bon, cueillir la fraise! Seulement, madame Roth avait des pistolets et des cartouches à la ceinture, ce qui empêchait l'illusion d'être complète. Ancienne élève des ateliers Julian à Paris, elle peint agréablement.

En redescendant sur Tiflis, la vue est admirable. La chaîne du Caucase, la ville avec ses verdures si variées, et, tout autour, l'aridité des environs de Jérusalem. L'ancienne église de Sion a beaucoup de cachet; j'étudie longuement les dessins de ses piliers avant de repartir.

La Géorgie a eu ses grands poètes : Chavtéli, Tchakhronkhadzé, le romancier Khoneli et Chita Rustavelli, surtout, qui écrivit *la Peau du*

tigre ou du léopard en 1190 : ce poème a seize cent trente-sept strophes de vers de quatorze pieds.

Trésorier de la belle reine Thamar, il en devint amoureux; son poème serait une traduction d'un conte persan dont Nestan Daredzane est l'héroïne. Tariel, le héros, est épris de la fille du roi des Indes. Ils courent mille dangers comme ceux qui s'aiment. Tariel revêt la peau d'un léopard, délivre la princesse et l'épouse.

Le style est artistiquement traité, l'analyse psychologique a de la finesse; de grands préceptes, largement dispensés, font de ce poème une œuvre supérieure à celle des autres poètes.

L'auteur se prononce contre l'esclavage et pour l'égalité des sexes. « La progéniture d'un lion, dit-il, restera lion, qu'elle soit mâle ou femelle. » Il vante la libéralité en ces termes : « Ce que tu as donné est à toi, ce que tu ne donnes pas est perdu pour toi ». *La Peau du tigre* est populaire, comme *Faust* et *Hamlet.*

Le Français Brosset écrivit une grammaire et un dictionnaire de la langue géorgienne. Ensuite viennent comme versificateurs : Nicolas Barataschivéchi, Georges Eristavi, Alexandre

Tschatschatwadzé en 1786 qui traduisit *Cinna*. En 1780, le roi Héraclius II composa des odes religieuses et patriotiques; ses filles, très lettrées, les princesses Marie et Katévan, des élégies. Dimitri Tumanischwili est l'auteur de beaux chants patriotiques.

Nommons encore Grégor Orbéliani, Élisa Tchawtschawad, grand-père de la princesse Lise Orbéliani.

Sajatnowa était le chansonnier populaire qui écrivit en géorgien, en tartare et en arménien avec une égale facilité; il chantait ses poèmes lyriques en s'accompagnant de la kamantscha, instrument à cinq cordes.

Et enfin, citons Akéki Zaratelli qui fut porté en triomphe à Tiflis, à Koutaïs dans tout le pays, pour son jubilé, le cinquantenaire de son premier ouvrage, il y a deux ans.

Voici la traduction en prose de ses vers à l'amour :

A L'AMOUR

Pourquoi dit-on de toi, ô sentiment trompeur,
Que tu es le plus précieux des dons du ciel?
Après quelques instants de joie tu apportes des tourments et des peines!

Ah! parce que le plus doux des biens, la source des félicités se cache dans ton sein, lorsque tu coules au loin, un fil d'épines nous rattache à toi!

O sentiment variable! ennemi du repos, tu vagabondes dans le cœur humain en te jouant de nous, et tu l'inondes de chagrins et de douleurs!

Chacun te craint et te recherche.

Tu es le grand mystère de notre vie.

Traduction des vers géorgiens du poète Tschatschatwadzé.

CRÉPUSCULE DANS LA VALLÉE D'ALASAN

Le firmament natal voile le crépuscule
Il s'étale au doux clair de lune.
L'ombre des montagnes se couche dans la vallée,
Et le torrent de l'Alasan passe sur les rochers.

La lune éternellement pâle, reine des nuits,
Paraît douce et solennelle au firmament.
Elle court silencieuse sur les glaciers géants,
Découvrant le clair brillant de ses tons argentés.

Dans le vaporeux éther les étoiles brillent
Et gaiement, à travers le crépuscule,
Regardent avec complaisance le calme de la terre,
Comme si elles jouissaient de son charme!

Cette mer d'éternelle lumière
Dore, en son inertie, la vallée superbe,
Mais le vent de la montagne traverse en gazouillant les forêts.
Et dans le bas la chute d'eau mugit.

Elle mugit et gronde comme si elle en voulait aux hommes,
Qui dans leur profond orgueil la dégoûtent.
Tranquillement les hautes montagnes l'écoutent,
Libres du joug humain elles reposent dans l'univers.

Tout ce qui respire dort,
Comme si le ciel et la terre étaient fatigués de la vie!

. . . .

La route est réveillée par le craquement d'une voiture
Et le triste chant de l'homme qui la mène!

. . . .

Ah! cette chanson qui continue à résonner dans mon cœur,
Comme la cloche du trépas résonne en ses sons.

TSCHATSCHATWADZÉ.

SUR LA MORT DE HÉRACLIUS II

(1798)

Relève-toi, héros des héros!
A présent il n'est plus temps de dormir!
Écoute les cris de l'ennemi
Lève-toi, nous sommes prêts,
Mets-toi à notre tête
Et emmène-nous à la bataille
Pour que l'ennemi ne te trouve pas
Sous l'empire de la mort!
Fais éclater ton appel!
Nous l'entendrons ici.
Depuis longtemps nous sommes assemblés

Pour aller au combat contre l'ennemi
Développe l'étendard victorieux
Qui a toujours fait peur à l'ennemi;
En flottant il réveillera le vieux courage
Et comme le nuage de la tempête
De la montagne fond sur la vallée,
Il arrivera un corps d'armée
D'hommes innombrables.
Déjà le soleil du matin qui brille
A rempli le monde de sa lumière;
Mais nous, orphelins délaissés,
La nuit nous entoure.
Oui, écoute! jamais nous ne retournerons au foyer natal
Sans te voir armé
De bouclier et d'armes.
Pas seulement nous
Qui pleurons notre héros mort,
Mais aussi les vallées de verdure
Et les monts éloignés.

Frères, cassez vos lances,
Jetez vos boucliers.
Que nous servent les armes
A présent sans lui?
Que nous sert encore la cotte de mailles
Qui entoure notre poitrine?
Sans lui, tout armement
N'est que poids inutile.
A présent à quoi servent les lances
Les boucliers et les armes?
Que la rouille les dévore!
Sans lui ils n'ont plus de valeur!

Éloignons-nous, poussons des plaintes
Avec des gémissements profonds

Mouillés de larmes,
Aux rochers qui nous entourent.
Nous sommes tous des orphelins
Enfant, jeune homme et vieillard,
Jamais de nos yeux
Les larmes ne sècheront,
Jamais, de cet homme de fer,
Le souvenir ne passera
Tant qu'un cœur géorgien
Sur cette terre vivra.

SALOMON LÉONIDRE.

LE PAYS NATAL DES CHEWURZEN

I

Là où sont nés ma flèche et mon arc,
Où mes pères ont vécu, là où est leur tombe,
Là où je fus élevé en homme vaillant,
Là est le pays le plus cher que je possède.

II

Rien ne m'est plus cher que mon pays natal,
Que ces rochers où l'aigle demeure,
Où frémissante l'eau descend dans sa chute,
Et du haut de la cime tombe en torrent.

III

Dans votre plaine je souffre et languis.
Mon cœur sans repos tend vers les montagnes.
Ici la vie ne me fait pas plaisir,
Et là-haut je ne voudrais même pas fuir devant la mort.

IV

Aucun charme ne me retient au milieu des villes.
Que leurs splendeurs et leurs richesses profitent aux [autres.
Je n'en donnerais même pas ma hutte de berger,
Ni la dure pierre où repose ma tête.

V

O mère terre natale et ses pâturages!
Rien ne peut les remplacer! aucun des riches atours!
Deux choses sont précieuses comme les deux yeux :
Il n'y a qu'un Dieu et qu'une patrie.

RAFAEL ERISTAVI.

Près de Tiflis, sur la route ferrée de Novo-Sénaki, dont le point terminus est le port de Poti, sur la mer Noire, je vois un monastère; c'est là, me dit un compagnon de voyage, que j'avais un ami; entré très jeune au couvent, il croyait avoir la vocation religieuse. Il était sincère avec lui-même, mais, au bout de quelques années, il sentit le désir de connaître la vie. Malgré l'avis de son supérieur et celui de ses condisciples, il sortit de la retraite, fit la connaissance du monde et le connut trop bien. Rentré dans son monastère, épuisé, désillusionné, malade de corps et d'esprit, on l'y enterrait quelques mois plus tard.

Nous traversons la vallée du Rion, le Phase des Anciens. Ses flots roulaient de l'or : c'est pour le conquérir que la fameuse expédition des Argonautes commandés par Jason quitta la Grèce pour la Colchide. Ils voulaient recueillir ce qu'ils nommaient « la Toison d'or » et débarquèrent à Radonit-Kalé, Vrenis-Kalé, qui veut dire : « Rivière des Chevaux ». En souvenir de ce fait historique, les princes de Mingrélie portaient toujours un mouton dans leurs armes. La chaîne de montagnes du Gourié est à droite, elle se rattache au massif central à l'endroit du tunnel de Suram.

Voici la place où se livra une bataille des Abyssins, nommés Abacides dans ce temps-là. A Camtpein, nous changeons de train; ici, tous les hommes sont coiffés du baschlick; nous descendons à Novo-Sénaki. Lucien nous met en voiture et au grand galop de quatre chevaux, nous partons pour Salkhino. On passe à Abacha; la route est superbe, les hauteurs sont couronnées de forteresses qui font le tour de la montagne : celle de Nakalakévi est importante, c'est l'ancienne Aéa, station thermale très renommée aujourd'hui, salutaire,

dit-on, à toutes les maladies. Bien jolies, ces vieilles ruines, à moitié couvertes de pampres. Nos fringants coursiers ont le pied montagnard, ils traversent les torrents, les roches escarpées, les routes glissantes, avec sûreté; rien ne les arrête. Sur les collines, les fleurs sont si odorantes que je demande souvent la permission de descendre pour en cueillir. Mon gendre me montre un buisson, témoin d'un drame, il y a environ deux mois. Un vieillard devait une somme d'argent à un jeune homme : ce dernier, furieux de ne pas être remboursé, tua le malheureux septuagénaire et jeta son corps là, dans le courant de la rivière.

Vers 10 heures du matin, j'entends des coups de fusil; serait-ce une nouvelle révolution? Non, Dieu merci, c'est une pétarade de joie; une cavalcade s'avance vers nous; je regarde, la voici tout près. Oh! bonheur, j'aperçois mon cher petit-fils Achille Murat. Il est à cheval, dans le délicieux costume national, suivi de quarante-deux amis venus à notre rencontre. Nous descendons, Marie et moi, très émues et nous nous jetons dans ses bras. L'enfant de neuf ans est devenu un brillant cavalier. « J'avais

bien envie de pleurer, écrivit-il le lendemain à son grand-père, mais je me suis rappelé que j'étais un homme et j'ai refoulé mes larmes. » Moi, étant une femme, je n'ai rien refoulé du tout. On nous souhaite la bienvenue d'une façon éloquente, touchante même. Je prends contact avec les charmants Mingréliens, dont ma fille m'avait tant vanté les manières et la distinction. Nous visitons l'école fondée par sa belle-mère, S. A. la princesse Salomé Murat. Comme toutes celles du pays elle est gracieuse, bien aérée, entourée d'un grand verger ; dans la salle d'études les murs sont couverts d'images religieuses et historiques, racontant l'histoire du pays. Les professeurs nous donnent des bouquets et nous repartons accompagnés de la brillante escorte en chantant, jusqu'à l'arrivée, des ballades et des couplets du « Pied heureux ».

A midi tapant (cette exactitude ravirait mon mari qui est la ponctualité même), aux sons des cloches de la chapelle, nous arrivions devant le château, après avoir suivi pendant plus d'un kilomètre, une allée bordée de beaux platanes, la princesse Salomé Murat, que j'ap-



LL. AA. le prince et la princesse L. Murat (Tchatchkoura).

pellerai dorénavant, ainsi que le font les indigènes, fils des sujets de ses parents, « Salomé » tout court, afin de ne pas charger mes récits de mots inutiles, et sa fille, la princesse Antoinette, surnommée par affection « Bébé », sont sur le perron et nous accueillent avec une amabilité, une cordialité, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Elles sont entourées des nombreux serviteurs de la maison, qui expriment eux aussi, d'une façon charmante, leur joie de notre arrivée. Le drapeau français flotte toujours sur le château.

Salkhino est un ancien rendez-vous de chasse du prince de Mingrélie, père de Salomé. Il est de style italien; des colonnes soutiennent la terrasse du devant; il est placé au milieu du fameux vignoble d'Odjaleche, au village de Khoni; la Tchatchkoura, magnifique torrent, coule à ses pieds. Un tapis vert, quatre rangées d'arbres, et deux chemins, l'un à droite, l'autre à gauche, s'étendent jusqu'aux vignes. A droite, en arrivant, on voit les maisons contenant des chambres d'invités, puis les bâtiments de buanderie, lingerie, à gauche, la chapelle, très ancienne; les basses-cours, entou-

rées de mimosas roses, fleurant bon; les chais, les caves, les ateliers de menuiserie et le pittoresque moulin donnent grande animation à l'aspect de la propriété. Je suis très gâtée, chacun m'offre des présents : Salomé, un manteau de drap d'or ayant appartenu à l'émir de Boukhara; Antoinette, une étoffe persane de soie bleu-vert, d'un ton idéal; madame Sophie Ribot, la femme de charge, surintendante de toute l'organisation, un châle de soie indigène blanche. Il provient des cocons, dont l'élevage est une des sources de richesse de la population; on les dépose sur des séchoirs qui se tiennent à l'entrée des villages. Les femmes tissent, elles ont des métiers dans leurs maisons ; celles qui n'en possèdent pas vendent les cocons blancs, jaunes ou verdâtres, aux commis-voyageurs de Lyon qui parcourent le pays et rapportent en France leur soyeux butin. M. Alexis, le régisseur, m'offre un fuseau rouge et blanc, pour filer la soie au rouet; Péra, la lingère, un tambour (espèce de guitare à cinq cordes). Je n'ai jamais été à pareille fête et reste charmée.

La salle à manger est une immense pièce



Tcherkess (Mingrélie).

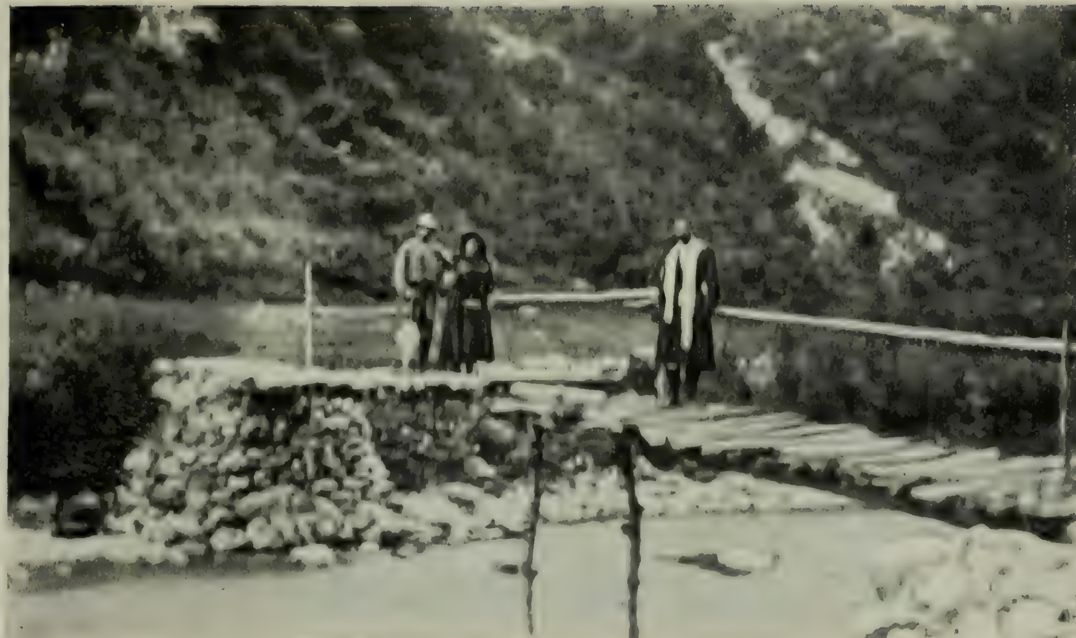
carrée, ornée de sculptures persanes en bois. Au milieu, une rotonde soutenue par des piliers également sculptés; dans le centre de cette dernière, la table, entourée de chaises et de sofas à la mode orientale. Autrefois, on s'étendait sur ceux-ci; le parquet s'ouvrait et les vins se trouvaient à la portée des mains; lorsque les convives avaient étanché leur soif, la rosace du plafond tournait, ce qui leur permettait de savoir si l'ivresse commençait. Ceci se passait dans le bon vieux temps.

Ce matin, grand banquet, toutes les autorités : préfet, maire, maîtres d'école, capitaines de gendarmerie et princes des environs y assistent. Les toasts se succèdent : grande amabilité, chants caucasiens, douces et accueillantes paroles en géorgien, que Lucien me traduit, ce qui ne lui est pas difficile, car il parle sept langues avec la même correction : le français, le russe, le géorgien, le mingrélien, l'allemand, l'anglais et l'italien. Je vais tâcher d'apprendre quelques mots, tels que « bonjour » : *camardjobar*; « merci » : *madjobélivar*; la langue est très harmonieuse. Les paysans, eux, parlent le mingrélien.

La Mingrélie est bornée au nord par les rameaux des monts du Caucase qui la séparent de la Souanétie et du Letchkhoum; au sud (42°) par la rivière du Petchora, en grec *Boucli*, qui se jette dans le lac Paléostom où l'on trouve des balances, des néréides, des némertes, et où jadis s'élevait une ville. Les autres limites sont le Rion; à l'ouest la mer Noire et l'Ingour (49° 15′) jusqu'au village de Lia; la frontière tourne à gauche, suit la chaîne qui forme le bassin de l'Okhoum et de la Galidzga. A l'est, ce sont les flots rapides de la Tskenistkhali et les monts Asklu qui servent de limites, du côté de l'Iméréthie et du Letchkhoum (60° 15′).

Les pics les plus hauts sont : le Tckajki, le Bol, l'Holach, de 8.978 pieds et le Khatchikon qui en a 9.906, puis viennent l'Ouroulap, le Kwira, le Kolach, le Natoleb et l'Obori qui ont la même latitude.

Le mont Ourtha, près de la mer Noire, a 7.909 pieds, Sschképhi vient ensuite, ainsi que l'Eki, le Namkolou, le Kitzia. Le reste de la Mingrélie est couvert de forêts, émaillées au printemps des plus jolies fleurs du



Je traverse le torrent de la Tchatchkoura
avec S. A. le prince Lucien Murat et Bagrat.

monde; il ne faut pas oublier que bien des gens plaçaient le Paradis terrestre au Caucase, et d'autres en Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate.

Quoi qu'il en soit, les plaines et les collines mingréliennes sont couvertes d'azalées sauvages et de rhododendrons. Tout le pays est un parc idéal; en automne les teintes rouges et jaunes sont d'une grande beauté. Le climat est beaucoup plus tempéré, moins chaud que la latitude ne l'indiquerait, à cause des vents de la mer Noire. L'hiver y est plus doux qu'en Géorgie, la terre est souvent couverte de neige avec un soleil éclatant; on peut porter dehors toute l'année sans inconvénient des chemisettes de toile, mais on craint le vent d'est.

La saison des pluies est généralement en juin, je ne m'en suis pas aperçue, car pendant mon séjour en Mingrélie, j'ai très peu vu d'eau, quelques gouttes vers le soir, juste ce qu'il fallait pour faire pousser le grain, et rafraîchir la température de terre chaude. Le cours des rivières est tellement pittoresque, tellement accidenté, qu'il est difficile de l'utiliser pour le flottage des bois.

Le Rion reçoit des cours d'eau de l'Iméréthie, ce sont : le Ratcha, le Kvrila, le Tskenistkhali, le Tekhour; le Tsini, à partir d'Orpiri, devient navigable.

Il est assez difficile de reconnaître les indications géographiques d'Arrien et de Strabon sur le lac Paléostrom et les bouches du Phase (Rion), à cause des inondations survenues; mais on peut en reconstituer les plans. Ainsi on constate la présence d'un schiste noir et grisâtre, qui teint les eaux d'un blanc gris dans le Glolatskhali et la Tsénéchenri, affluents du Rion. Ce n'est qu'à Poti que l'eau devient potable et claire. Les torrents qui forment l'Ingour descendent des glaciers de l'Adich aux trois pointes du Tetnould, de l'Orichbe, du Monamkonam, du Korildach, et ils s'unissent au sud du massif de l'Elbrouz. Ce paysage est ravissant et d'aspects très variés; les îlots de cette Transcaucasie, formés par le Tekhour, affluent de la Tskenistkhali qui passe aux pieds de Nakalakévi, sont des plus romantiques. L'Archéopolis des Lazes prend sa source à Obori.

L'Abacha, affluent du Tekhour, tombe en cascade du haut d'une corniche de calcaire

crayeux; le monastère de Martvili est sur ses bords. Il y a encore là le Tsroï, le Djoumi, la Mountchia, le Tartchen, la Tchochia, le Djouisa et la Rouka. Leur limon fertilise le sol, mais leur fureur emporte les arbres.

HISTOIRE DE LA MINGRÉLIE
ANCIENNE COLCHIDE [1]

Les Mingréliens descendent d'Egros, huitième fils de Thergamos, fils de Tarchis, fils d'Avanan, fils de Japhet, troisième fils de Noé. Pendant la construction de la Tour de Babel, à Babylone, par Nebroth, la dispersion des peuples faisant suite à la division des langues, Thergamos, avec sa famille, s'établit entre l'Ararat et le Mase, et partagea entre ses huit fils géants le pays qui s'étend entre la mer Noire et la mer Caspienne. Egros reçut les terres situées à l'angle de la mer Noire; sa limite, à l'est, était la montagne Likh, à l'ouest, la mer et le fleuve de la petite Khazarie ou Kouban

1. Plusieurs renseignements historiques m'ont été fournis par l'ouvrage de Mourier, introuvable aujourd'hui.

d'aujourd'hui ; à leur droite, où finit l'extrême Caucase, il fonda Egressi qui se nomme Bédié maintenant, près de la source de l'Okhodja en Abkhasie ; on l'appelle contrée Egver et Egveratzman. Mingrélie (Mingréliens) vient d'Egros ; Pline la nommait Ecrectis.

Ses descendants ont occupé l'espace qui se trouve entre Gagia au nord jusqu'à la limite méridionale du lac Jistan ; à l'est, jusqu'aux montagnes formant la ligne de partage des eaux des deux bassins de la mer Noire et de la Caspienne.

Egros et ses descendants se battirent contre le géant Nébroth, le premier roi de toute la terre, auquel lui et tous ses frères payèrent tribut.

Le géant vaincu, les fils de Thergamos ne reconnurent plus que la suprématie de leur frère aîné.

Plus tard, on nomma les habitants des Colches (Colchide), et, d'après Hérodote et Diodore de Sicile, ils seraient venus d'Égypte, au temps de Sésostris, au XVe ou XVIe siècle avant Jésus-Christ.

A cause de la ressemblance du crâne, je crois

qu'il faut reconnaître ce Sésostris dans la momie, dont Pierre Loti a fait faire la photographie et dont il porte la bague, trouvée dans le sarcophage. L'illustre académicien me montra ces précieux objets, l'an dernier, dans sa maison de Rochefort.

En 1200 avant Jésus-Christ, les Grecs vinrent conquérir la fameuse Toison d'or apportée par Phryscus et Hellé. La Toison d'or représentait les richesses merveilleuses de l'Asie et l'or du Phase, convoités par la Grèce. Le dragon figurait les populations sanguinaires, les tempêtes du Pont-Euxin, les difficultés, les dangers; et Médée, l'attrait mystérieux et voluptueux de l'Orient.

Les Colches, le teint basané, les cheveux crépus, circoncis, filaient le lin, comme les Égyptiens, et d'après Uslar, représentaient les êtres de progrès; ils appartenaient à une ramification de peuples qui, partant de l'Égypte, allaient à l'Inde, à la Perse, à la Colchide, et revenaient de Grèce en Égypte.

Les Colches habitaient dans le Caucase occidental avant les Grecs, et, parmi toutes ces peuplades se gouvernant elles-mêmes, représen-

taient la civilisation. Les Grecs arrivent, ils fondent de nouvelles colonies dont Dioscurias est la métropole en Abkhasie ; puis viennent Quénos (Ignanas), Bédia et Héraclée (Anaklie). Strabon affirme qu'on parlait cent langues au marché de Dioscurias (il y en a encore beaucoup en Abkhasie). On s'était frayé des routes commerciales à travers le Caucase. Pour se défendre on construisit une longue muraille de 60 milles depuis le Mokva jusqu'aux sources de l'Ingour (j'en vois des vestiges importants.)

La Mingrélie, qui portait le nom d'Odichi, comprenait la province du Samouzekan, rive droite de l'Ingour, au sud de l'Abkhasie, le Letchkhoum et une partie de la Souanétie des Dadians.

Alexandre le Grand conquiert la Géorgie, de 356 à 353 avant Jésus-Christ, y établit le macédonien Agon qui abat les murs des villes et réunit la Colchide à la Géorgie. Mithridate (123-65) prend la Colchide; vaincu par Pompée, il repasse en Colchide chez Athel. Pompée le poursuit, s'empare d'Athel et le remplace par Aristarque.

Mithridate avait gagné les états du Bosphore.

Près de Gordi, sur la Tskenistkhali, sont les ruines du pont qui porte le nom de Pompée (Bombouaskhédi). Pompée soumet le Bosphore, le donne au fils de Mithridate, Pharnace, qui meurt l'an 50 avant Jésus-Christ. Le général grec Cassandre ou Alexandre, épouse sa fille et lui succède avec le titre d'archonte.

En 36 avant Jésus-Christ, César Auguste lui donne le titre de roi, et Polémon montant sur le trône, favorisé par l'empereur, soumet toutes les terres entre le Pont et le Bosphore; la Colchide fait partie de l'empire romain. A la mort de Polémon, ses états sont partagés; la Colchide et le Pont sont octroyés à Pythodoris qui meurt en 36 avant Jésus-Christ. Son fils, Polémon II lui succède; il est protégé par Caligula qui lui donne en outre le royaume du Bosphore. En 41 avant Jésus-Christ, Claude l'envoie en Cilicie et donne le Bosphore à Mithridate III. Le Pont et la Colchide passent en d'autres mains. A la mort du Christ, la Géorgie ayant été confiée à la protection de la sainte Vierge, celle-ci charge saint André de prêcher la religion chrétienne à Martvili, mais elle n'y fleurit que plus tard, au IXe siècle.

Bientôt l'influence indigène reprend son rôle, les Lazes entrent en scène au IIIe siècle après Jésus-Christ. Dioclétien les protège; la Colchide va s'appeler du même nom que le Lazistan, et celui-ci fait reconnaître sa suzeraineté en 446, au temps de Vakhtang Gourgaslan. A l'époque de la puissance du royaume de Géorgie, et sous l'empereur Marcien, Gonbazès qui régnait en Colchide fait donner le titre de roi à son fils, sans consulter l'empereur, et maintient sa domination et sa discipline. Maîtres chez eux, les rois de Lazistan ne montaient sur le trône qu'avec l'assentiment de l'empereur. Ceci déplaisait aux Persans, nation voisine, et sous Anastase (491-518), leur roi Kobad s'unit aux Lazes et se substitue à l'empereur. Lorsque Damnasès prend la couronne de Lazistan, il est reconnu par la Perse, qui devient sa suzeraine. Tzatius, son successeur, change l'ordre des choses et se fait couronner à Constantinople par Justinien, épouse une chrétienne et embrasse le christianisme. Les Persans envahissent le pays en 532, mais sont battus par Pierre le Notaire, l'envoyé de Justinien. Les Romains abusent de la situa-

tion, envahissent le pays; alors, exaspérés, les indigènes appellent les Perses qui battent les Romains et la forteresse de Pitre est enlevée; ceci se passait sous Gonbazès. Le roi de Perse se nommait Khosroës-Nouchirvan. Les villes de Dioscurias et de Pythius (Pytyounda) furent également prises. Aussi malheureux qu'avec les Grecs, on demande du secours à Justinien qui envoie sept mille Romains et mille Tzanes. Khosroës envoie une armée considérable avec Mermeroës. La guerre dure treize ans, guerre terrible, dont les épisodes les plus célèbres sont les sièges de Pitre et d'Archéopolis (Nakalakévi); les Persans sont écrasés par leurs éléphants; Gonbazès est perfidement assommé par les soldats romains; Athanas vient juger les coupables. Après la paix, les Laziens restent à Justinien qui leur donne des gouverneurs grecs; il fait baptiser les habitants et bâtir la belle église de Bitchionita. Vers 732, arrive en Géorgie, Mourvan-Krou qui, après avoir ravagé la Kharthélie, franchit les monts Likh. L'ancienne Colchide se nomme maintenant, tantôt Abkhasie, tantôt Iméréthie.

Les habitants affolés, se réfugient dans les grottes de la vallée de Kvirille. David et Constantin, princes d'Argvethi, pris par les Musulmans, sont martyrisés. Mourvan, continuant à semer le malheur en Mingrélie, est arrêté aux bords de la Tskenistkhali; les eaux ayant débordé, une partie de l'armée est détruite; cette rivière se nomme Eau-des-Chevaux. Mir et Artchel, rois de Géorgie, se réfugient chez le gouverneur d'Abkhasie qui les reçoit si bien, qu'ils le nomment plus tard roi d'Abkhasie, sous le nom de Léon Ier. Son successeur, Léon II, divise l'Abkhasie en huit cristavats. Toute la Géorgie occidentale, ci-devant Egressi, Colchidéon, Lazistan, entre dans ce royaume. Pour la direction des églises, le roi crée l'archevêché de l'Abkhasie; les capitales sont Anakopi et Koutaïs. Il meurt en 806.

Son fils, Théodose Ier (845), fit la guerre à Bagrat Ier, roi de Géorgie (845); Georges Ier, son frère (877), conquit l'Ibérie. Jean Adarnacé et Bagrat Ier lui succédèrent. Puis vinrent Constantin (905), Sempat Ier; Georges II, son fils, qui bâtit le monastère de Martvili et conquit la Kharthélie; sa petite-fille Gourandoukat,

fille de son fils Constantin, qui se révolta contre lui, épousa le roi de Géorgie, Gourghen, fils de Bagrat le Sot ou l'Insensé (958-994). Ensuite, viennent Georges II, Léon III (959) et Dimitri; le frère de celui-ci voulant prendre sa place, il lui creva les yeux, ce qui n'empêcha pas l'aveugle de monter sur le trône à sa mort, en 979; on le surnomme : « Roi de paille ». Bagrat III fut un grand prince, il encouragea les arts, les sciences, et construisit les églises de Bédié, Martvili, Koutaïs (1003), Satene-Vera, beaux échantillons de l'architecture byzantine. Il mourut en 1014 ou 1015.

Georges Ier fut en guerre avec Basile II, qui le battit près du lac Palacastio. En 1023, il marcha sur Trébizonde, mais fut vaincu de nouveau; son fils Bagrat fut pris en otage, et une partie du territoire géorgien assujettie à l'empire grec. Bagrat IV (1027), vaincu, enlevé, fut déclaré vassal de l'empereur Romanos; on lui donna comme épouse Hélène, cousine de l'empereur, et le titre de Couropalate, nom des vassaux étrangers que l'empire grec honorait : ils avaient droit au manteau royal, à la couronne et à l'étendard. Son règne fut brillant pour la

Géorgie ; il acheva la cathédrale de Koutaïs et bâtit les églises de Nicorly-Minda, Kartzch, Thmogroï, Sanitarwisu. On traduisit en géorgien, les philosophies de Platon, d'Aristote, les livres saints; c'est l'époque de la brillante philosophe Joanné Patrigi, de l'orateur Jean de Khakhoul, du savant traducteur Georges d'Athin. On construisit sur le mont Athos, en Turquie, le magnifique couvent d'Ibérie.

Bagrat IV se battit contre les Turcs Seldjoucides et subit la révolte d'un puissant prince de Géorgie, Liparit Orbéliani, il mourut en 1072 et fut enterré à Martvili. Sous Georges II, son fils, les Musulmans prennent Tiflis (1078). Sous David le Réparateur, les Géorgiens heureux quittent leurs souterrains de refuge; les ruines se relèvent; on chasse les Turcs de Tiflis en 1121. David agrandit ses états jusqu'à Trébizonde, Ani, en Arménie, et Derbent. Il profite des croisades pour chasser les Turcs, et envoyer des troupes à Jérusalem ; il fonde des écoles, ouvre des routes et bâtit le beau monastère de Ghélath. Il rapporte de Derbent deux portes de fer, qui gardent sa tombe, et meurt en 1124.

Ensuite, viennent Démétrius Ier et David IV

son frère; lequel, régent pendant la minorité du fils de Dimitri, se fait couronner roi. Son règne est glorieux. Sa fille, Thamar ou Tamar, a été, au dire des Géorgiens, le plus grand roi. Elle fut couronnée à Tiflis, l'archevêque de Koutaïs plaça le diadème sur sa tête; le gouverneur du Ratcha lui attacha au cou l'épée que lui offraient les trois principaux représentants de la noblesse d'Iméréthie. Elle gouverna avec sagesse et habileté, et épousa un prince russe, Georges Bagolubsky. Celui-ci, aidé de Gamrckel, augmenta le territoire jusqu'à Kars, mais oublia le respect qu'il devait à la reine, d'une si merveilleuse beauté : alors, elle le répudia et épousa un prince ossétien, David Soslan.

Un Bagratien, petit-fils de Dimitri-Georges, furieux, obtient une armée des Grecs, traverse la Mingrélie, et se fait couronner roi à Guégout, près Koutaïs, par des eristaws insurgés, au delà des monts Likh. Thamar le bat : il est fait prisonnier; elle le traite avec égards, mais il quitte le pays.

Sous cette brillante reine, tout ce qui est bon et beau fut protégé : arts, lettres et sciences. David-Soslan battit Noureddin. Thamar pleura

son courageux mari et associa au trône, de son vivant, son fils Georges Lacha ou le Beau; elle mourut en 1212. Les Mogols, bientôt, font sentir leur joug; après avoir conquis la Chine, l'Inde et la Perse, ils viennent au Caucase sous Genzis-Khan et Gaïk-Khan; leurs ravages font mourir de chagrin, Georges, fils de Thamar, en 1223.

A l'époque de décadence de l'empire byzantin, des Génois, des Vénitiens et des Grecs, fondèrent, sur les bords de la mer Noire : Anaklia, Trébizonde et Koutaïs, qui devinrent, pour Constantinople, des entrepôts de marchandises qui provenaient de l'Inde et de la Perse.

David, fils naturel de Georges, monte sur le trône en 1223; il est confié à sa sœur Roussoudan. Belle, mais vicieuse, celle-ci repousse les avances de Djel-al-Eddin, qui prend Tiflis et martyrise les chrétiens; de douleur, Roussoudan s'empoisonne. David IV, fils de Roussoudan, et David V, fils de Georges le Beau, se disputent la couronne. Galoukh-Khan, chef des Mongols, consulté par eux, divise la Géorgie entre eux; c'est le premier partage de ce pays.

L'Iméreth désignait la partie de la Géorgie qui se trouve en deçà des monts Likh, et l'Améreth celle qui est au delà. L'Iméreth fut réunie, douze ans plus tard, au royaume de Géorgie et séparée de nouveau en 1445, après la mort du roi Alexandre.

Dans ce partage, la Mingrélie reste au roi d'Iméréthie, David VI dit le Marin. Il est d'abord heureux, puis très affligé par la révolte de l'éristaw du Ratcha et l'envahissement des Turcs. Sous son fils Constantin, les grands seigneurs et son frère Michel s'emparent des provinces : ce dernier se fait proclamer prince du Ratcha et du Letchkhoum.

Georges Dadian occupa la Mingrélie et une partie de l'Abkhasie ; Cherwachidzé, le reste de l'Abkhasie; le Gourié et la Souanétie eurent aussi leurs princes. Le père Gamberti, missionnaire catholique venu en Mingrélie, en 1613, raconte que Dadian, éristaw de Mingrélie, pendant un dîner royal avec d'autres éristaws du royaume, demanda un jour à son voisin ce qu'il comptait donner comme cadeau à l'échanson, suivant l'usage. Son voisin était l'athabeg d'Akhaltzikh. « — Cent écus, répon-

dit-il. » Dadian remit alors cent écus, mais en cachette, l'athabeg en donna mille; alors Dadian, furieux du mensonge, coupa la barbe de l'athabeg avec son poignard; celui-ci se contint par respect pour le roi, mais quelque temps après, à la chasse au cerf, il prit Dadian et l'emprisonna.

Ces deux princes causèrent en prison de leurs projets de liberté pour le pays, s'entendirent et ils entraînèrent d'autres princes qui se soulevèrent : on proclama l'indépendance de leurs principautés.

A partir de Constantin Ier, la Mingrélie a son histoire. Les princes Dadian sont d'origine arménienne; le mot Dad, signifiait juge. C'est le nom d'une forteresse, placée près de l'Ingour, près de Zougdidi; d'autres disent que Dadian est le terme géorgien pour échanson. L'ancienne image du monastère de Khopi porte le nom d'un Vardan Dadian, et de ses descendants. Dans l'histoire, il avait déjà plusieurs fois été question de princes ainsi nommés.

Sous Michel, les Dadians gardent leur influence. En 1323, la Mingrélie passe à Mamia,

qui mourut en 1345 et fut enterré à Khopi. Son fils, Georges II, gouverne pendant trente-neuf ans, et le fils de celui-ci, Dadian Vamek, confirmé en ses droits par Bagrat, l'aîné, roi de Géorgie, lui succède et fait la guerre à Georges, roi d'Iméréthie; il entreprend une expédition heureuse contre les Djiks et les Alains, en 1396, et revient avèc un énorme butin. Mamia meurt en 1414 et Dadian Liparit lui succède; puis vient Chaman-Davlé, son fils, qui décède en 1474.

Ambroise Cantareni, ambassadeur de la République de Venise, dépeint ainsi la Mingrélie : « On trouve en ce pays du chanvre, de la cire, de la résine; les habitants sont fort misérables. Le 1er juillet 1473, j'arrivai près de Phasis, il y avait un bateau rempli d'indigènes qui nous suivaient; ils me parurent tous fous. Phasis est une ville en Mingrélie, sujette du prince Bédian (dadian), c'est un pays de montagnes et de forêts, les habitants sont d'une humeur si féroce, qu'on les prendrait pour des bêtes; ils ont du vin et du blé et se nourrissent de bouillie de millet. »

L'année suivante, l'ambassadeur trouve les

troupes du roi d'Iméréthie, venues pour réprimer les troubles causés par la mort de Dadian.

Vamek II, frère paternel de Chaman-Davlé lui succède. Craignant pour son indépendance, Bagrat, le roi d'Iméréthie s'agrandissait toujours, il fait de fréquentes incursions en Iméréthie avec Cherwachidzé, mais Gouriel-Bagrat, mécontent, le bat en 1477 et s'empare des forteresses.

Le fils de Bagrat, Alexandre, son successeur, convoque les quatre princes vassaux de l'Iméréthie et assiste à leur couronnement. Vamek décline l'alliance contractée et s'unit avec le roi de Géorgie, Constantin. Il chasse Alexandre, mais rappelé en Géorgie par l'invasion des Perses (1488), il retourne en Kharthélie; Alexandre en profite pour faire la paix avec ses vassaux.

Mamia III, fils de Liparit Dadian, s'unit à Mamia-Gouriel, descend en Djiketh pour soumettre les Tcherkess et les Abkhases, mais il est tué en 1532. Levan Ier, son fils, lui succède; il se considère comme indépendant de l'Iméréthie, tantôt secourant Bagrat, tantôt lui refusant des secours contre les Perses. Bagrat veut annexer la Mingrélie et le Gourié; il

invite le dadian à une chasse en forêt à Khoni, le saisit en 1546, et l'enferme à Ghéleth, d'où celui-ci s'échappe et revient en Mingrélie. Levan se réconcilie alors avec le roi Georges II, fils de Bagrat, mais son fils, ayant répudié sa femme, sœur du prince de Gourié, afin d'épouser la femme de son oncle Bathouli, le Gouriel, pour se venger, demande au dadian la main de sa fille; il l'épouse pour la répudier et se marier avec la tante du roi d'Iméréthie, de façon à avoir un allié pour faire la guerre au dadian; il reprend ensuite sa principauté, et oblige le Gouriel à payer 10.000 drachmes. En 1572 il meurt d'une chute de cheval.

Ghiorghi III, son fils, marie sa sœur avec Bagrat, fils du roi Georges d'Iméréthie; son frère Mamia lui succède pendant son absence en Abkhasie, mais il revient et veut le renverser; celui-ci s'unit à Gouriel et finit par reprendre le pouvoir en 1581. Mamia redevient prince régnant en 1582; il s'empare de son cousin, le fils de Georges Dadian, Lévan, et l'enferme dans la forteresse de Thképi, près de Novo-Sénaki; l'infortuné se jette du haut de sa prison et se tue. De nouvelles guerres éclatent

entre la Géorgie et les Gouriels d'Iméréthie (1581-1590). Levan, battu, se réfugie au Letchkhoum. Manoutchar, frère de Mamia, lui succède; il épouse Nestan-Daredjan, fille d'Alexandre, roi de Géorgie (1596), elle meurt après la naissance de son fils Levan qui devient le plus célèbre des dadians. Rostom, roi d'Iméréthie, est chassé de son royaume par les Gouriels et le roi de Géorgie, Simon. Rostom vient en Mingrélie demander le secours de Manoutchar; après de nombreuses batailles contre Simir qui subit une déroute complète, Manoutchar apporte à Zougdidi et à la forteresse de Roukhi de nombreux canons; il meurt à la chasse, d'une chute de cheval.

Levan II, son fils, élevé à la cour du roi de Kakhétie, Alexandre, est rappelé à douze ans en Mingrélie, par la mort de son père; il reçoit le dadianat et pendant cinquante ans, remplit, l'histoire de son nom. Sa force et son caractère étaient redoutés, ses richesses célèbres. Il eut d'excellentes relations avec les Abkhases, les Djikhs et les Souanes. Sa sœur épouse le Gouriel Simon en 1621.

Il est vainqueur de Georges, roi d'Iméréthie,

près d'Akhal-Sophel, et lui prend son étendard qu'il envoie à l'église de Tsalendjikha. En 1625, il fait la guerre à son beau-frère Simon-Gouriel, qui avait lâchement assassiné son père pendant qu'il dormait, et redemande sa sœur; Simon refuse. Alors Levan lui fait crever les yeux et le remplace dans le gouvernement de Gourié par Kaï-Khosro. Après un an de prison, le malheureux aveugle se fait moine et part pour Jérusalem. En 1632, sa sœur Mariam épouse Rostom-Khan, roi de Kharthélie. Au retour, guerre avec le roi d'Iméréthie, sous Baghdad; le roi est pris. Pour racheter son père, Alexandre livre au dadian des familles arméniennes et juives commerçantes à Tehkhar. Levan leur accorde comme résidence Roukhi sur la rive gauche de l'Ingour. Alexandre succède au roi Georges. Levan recommence ses attaques. Le roi implore la protection du tsar Michaïlovitch, ce qui ne l'empêche pas d'être battu quand même; Levan lui brûle les yeux et emprisonne son frère Mamouka. Il fait aussi couper le nez, les oreilles, les mains à sa femme, la fille du prince d'Abkhasie, l'accusant d'infidélité, pour épouser en 1628, la célèbre Nestan-Daredjan, née

Tchiladzé, femme de son oncle Georges Liparit. Panon, son vizir, accusé d'avoir aimé sa première femme, est placé devant la bouche d'un canon; les deux fils qu'il eut d'elle sont empoisonnés. Il fait crever les yeux à son frère Jissi, accusé de complot politique. Pour faire pénitence, pour le salut de son âme, disait-il, après ses forfaits, il envoyait une offrande à une église, embellissait avec Nestan-Daredjan, sa complice, qu'il nommait « la bénie dame des dames », l'image d'un saint Georges quelconque, élevait une chapelle, faisait cadeau de terres ou de familles de paysans, et croyait ainsi avoir obtenu son pardon du ciel. Après la mort de sa femme, en 1637, il dévalisa Koutaïs; en 1645, il incendia le palais des rois d'Iméréthie, en Adjameth, et envoya le prêtre Gabriel, en 1636, au tsar, pour demander sa protection promise par Théodote Eltchine. Le 27 avril, Eltchine est reçu à Djikour, la lettre du tsar y est lue en audience solennelle. En 1695, Levan se suicide de chagrin, après la mort de son fils aîné.

Sous Lévan II, les missionnaires A. Lamberti et Jampi visitent la Mingrélie et la décrivent.

Le premier trouve que Levan avait des qualités et que s'il avait reçu une autre éducation il serait devenu un des plus grands princes de son siècle, car il était beaucoup moins débauché que les autres, infatigable aux affaires, à la guerre, prompt, discret et brave, aimant ses sujets et les secourant dans la nécessité. Il avait cinquante palais. Sa passion pour la chasse était telle qu'il imposa comme contribution de guerre, au prince d'Abkhasie Vomen, des chiens de chasse et des faucons.

Les paysans alors étaient pauvres; ils se couvraient d'un lambeau de drap de laine qui descendait de la ceinture aux genoux. A ce sujet, on cite un seigneur indigène qui avait un prisonnier lui servant de tailleur : il lui fit couper un pied, de crainte qu'il ne prît la fuite. L'armée du prince dadian était de trente mille hommes; chaque trentaine de maisons fournissait un soldat, mais toute la noblesse partait pour la guerre, vêtue d'élégants costumes, couverte d'armes de prix et sur de très beaux coursiers. « Lorsqu'on ne se battait pas, dit Lamberti, on chantait, on dansait; les repas étaient copieux et bruyants, on battait les tambours à la mode

persane, on frappait sur des cymbales et on soufflait dans des trompettes accouplées, longues de cinq pieds, et qui rendaient un son terrible.

La vente des paysans aux Turcs se pratiquait sur une large échelle. Le prince du pays invita un jour vingt-deux prêtres pour dire la messe, et les fit raser tous après l'office, pour les donner aux Turcs en paiement des dettes. Un gentilhomme, pour avoir un cheval turc qui lui plaisait, vendit sa mère. Levan fut le premier à introduire dans ses États, les monnaies gravées de caractères arabes; cependant le peuple était pauvre, ignorant, superstitieux.

A la mort de Levan II, les Mingréliens choisissent les uns son frère cadet Liparit III, les autres Vamek, beau-frère de Daredjan. Alexandre, roi d'Iméréthie vainc Liparit et le force à passer en Turquie; le dadianat est donné à Vamek qui guerroie sans cesse avec l'Iméréthie et fait crever sans merci les yeux des vaincus. Daredjan se distingue dans l'application de cet horrible supplice. Vakhtang époux de Mariam, sœur du dadian Levan II, conquiert le pays, prend Zougdidi, chasse Vamek

et fait élire Chamandalolé, petit-fils de Levan II, prince régnant de Mingrélie, sous le nom de Levan III. Vamek se réfugie chez les Souanes qui le décapitent et envoient sa tête au roi de Géorgie (1661). Vakhtang prend, parmi les richesses de Dadian, un clou de la Vraie Croix, qui se trouve actuellement à Moscou, dans la cathédrale de l'Assomption.

Sous Levan III, l'Iméréthie passe à Artchel, fils de Vokhtang, roi de Kharthélie, puis à Bagrat IV l'aveugle. Levan IV, qui ne veut pas reconnaître celui-ci, est retenu prisonnier jusqu'à ce qu'il cède sa femme Thamar, princesse de Moukhran, au roi. Il épouse Thinatin, fille d'Alexandre III, père et prédécesseur de Bagrat. Ensuite arrive le règne de l'anarchie en Iméréthie, le commerce des esclaves et des prisonniers de guerre enrichissant les vainqueurs. Gouriel Dimitri remplace Bagrat. Chardin visitant la Mingrélie trouve la barbarie et le désordre : un homme était vendu dix-neuf écus, la femme douze, les enfants trois ou quatre. A Constantinople, à Alexandrie, au marché, ils étaient revendus trois fois plus cher.

La Turquie, qui était maîtresse de l'ancienne

Colchide, percevait de l'Iméréthie un tribut de quatre-vingts filles et garçons, du Gourié quarante-six, de la Mingrélie deux cents, plus quatre-vingts pièces d'étoffes. Au XVIIe siècle, ces trois provinces fournissaient en outre de dix-neuf à vingt mille esclaves, qui étaient vendus annuellement, si bien qu'en trente ans la population tomba de quatre-vingt mille à vingt mille habitants.

Levan Dadian meurt en 1680 ou 1681, et Manoutchar son fils est assassiné. Les Mingréliens donnent le dadianat à un noble Aznaour, Katzie Tchikwani, dont les ancêtres étaient venus l'un de Bayazid en Mingrélie et l'autre de Gordi, à cheval, précédé d'un écuyer du nom de Tchikladze qui portait une image des archanges; c'est Mouran Letchkhoum. Le chef de cette nouvelle dynastie des Dadians montre de l'énergie. Né à Gordi de parents pauvres, faisant en Souanétie le commerce du miel, il reçoit du Dadian Levan le Salipartiano, sur le Tekhour apanage de l'héritier du dadianat qui s'appelait toujours Lipartiani; ce domaine comprenait Salkhino (où je suis) et d'autres villages voisins. En troisièmes noces, il

épouse Mzekhatoune, fille du Dadian; il fait la guerre aux nobles, ainsi que son fils Georges Lipartiani, à la mort duquel il ne reste plus que des paysans en Mingrélie. Georges Gouriel avait épousé la reine Thamar, femme de Levan et veuve de Bagrat; il renouvelle ses tentatives sur la Mingrélie. A la suite de dissensions, d'intrigues de guerre, les Turcs mettent en ruines l'église de Koutaïs, œuvre de Bagrat III. Arthie se réfugie en Assetie, et le trône échoit de nouveau à Alexandre IV.

Dans l'espace de vingt ans, dix changements eurent lieu. En Mingrélie, Georges Lipartiani gouvernait et luttait contre ses voisins. Levan IV n'était, lui, qu'un prince fictif dont Lipartiani se servait comme paravent, et qui partait pour la Turquie lorsqu'on n'avait plus besoin de lui. En 1720, Georges VI d'Iméréthie est assassiné. Son successeur Alexandre est couronné à Koutaïs; comme il est mineur, un conseil de nobles gouverne sous la présidence de Lipartiani Béjan. C'est le premier des Tchikwanis ou des Lipartians qui se donne en 1715 le nom de Dadian. Il dirigeait la Mingrélie et l'Iméréthie, et devint un personnage puissant. Son frère, évêque de Martvili, et

la reine Thamar, veuve de Bagrat, ses deux ennemis, avertirent la Turquie de la puissance de Béjan, en l'engageant à destituer Akhaltzik-pacha qui le soutenait. Celui-ci expédie les envoyés à Dadian, qui, furieux, emprisonne la reine Thamar, destitue l'évêque (1723) et donne aux Turcs tout le côté de la mer Noire, depuis l'embouchure du Rion jusqu'à la frontière de l'Abkhasie. Ceux-ci construisent les forts de Poti et d'Anaklie, avec les pierres provenant de la forteresse de Roukhi, sur l'Ingour. Les mécontents s'agitent. Une entrevue a lieu à Guégout entre le roi Béjan et le pacha. Après l'audience, le pacha invite le Dadian et le fait mettre à mort. Un grand tapis avait été étendu devant le pacha, assis seul en rase campagne, ses gardes à distance. Le Dadian s'avance seul et comme le tapis cachait un trou profond, il tombe et les soldats turcs le tuent, avant l'arrivée de ses Mingréliens. Ceci se passait en 1728.

Otia, fils de Béjan, prend possession du dadianat et s'allie avec l'éristaw de Ratcha, son beau-frère, et les grands seigneurs d'Iméréthie. On attaque le roi, près de Chichari. Otia est fait

prisonnier et doit céder le territoire de Satchilav. Un pacha de Poti, en 1733, s'allie à Alexandre, roi d'Iméréthie en dépit d'Otia, et soumet le prince d'Abkhasie Chetchéward; la discorde les perd. En 1741, Otia se rend à Vardtzikhé, brûle la résidence royale et saccage l'Iméréthie.

Otia Dadian meurt en 1758. L'année où a lieu la fameuse éclipse de soleil, son fils Katzie devient prince de Mingrélie, pendant que son beau-frère Salomon Ier est roi d'Iméréthie. Les Turcs occupaient alors une grande partie du pays; deux éristaws étaient insurgés. Katzie bat les Turcs à Khiérat, sans arrêter la marche des musulmans. En 1770, la Russie en guerre avec la Turquie promet son protectorat au prince Dadian. Catherine II envoie le général Totleben qui prend Koutaïs et chasse les Turcs. Le traité de Kaïnaradjzin finit la guerre russo-turque.

En 1780, Dadian meurt, laisse la principauté à son fils Grégoire, qui est obligé de guerroyer contre son beau-frère Salomon II, roi d'Iméréthie. En 1803, épuisé et manquant d'argent, il fait appel à la Russie à qui la Géorgie, sa sœur

aînée, avait été confiée en 1801. S'adressant au gouverneur du Caucase, à Tiflis, il explique la situation, disant que si la Russie refuse, il devra s'adresser à la Porte, il écrit cela au général Tzitzianoff. Le 23 mai 1803, l'empereur Alexandre accepte ses avances; le général dépêche un noble Géorgien, David Mamatzieff, pour conclure avec Dadian un traité préliminaire dont voici les conditions :

1° L'envoi à Tiflis par le Dadian d'un plénipotentiaire qui traiterait l'affaire de Mingrélie;

2° L'obligation de fournir à l'armée russe qui stationnera en Mingrélie les munitions nécessaires;

3° Le général russe défendra le pays comme il défendrait le territoire russe;

4° Le gouvernement de Mingrélie restera le même, mais la peine de mort sera abolie;

5° Le prince Dadian recevra immédiatement après la signature, la croix de l'ordre de Saint-Alexandre-Nevski.

Le prince ravi accepte toutes les conditions et envoie à Tiflis son confesseur, le prêtre de sa cour, Siméon Acatian et un noble Georges

Gaquin (les moines étaient les lettrés). Il leur donne toutes ses instructions, parmi lesquelles il convient de citer un écrit qui formule des restrictions au sujet de la peine de mort.

Il disait notamment, et on se croirait à notre époque, que le nombre des malfaiteurs était considérable, que les criminels ne craignaient ni la Sibérie, ni aucune contrée lointaine d'exil; qu'en conséquence il estimait nécessaire de conserver la loi de Moïse, c'est-à-dire la peine de mort, l'amputation des mains et des pieds et l'arrachement des yeux. Le prince dépêcha son fils Levan à Tiflis, comme gage de ses intentions amicales.

Le général enchanté de son côté, envoya le jeune prince à Pétersbourg, pour y être élevé selon son rang, pendant que le colonel Mainoff, porteur du projet de traité, se rendait en Mingrélie. Le 1er décembre 1803 fut donnée la signature officielle. Le clergé et la noblesse se rangèrent autour du prince. L'évêque de Tzaïchi arriva, et le 4, le prince jura fidélité à la Russie ainsi que sa femme, la princesse Nina.

Le traité comportait treize articles. Le prince

Dadian reçut de l'empereur de Russie, un sabre d'honneur, à la mode orientale.

La Russie n'approuvait pas, dans le traité, le nom de « prince régnant » de Mingrélie, pour le prince Dadian; elle voulait mettre « gouverneur » et désirait que l'administration du pays fût faite au nom de l'Empereur; mais Tzitzianoff, prévoyant des difficultés, demanda et obtint que rien ne fût changé au texte primitif, ce qui fut fait le 4 juillet 1804.

Dès lors, la Mingrélie fit partie du territoire de l'Empire de Russie.

Le prince Dadian augmenta sensiblement la grandeur et le bien-être du pays. Il était d'une intelligence remarquable. Son esprit était cultivé et fin et l'éducation européenne avait développé ses dons naturels.

Sans rien changer, il perfectionna. Il établit douze chefs de districts révocables, des mouraws qui se partagèrent la Mingrélie, avec des chefs de canton sous leurs ordres; dans ses tournées, le muoraw s'assoit sous un arbre, écoute le plaignant et l'accusé, et d'après le code de Vakhtang, rend l'arrêt séance tenante, comme saint Louis, en France. Dadian mourut en

1846. Le prince David, son fils élevé à Tiflis, chez le baron Rosen, gouverneur du Caucase, reçut une éducation supérieure. Il joignait à l'aptitude pour les affaires, l'esprit ferme et éclairé d'un homme d'élite. A vingt-six ans, il épousa la princesse Catherine Tchavtchavadzé, fille du prince Alexandre qui se distingua en 1812 à la tête des dragons de Nijni-Novgorod, il occupa de hauts postes d'administration, ce qui ne l'empêcha pas d'être un poète de premier ordre. L'année de son mariage, David reçut le pouvoir; il gouverna avec zèle et prudence, et institua un conseil supérieur de haute instance administrative et juridique, composé de quelques Mdivanbegs ou chefs d'arrondissements qui dirigaient la province, et rendaient la justice civile quand le litige ne dépassait pas 150 roubles. Il recommandait d'être honnête et de se faire aimer, d'encourager l'agriculture, d'habituer la population à l'ordre, à la morale, à l'obéissance, de pousser à la réconciliation, de sauvegarder le bien public, de rédiger des rapports sur les besoins des habitants, et de faire justice à toutes les demandes écrites et orales. Au delà de 150 roubles

l'affaire était portée au conseil supérieur. Le prince supprimait les Bakaouls, percepteurs qui ruinaient la population, et invitait les Mdivanbegs à employer les moyens les plus simples pour la perception des impôts. Cet ordre contenait vingt-six articles.

Dans le milieu féodal, le prince se heurta à toutes sortes de difficultés. Il tint tête à la noblesse et au clergé et pendant treize ans, le mouvement libéral et humanitaire ne fit que s'accentuer. Il mourut à Gordi, à quarante ans, d'un catarrhe d'estomac.

Le prince Nicolas, l'aîné de ses quatre enfants n'ayant que six ans, ce fut la princesse Catherine que l'empereur de Russie nomma régente, quelques mois avant la guerre d'Orient.

Le généralissime Omer pacha débarque sur les côtes d'Abkhasie après la prise du fort Saint-Nicolas par les alliés, et le bombardement de Redout-Kalé par les Anglais pendant l'automne de 1855.

Lorsque Kars fut pris et la paix signée, Omer pacha devint maître absolu en Mingrélie. Pendant huit mois, l'Ingour, qui coule entre la Mingrélie et le Samouzekan, éprouve,

en général, des crues subites qui empêchent de passer. Cette année-là, au contraire, la sécheresse avait été très grande du côté de la forteresse de Roukhi, des villages de Koki et de Kakhati. Le prince Jean Bagratien Moukranski, malgré des prodiges de valeur, fut arrêté par l'armée turque, très supérieure en nombre. La rivière était couverte de cadavres et de sang. Zvanbaïé, colonel abkhasien, abattu, fut remplacé par Josséliani, mingrélien, celui-ci, par le major Ivini, ce dernier, par le capitaine Kobreff; enfin le prince Moukranski dut finir par ordonner la retraite jusqu'à Khéta. Le prince Dimitri Cherwachidzé se distingua brillamment.

La régente, voulant se rendre compte par elle-même des événements, quitta Gordi, résidence des dadians et arriva le lendemain de la défaite. Moukranski la rejoignit à Kvachikhor et l'engagea à retourner à Koutaïs; il laissa auprès d'elle, sa femme, la princesse Nina, fille du prince Levan, pour l'accompagner à Gordi où ses enfants étaient restés. Cette dernière était d'une grande tristesse, craignant qu'on n'attribuât la défaite de l'armée aux

fautes imaginaires de son mari. La régente, elle, était nerveuse; le peuple affolé. Une nuit, la princesse Nina reçoit un message de son mari lui disant que les Turcs avancent, et la chargeant d'inviter la régente à se retirer immédiatement au camp qui se forme à Khoni, en Iméréthie. Elle s'acquitte de sa mission et la régente (Dědopole) fait préparer le départ; mais, au matin, les événements changent de face : le prince Constantin Dadian arrive à la tête des nobles; tous jurent sur la croix et sur l'évangile de sacrifier leur vie, s'il le faut, pour la patrie, le jeune prince et sa mère; la régente est suppliée de ne pas partir. Alors elle éprouve une angoisse affreuse. Que faire? Bientôt sa résolution est prise : elle restera; elle envoie ses enfants au Letchkhoum sous la garde des nobles. A ce moment arrive, de Khoni, une deuxième lettre du prince Moukranski, l'appelant avec une certaine dureté. La régente ne bronche pas : elle écrit au lieutenant prince Beboutoff, en lui racontant ce qui se passe et demandant conseil. Au même instant, l'intendant de Zougdidi, le prince Nico Oquebouadzé, apporte la missive suivante :

Zougdidi, 31/11 novembre 1855.

ALTESSE!

En entrant dans le pays dont Votre Altesse est la princesse régnante au nom de son fils, je crois de mon devoir de lui communiquer les desseins du Sultan, mon Auguste Souverain et des Hautes Puissances, ses Alliées.

La guerre actuelle comme Votre Altesse le sait, est entreprise avec la juste intention de résister et de mettre fin à l'agression de l'empereur de Russie.

C'est dans ce but que je suis ici, avec les forces, qui avec l'aide de Dieu, et une pleine confiance dans la justice de la cause pour laquelle nous combattons, suffiront pour chasser l'ennemi du pays dans lequel Votre Altesse règne. Mais, en envahissant la Mingrélie, je suis autorisé à assurer Votre Altesse que mon Auguste Souverain et les Hautes Puissances, ses Alliées, ne veulent point troubler son gouvernement, ni acquérir des droits sur la Mingrélie. Ce qu'ils désirent, c'est que la Mingrélie et les pays voisins d'elle soient indépendants de la Russie et de toute autre puissance, et libres sous leurs propres gouvernements. Mon armée est entrée dans la Mingrélie et a trouvé une partie de la population, les armes à la main ; le reste s'est enfui, abandonnant leurs maisons et leurs biens qui, selon les droits des nations, pourraient être considérés comme prises de guerre.

C'est avec regret que j'ai vu que quelques étrangers des provinces voisines ont suivi l'armée, et commencé à piller et à faire sentir aux paysans, les horreurs de la guerre.

Pour diminuer autant que possible les souffrances de ces pauvres gens, j'ai fait de mon mieux pour renvoyer

ces étrangers dans leurs provinces, et, par des punitions sévères, j'ai empêché mes soldats de se livrer au pillage.

Déjà une partie de la population, reprenant confiance, est rentrée dans ses foyers, mais pour achever ce travail humain, j'invite Votre Altesse à retourner à son palais et à continuer le gouvernement du pays et ainsi le tranquilliser et rassurer la population sur les intentions de mon Souverain, sur le but de son armée qui est de combattre les Russes et de rétablir l'indépendance de la Mingrélie sur son ancien système de gouvernement.

En attendant l'arrivée de Votre Altesse, j'accepte comme gérant, à sa place, le prince Nico, qu'elle a envoyé à Zougdidi, mais je l'invite, dans l'intérêt de son fils et de ses sujets, à se porter elle-même aussitôt qu'elle le pourra à Zougdidi pour reprendre les rênes du gouvernement.

Agréez, Altesse, l'assurance de ma très haute considération.

Le généralissime de l'armée ottomane,

OMER.

Ainsi la princesse se trouvait entre le commandant des troupes russes qui exigeait son départ, la noblesse indigène qui s'y opposait et les tentations de la Turquie. La question pour elle, fut de savoir s'il fallait répondre à la lettre du généralissime; elle consulta Mouravief à cet égard, et lui envoya la lettre d'Omer pacha ainsi que la copie au colonel Koulébrakine, gouverneur de Koutaïs. Elle recevait le lendemain la minute d'une réponse qui n'était ni convenable ni digne d'une princesse de

Mingrélie; elle ne l'envoya naturellement pas. Ses enfants furent menés au couvent de Tsagneri, au Letchkhoum. Elle traversa le pays avec mille difficultés, ordonna de lever des troupes et allait se mettre elle-même à leur tête lorsqu'elle reçut la seconde lettre suivante :

Au quartier général le 9/21 novembre 1855

ALTESSE!

J'ai eu l'honneur d'adresser à Votre Altesse, une lettre en date du 31 octobre (11 novembre) pour l'informer des intentions de mon auguste Maître, le Sultan, et des Hautes Puissances, ses Alliées. En renvoyant l'armée qui se trouve sous mon commandement dans la province de Mingrélie, j'ai assuré à Votre Altesse que mon Souverain et les Hautes Puissances, ses Alliées n'avaient aucune pensée d'ambition, mais qu'ils désiraient voir la Mingrélie et les provinces voisines d'elle, entièrement indépendantes de la Russie et de toute autre puissance, et libres sous leurs propres gouvernements.

Je saisis cette occasion de répéter ces déclarations et en même temps de renouveler l'invitation que j'ai faite à Votre Altesse de se porter à Zougdidi avec son fils le prince héréditaire pour y continuer le gouvernement du pays sous votre Régence.

N'ayant reçu aucune réponse à l'invitation que j'avais faite à Votre Altesse, en date du 31 octobre, je crois de mon devoir de faire savoir à Votre Altesse ce qui peut résulter d'une prolongation de son absence du siège de son gouvernement.

Le peuple mingrélien reprend confiance, mais il lui manque son chef, qui, dans les circonstances actuelles, de l'occupation entière du pays par mes troupes, puisse le gouverner et, par ses conseils, le guider dans les événements qui se passent autour de lui.

Si Votre Altesse ne revient pas pour prendre cette place, qu'elle a remplie comme Régente au nom de son fils, elle augmentera, par son absence, les souffrances et les difficultés de son peuple, elle négligera les intérêts de son fils et par ce fait même, elle renoncera pour toujours, pour elle et pour son fils, à tout droit sur la principauté de Mingrélie, et mon Auguste Maître, le Sultan, et ses Alliées se trouveront dans la nécessité, qu'ils veulent plutôt éviter, d'établir en Mingrélie, un gouvernement permanent, mais en même temps, indépendant, qui aura plus de considération pour les intérêts du pays et du peuple.

Agréez, Altesse, l'assurance de ma très haute considération.

Le généralissime de l'armée ottomane,

OMER.

La Régente s'émut à la lecture de cette lettre, Ne recevant pas d'instructions du général Mouravieff, elle envoya la missive au prince Beboutoff. Les nouvelles de la Basse-Mingrélie étaient mauvaises : la province de Samouzekan était devenue pachalik turc, et les aventuriers qui grossissaient les troupes pillaient, enlevaient femmes et enfants, ravageaient le pays. Un événement, la reddition de Kars, change les événements (16 novembre), et la Régente part

pour le camp du prince Moukranski. A Gordi, elle apprend que son palais de Zougdidi est occupé par un renégat polonais Iskender-pacha, comte Iliensky, qui lui écrit.

Camp de Zougdidi, 23 novembre (3 décembre) 1855.

ALTESSE!

Arrivé à Zougdidi avec des forces suffisantes pour pouvoir défendre la vie et les propriétés des habitants et des étrangers qui viendraient s'y établir, j'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que j'ai été obligé de mettre des troupes dans son palais. Quant aux effets que Votre Altesse y avait laissés, j'ai fait de mon mieux pour les mettre en lieu sûr. Le prince Nico Dyathebya, représentant de Votre Altesse, et Pietro Metzya, me sont témoins que mon seul but est d'être juste envers les habitants du pays. Tant que le peuple Mingrélien ne nous tirera point des coups de fusil, les propriétés et la vie des habitants nous seront sacrées, mais si, ce que Dieu ne veuille pas, des actes de brigandage et des assassinats de soldats isolés ou égarés se renouvellent, je serai mis dans la nécessité d'en tirer une vengeance éclatante. En priant Votre Altesse de vouloir bien faire publier dans toute la Mingrélie, une proclamation invitant le peuple à rester dans les villages et à vaquer à ses affaires, je saisis cette occasion pour mettre aux pieds de Votre Altesse, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Altesse,

Le très humble serviteur,

ISKENDER PACHA,
Général commandant des Guérillas ottomanes.

La Régente arrive le 26 novembre, en Iméréthie, au camp de Khoni. Le général Moukranski renouvelle ses propositions, la priant de ne pas intervenir, de se retirer à Koutaïs ou à Tiflis. Bientôt, le désaccord entre eux s'accentue; puisqu'il avait laissé les Mingréliens sans défense, elle irait se joindre à eux, son devoir étant de partager leur sort. Elle traverse à cheval, le Tskenistkhali malgré la crue des eaux : elle enfonce jusqu'à la ceinture. Le danger grandit, le général Koulébrakine arrive; on apporte le drapeau du Sardar, titre qui signifie généralissime de toutes les forces armées; ses beaux-frères la rejoignent. Mettant sur ses habits de deuil, le bourka et le baschlik des hommes, elle s'avance et prend part aux engagements d'avant-postes, et y reçoit les deux lettres suivantes :

Camp et quartier général d'Ontopo,
le 6 décembre (25 novembre) 1855.

PRINCESSE!

Je comprends l'hésitation de Votre Altesse, mais cette hésitation, très excusable chez une femme, peut, en se prolongeant, compromettre gravement vos intérêts et ceux de vos enfants. Les Russes, battus au Danube, en

Crimée, sur l'Ingour, partout enfin où on a pu les joindre, sont, Votre Altesse le comprendra, tout à fait hors d'état de défendre et de conserver leurs conquêtes du Caucase. Quels efforts tentent-ils? Ils se retirent toujours devant nous, brûlant leurs magasins, leurs provisions, ne respectant pas même les propriétés privées, mais n'osant et ne pouvant nulle part opposer aucune résistance.

Il a fallu près d'un siècle d'efforts, de sacrifices à la Russie, pour conquérir bien imparfaitement le Caucase, livré à lui-même, et oublié du monde entier. L'Europe a maintenant les yeux ouverts; elle est décidée à ne plus souffrir que les peuples restent plus longtemps plongés dans l'ignorance qui enfante la misère; elle veut que vous entriez dans la grande famille des nations civilisées, que vous profitiez enfin des avantages dont le ciel a été si prodigue envers votre pays.

C'est l'indépendance, la prospérité que nous vous apportons. Votre Altesse hésite encore? Permettez-moi de vous le dire, Princesse : Votre Altesse est Mingrélienne, princesse régente de Mingrélie, mais non pas sujette russe.

C'est à vous que Dieu a confié les intérêts sacrés de votre pays, de vos enfants, de votre peuple.

Ces peuples et ces pays-ci ne seront plus jamais soumis à une domination étrangère, mais qui peut assurer Votre Altesse que les gouvernements alliés, lassés par votre longue hésitation et ne voulant pas laisser votre peuple privé plus longtemps du soutien d'un gouvernement, ne considéreront pas votre abstention, votre exil comme un renoncement à vos droits et ne nommeront pas un autre prince du pays à votre place?

Je comprends tout ce que la situation présente d'embarassant pour une femme, mais quand on se trouve comme Votre Altesse, placée à la tête d'une nation, chargée des intérêts de ses enfants, il faut savoir prendre un parti.

Votre Altesse me pardonnera ma franchise et verra qu'elle est toute dictée par le respectueux intérêt que je ressens pour Votre Altesse.

Le colonel d'État-Major, détaché par S. M. l'empereur Napoléon III près de Son Altesse, le généralissime Omer pacha.

COMTE DE MEFFRAY.

Quartier général turc.
Mingrélie, le 6 décembre (25 novembre) 1855.

PRINCESSE!

Envoyé du gouvernement de Sa Majesté Britannique, en qualité d'agent dans les provinces caucasiennes, j'ai l'honneur de mettre à la disposition de Votre Altesse mes bons offices, pour amener une meilleure entente entre elle et le maréchal Omer pacha, commandant les troupes ottomanes. Nous avons bien pensé que l'absence prolongée de Votre Altesse du siège de son gouvernement pourra être suivie des résultats les plus fâcheux, non seulement pour ce qui touche ses droits de souveraineté, mais ce qui intéresse de plus près le patriotisme, le bonheur et l'avenir de ses sujets. Leur position semble devenir chaque jour de plus en plus pénible. Quant aux excès de la part des troupes ottomanes, grâce à la loyauté et à la haute sagesse de leur chef, les indigènes ne peuvent se plaindre et je n'hésiterai point à répondre de leur bonne conduite pour l'avenir; mais pour ce qui regarde les désordres intérieurs et les empiétements des voisins mal intentionnés, le maréchal n'a ni la mission ni le droit d'y intervenir.

Au contraire, ses instructions, aussi bien que les miennes, nous obligent à nous abstenir de toute inter-

vention dans les affaires intérieures des pays occupés par l'armée ottomane. Donc, pour tous les malheurs et les résultats fâcheux qui pourraient survenir pendant la crise actuelle, on peut seulement tenir pour responsables les autorités qui auront abdiqué sans nécessité leurs fonctions légitimes. Le seul cas dans lequel le maréchal pourrait raisonnablement agir est celui où les désordres étant arrivés au comble (situation vers laquelle le pays marche malheureusement trop rapidement) il serait nécessaire, pour la sûreté de son armée, d'autoriser l'établissement d'un gouvernement sur de nouvelles bases. Dans le propre intérêt de Votre Altesse et celui de sa famille, je la prie de hâter sa décision sur une question aussi grave et aussi urgente.

Pendant l'absence, qui n'est que momentanée, de mon collègue M. Champoison, agent du gouvernement français, je crois pouvoir l'assurer de la parfaite entente de ses sentiments et de ses instructions qui sont identiques avec les miennes.

S'il peut être, dans l'intérêt de Votre Altesse, que je me rende près d'elle, je suis disposé à le faire pourvu qu'elle me donne un sauf-conduit.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, de Votre Altesse,

Le très humble et obéissant serviteur,

F. LONGOWARTS.

Ce furent les dernières communications du camp ennemi ; elles restèrent sans réponse. La Turquie, l'Angleterre et la France n'insistèrent plus. Enfin le général Mouravieff envoya du renfort, l'arrivée de sept bataillons raffermit

les cœurs. Les Turcs sacrifièrent l'Abkhasie et la Mingrélie, pour se rendre maîtres de Kars. Le prince Moukranski n'osa pas se plaindre aux Russes du retard qu'on avait mis à porter secours, et voulut faire supporter par la milice mingrélienne, qui n'y était pour rien, tout le poids de la défaite. La Régente raconta, à Bandze, au prince Beboutoff, délégué de Mouravieff, la position dans laquelle on s'était trouvé. Le prince lui donna raison et Moukranski fut remplacé par le général Binner.

Les Turcs continuèrent leurs ravages; Iskender pacha brûla à Zougdidi le palais de la Régente, emportant les meubles, les arbres, et les plantes notamment les ananas, provenant des serres de Louis-Philippe, apportés en 1840 par le fils de Rosmorduc. Tout le reste fut détruit.

Les troupes ottomanes abattirent beaucoup d'arbres dans le pays, ce qui assainit la contrée. On se battit de novembre à janvier.

Enfin, le 19 mars 1856, la paix fut conclue. Il faut admirer la princesse régente d'être restée fidèle, malgré tant de tentations, au serment qu'elle avait prêté à la Russie. Elle fut invitée, en février 1856, au couronnement

d'Alexandre II, à Moscou, et s'y rendit avec une suite brillante; elle fut admirablement accueillie et reçut la médaille militaire, qu'aucune autre femme n'avait obtenue avant elle.

Tout à coup, une révolte éclate en Mingrélie. Elle commence à Salkhino. Les paysans enlèvent les servantes, les épousent et ruinent les propriétaires. La régente, impuissante, demande du secours au gouvernement de Koutaïs et au prince Bariatinsky, lieutenant de l'empereur au Caucase, dont j'ai connu la mère à Ems; celui-ci réprime les désordres, mais persuade à l'empereur de supprimer la régence, d'introduire en Mingrélie le système russe jusqu'à la majorité du prince Nicolas. Le 1er août 1857 il remet donc à la régente une lettre de l'empereur, l'invitant à venir avec ses enfants à Pétersbourg, lui assurant une pension de 30.000 roubles. Il fallait se soumettre; c'était un ordre dans une corbeille de fleurs. La princesse partit en octobre.

Dix ans plus tard, à la veille de sa majorité, le prince Nicolas, son fils, écrivit à l'empereur qu'il se désistait de tous ses droits de prince régnant de Mingrélie. Celui-ci, très sensible à

cette démarche, donna au prince Gagarine qui avait conduit la négociation, l'ordre de payer une indemnité d'un million de roubles et de constituer un majorat au jeune prince. Sa mère, la dernière des Dédopoles de Mingrélie, mourut à Gordi et fut enterrée au monastère de Martvili, à côté de son mari, le Dadian David, de son frère, le prince André, et de sa sœur.

Sa fille, la princesse Salomé, épousa S. A. le prince Achille Murat, dont le fils aîné, Lucien, naquit à Alger en 1870.

A la chute de l'Empire, ils vinrent s'établir dans leurs terres mingréliennes et bâtirent un palais à Zougdidi. La ravissante demeure devint la proie d'un incendie. Le prince Achille mourut et Salomé se fixa au château de Salkhino et à Scadouache avec ses trois enfants, Lucien, déjà nommé, le prince Napoléon Murat et la princesse Antoinette. La Mingrélie fait actuellement partie du gouvernement de Koutaïs.

La princesse et sa fille s'occupent d'agriculture, améliorent les terres, emploient cent cinquante ouvriers, créent les chemins, les ponts, les églises, assainissent le pays par d'heureux

drainages et contribuent puissamment au bien-être des populations. Le prince Napoléon Murat, lorsque la guerre éclata, partit pour faire la campagne russo-japonaise, fidèle au passé de tous ses ancêtres; il s'y couvrit de blessures et de gloire.

On annonça, un jour, sa mort : grande émotion, mais la nouvelle était fausse; le prince revint au foyer maternel. Peu de temps après, la révolution du nord de la Russie descendait au Caucase; la Mingrélie s'agita de nouveau, les brigands de tous les pays s'unirent aux révolutionnaires. On savait que les envoyés de la Bande rouge allaient venir à Salkhino, et l'on prévint la princesse Salomé Murat que le danger grandissait. Elle et ses enfants se préparèrent, demandèrent du secours à Koutaïs.

Elle attend; rien n'arrive (c'est de tradition) et le 12 novembre 1905, à 7 heures du matin, soixante-sept gardes révolutionnaires, petite troupe grossie de moutons de Panurge et de tous les peureux de la contrée, se cache dès l'aube dans les ravines, puis se démasque à 8 heures du matin. Les bandits s'emparent des blanchisseuses près de la buanderie, puis du

régisseur Alexis, de Joseph, le cuisinier, Alsacien qui avait épousé une indigène, et de tous les habitants du château. Ils les jettent brutalement dans les fossés; puis ils appellent successivement Lucien, Antoinette qui, elle, d'un noble geste, brise son fusil en deux, afin de les empêcher de s'en servir, et enfin Salomé. On contraint la famille à assister au pillage et à passer devant, car on craint une bombe cachée; on enlève les meubles, les bijoux, le linge, la batterie de cuisine, etc.; on en fait de grands paquets qu'on emporte. Dans les vignobles, les révolutionnaires placent des piquets pour se les partager, ainsi que les terres; ils veulent faire du château une école. Croyant humilier la princesse, ils la forcent à s'asseoir à leurs pieds et lui donnent l'ordre de lever les bras. Antoinette refuse d'obéir. La milice rouge prend toutes les armes; par vengeance, l'un d'eux arrache la barbe de l'aumônier, le père Samson, et malmène Alexis. Celui-ci, craignant pour Antoinette de douloureuses scènes, conjure les bandits, les larmes aux yeux, de lui donner un poignard pour se tuer, afin de ne pas avoir la honte de voir sa jeune princesse

maltraitée lâchement. Ils tirent sur le vaillant chien qui défendait ses maîtres. Le lendemain, on contraint la famille, le jardinier et les siens, le cuisinier malade qu'Antoinette pansait chaque jour, et tous les serviteurs, à monter en charrette et à quitter Salkhino. La triste caravane se met en route, de comité en comité révolutionnaire, les ordres avaient été donnés; les relais de chevaux commandés, tout était prêt. A Sénaki on voulut les faire payer : « Mais je n'ai rien! » répondit Salomé à laquelle on avait tout pris; elle resta dans la rue. Un peu plus loin, un des hommes de la Bande rouge s'approchant, la prit à part pour la questionner :

« — Croyez-vous que l'état actuel dure? — Oh! non, répondit-elle, et les représailles du gouvernement seront terribles. » Alors, il lui demanda sa protection pour l'avenir, disant qu'il marchait contre son gré afin de ne pas être tué par les camarades. Elle la lui promit et tint parole.

Pendant deux mois les malfaiteurs furent les maîtres du pays; au bout de ce temps-là, les troupes russes rentrèrent dans le gouverne-

ment de Koutaïs; l'ordre se rétablit; la princesse et ses enfants revinrent à Salkhino, et, revirement du sort, furent portés en triomphe par la population. O Capitole et roche Tarpéienne, serez-vous donc toujours à côté l'un de l'autre?

A Tiflis ces mois avaient été bien pénibles; impossible de recevoir aucun argent, aucune provision ni aucune nouvelle de Mingrélie.

Le paysage est des plus pittoresques : de la terrasse de ma chambre je vois le torrent de la Tchatchkoura dont le bruit berce si délicieusement mon sommeil.

Ce torrent est rempli de truites; la pêche à la mouche est un des sports favoris; nous prenons aussi de petits poissons dans les affluents qui s'y jettent.

A Salkhino, on est déjà à 800 mètres de hauteur; l'air est excellent.

Nous avons assisté hier soir à la représentation donnée à l'école communale; les jeunes filles et les professeurs se sont bien tirés de leurs rôles, la salle était décorée avec beaucoup de goût. On m'offrit des fleurs inconnues de moi jusqu'alors : des magnolias

roses et pourpres d'une couleur très chaude.

Antoinette me promène dans sa petite voiture rapportée de Mandchourie par son frère. Nous visitons les vignobles si parfaitement tenus; je me crois, en les parcourant, dans les environs de Bordeaux. On arrose les pieds des vignes de sulfate de zinc, ce qui donne aux plants une jolie couleur bleuâtre d'un ton léger.

Les ponts de lianes suspendues font ma joie, je les traverse crânement sans avoir le vertige, malgré le balancement et la hauteur; bientôt ils ne resteront plus qu'à l'état de souvenir, car Salomé les reconstruit en bonnes pierres solides : le pittoresque y perdra, mais la commodité y trouvera son compte.

Antoinette est ingénieur, architecte, entrepreneur : c'est une femme de cœur, de dévouement et de tête par excellence. Elle dirige les travaux avec une maëstria surprenante : tout surgit et s'élève avec une extrême rapidité lorsque sa baguette de fée en a ordonné l'exécution

La grotte qui domine la cascade du torrent est vaste, mystérieuse, attirante : elle a dû certainement servir de refuge autrefois pendant les guerres et les troubles; maintenant elle est

l'asile des oiseaux et des plantes. Celles qui se nomment vulgairement feuilles de Vénus, et qui décorent nos tables de salle à manger, rivalisent ici de fraîcheur avec les fougères et les mousses rosées.

Le sonneur de cloches est un beau vieillard actif et alerte; malgré ses quatre-vingt-seize ans, on le voit trotter toute la journée puis monter dans le clocher aussi rapidement qu'un jeune homme. Il se nomme Bigoya. Je suis fière de l'amitié que je lui inspire; souvent, il vient non pour causer car, hélas! je ne parle pas le géorgien, mais pour me prodiguer mille gestes d'amitié et nous embrasser.

Marie fait son portrait en tcherkess gris, couleur qui lui sied à merveille.

Lorsque, après trente ans de procès, Salomé gagna la montagne de Quibia, le cher homme en fut si heureux qu'il voulut faire, comme dans l'ancien temps, une offrande à la nature. Alors, on partit tous ensemble de bon matin; arrivé sur le faîte, Bigoya alluma deux cierges et lâcha un coq et une poule, en leur donnant l'ordre de croître, de multiplier, de peupler la montagne.



LL. AA. le prince et la princesse Lucien Murat, et leur fils Achille, au château de Salkhino (Mingrélie).

Le temps est chaud, les soirées idéales; nous dînons sur la véranda et là, mes chères lucioles volent autour de nous, éclairant de leurs jolis feux les arbres et les prairies; elles viennent se poser sur les cheveux des femmes.

Le père Samson (l'aumônier) est un sculpteur distingué. N'ayant à dire sa messe que le dimanche, selon le rite orthodoxe, il occupe ses loisirs à orner l'intérieur du château. Il a beaucoup de talent et ses œuvres sont finement traitées, d'un fini artistique. En ce moment, il observe le carême de la Saint-Pierre et Saint-Paul, et refuse les délicieux plats français, alsaciens et indigènes qui dominent dans la cuisine; il ne prend que des légumes cuits à l'eau, mais il n'en mesure pas la quantité à son estomac. La grande variété des mets nous pousse à la gourmandise; les promenades excitent l'appétit et nous mettent en excellentes dispositions.

Les petits ours sont bien amusants. Ils ont cinq mois, sont apprivoisés comme des chiens, prennent leur bain dans la rivière, montent les escaliers, nous suivent dans le parc en nous donnant la patte et grimpent partout; ils sont

déjà très forts en gymnastique. Lucien tua la mère qui était devenue la terreur des paysans.

Alexis, le régisseur, est gai, aimable, intelligent, chanteur comique, ce qui ne gâte rien.

Le précepteur d'Achille, Constantin, les trois maîtres d'école de Salkhino et l'agronome viennent souvent nous accompagner dans nos pérégrinations; connaissant mon goût de collectionneur et notamment pour les pierres, ils m'en apportent de tous les côtés, et m'entretiennent des différentes couches minéralogiques du pays.

GÉOLOGIE, MINÉRALOGIE

A la fin des dépôts jurassiques, de formidables éruptions ont soulevé le Caucase et la chaîne taurique qui, pendant l'époque de la craie, ont formé deux longues îles étroites. L'époque crayeuse vit se soulever les monts d'Akhaltzikh avec une partie des flancs du Caucase. Pendant l'époque tertiaire, la mer Noire et la mer Caspienne communiquaient par un bras, resserré entre l'île caucasienne au sud et

le plateau crayeux du Don, au nord. Il y avait deux golfes, celui de Colchide et celui de Géorgie. Le soulèvement qui eut lieu à la fin de l'époque quaternaire donna à peu près aux pays du Caucase la forme qu'ils ont actuellement. Les volcans et les eaux accomplirent la métamorphose.

Toute la Colchide a été un bassin tertiaire. Il se dessécha, et les débris de ses bouleversements ont été portés à 2.000 pieds au-dessus de la mer.

L'avant-veille de mon arrivée, il y eut à Salkhino un tremblement de terre : il était 11 heures du soir. Achille était couché, la secousse le réveille : il ne comprend pas, mais voit sa tante entrer brusquement en chemise de nuit, toute bouleversée, craignant qu'il ne lui soit arrivé malheur; heureusement les oscillations ne se renouvellent pas. Cependant l'église de Scadouache, à une quinzaine de lieues, est fendue, elle n'est pas la seule de la région; nous étions, nous, à Tiflis ce soir là, et ne ressentîmes rien.

Au fond des ravins, on trouve du calcaire blanc mêlé de silex jaspé rouge ou jaune, çà

et là apparaissent les formations tertiaires de l'argile feuilletée et du calcaire grossier coquillier. Les cimes des grandes chaînes de Souanétie sont granitiques.

Les vallées de l'Ingour, du Rion, de la Tskenistkhali sont d'abord des pentes schisteuses et porphyriques; puis viennent des bancs de calcaire jurassique, qui recouvrent le schiste; puis des formations crayeuses, dans les rivières. Parmi les porphyres roulés, on trouve : le rouge oriental, un bleu tacheté de jaune, un autre tacheté de rouge et de blanc; dans les granits, on distingue le rouge foncé, le rose pâle, du gris, du noir et du bleu entremêlés de mica, puis du basalte noir. Il y a des albâtres blancs et des jaunes plus ou moins foncés; du marbre blanc, rouge foncé, tacheté de vert; des morceaux de minerais de cuivre, de fer, de plomb et de jaspe. J'ai recueilli dans ma chambre une collection de toutes ces pierres pour le musée de Josselin (Morbihan).

Le sol des plateaux est généralement formé d'argile jaune, ocre ou rouge, ferrugineux. Le sous-sol est un tuf argilo-ferrugineux rouge, noirâtre, imperméable.

A Salkhino et à Suknano, on rencontre des roches noires, bleuâtres, grisâtres et blanchâtres incrustées de quartz hyalin, bonnes pour la construction mais difficiles à tailler. Elles sont composées de carbonate de soude, de magnésie, de silice, d'alumine et d'oxyde de fer; de Tsalendjikha, on tire des meulières qui servent aux moulins que mille petits cours d'eau font tourner.

Il y a du fer à Tchuichi, des gisements de charbon à Salkhino, du sel gemme à Abastouman près de Koutaïs, ainsi qu'une source contenant de l'acide sulfhydrique, du chlorure de sodium, de calcium et de magnésie, du sulfate de chaux, de la silice anhydre et du manganèse, à Djwari.

A Nakalahien, il y a des eaux thermales, à Tzaïchi, une source sulfurique abondante en potasse et en fer.

Lucien nous lit beaucoup de traductions qu'il a faites du russe, entre autres *la Fleur rouge*, de Garchin; c'est la mort d'un fou, admirablement décrite. La gradation est habilement accentuée, le sentiment vrai est très impres-

sionnant. Il me traduit oralement des anciens contes mingréliens et me les raconte le soir sous la voûte étoilée de cet admirable pays ; leur naïveté me charme : tout ce qui émane des peuples sincères et simples me semble digne d'intérêt. Voici un des contes :

Un jour, un paysan nommé Jean Drabolgni rencontre un *tchinka* (lutin) et l'emmène de force chez lui. Il coupe les ongles démesurés au lutin et les enterre. Pendant quatre ans le nain demeure son serviteur mais un beau matin, le maître étant sorti, le nain découvre l'endroit où ses ongles sont cachés. Il les déterre et retrouve à l'instant même sa puissance diabolique; allumant un grand feu il fait bouillir de l'eau dans un chaudron, massacre les enfants du paysan, les fait cuire et... s'enfuit.

QUELQUES PROVERBES ET MAXIMES

Rat étranger chasse rat domestique.

Ne racontez pas au coin du feu que vous avez trouvé un nid, l'oiseau quitterait ses œufs.

Quand un Mingrélien monte un cheval, il oublie le bon Dieu.

ÉNIGMES

Ça marche en avant et ça regarde en arrière?
Réponse. — Une corne.
Quatre frères qui portent un drapeau?
Réponse. — Une table.
Un petit potager rempli de pierres?
Réponse. — Une bouche.
Une petite serviette qui n'est jamais sèche?
Réponse. — La langue.

L'enfant mingrélien est à l'école de six à douze ans; on y apprend le russe; dans le village de Salkhino, il y a cent cinquante enfants, trois maîtres d'école. Dans les deux districts de Zougdidi et de Novo-Sénaki, il y a trente écoles primaires. A Zougdidi, capitale de la Mingrélie, se trouve une école secondaire. Elle sert d'institution préparatoire pour entrer dans la première classe de Koutaïs.

Le désir d'instruction est très développé chez les Mingréliens. Autrefois, les églises et les monastères étaient les foyers d'instruction. L'évêché de Martvili était célèbre pour ses savants et ses habiles calligraphes.

Charmant concert ici, hier soir, et danses populaires très gracieusement exécutées par les

indigènes. La *lesghinka* est la danse nationale de tout le Caucase; le Géorgien danse seul, parfois avec deux lames nues. Le danseur exécute sur place un trépignement sur le talon, puis sur la pointe du pied. Avec son sabre il exécute des moulinets, des dégagés, puis il s'élance en avant, parcourt vivement le tour du cercle en continuant la mimique; ou bien, deux *kindjals* dégainés à la main, il se met à la poursuite de sa danseuse, la menace, la fuit, la perd, la retrouve avec des poses amoureuses et rapides; les tambours de basque et les battements alors se précipitent, et les mouvements des danseurs s'accélèrent jusqu'à ce que, fatigués, ils saluent l'assistance qui les applaudit et rentrent dans le rang. Lorsque l'un des danseurs a fini, il jette son mouchoir à celle avec laquelle il veut recommencer. Le tambour de basque se nomme *daïra*; l'espèce de guitare à trois cordes, le *tchangouri*.

Les communes en Mingrélie sont en général réparties sur un espace de 10 à 15 verstes; l'église est souvent au centre, avec la mairie et l'école. Le *mamasahlin* (maire,) est choisi par la population avec deux ou trois aides;

l'adjoint n'est pas payé, et pendant trois ans est obligé de s'occuper des affaires du pays et d'abandonner les siennes. Il est employé au service du *matchalik*.

Il préside le *shlsodi*, c'est-à-dire la réunion de tous les habitants pour discuter les affaires; il doit exécuter les décisions prises; il perçoit les impòts, fournit les ouvriers pour la construction des ponts, des chaussées, veille à ce que les biens soient sauvegardés et les maladies contagieuses ou épidémiques dénoncées au chef du district, ainsi que les incendies et les assassinats.

Il a y une chancellerie, une prison et des magasins pour contenir le maïs destiné à secourir les misères publiques. Point de pauvres ici. Il y a un juge pour cent personnes. On tâche en général de réconcilier les parties adverses. Pour les deux districts, il y a quatre juges de paix siégeant à Zougdidi, à Tsalendjikhi, à Novo-Sénaki et à Havogaleir. Deux médecins habitent les deux chefs-lieux et sont attachés comme experts criminels près des tribunaux; enfin, sept *blagotchines* ont la direction des églises et du clergé.

Novo-Sénaki est chef-lieu de district depuis 1870; la ville est entre la Djoumi et le Tchochia; elle est entourée de petits ruisseaux, de mûriers, de figuiers, de céréales, etc.

Zougdidi signifie *dos grand*; la montagne d'Ourtha la protège.

Pendant la guerre d'Orient, le parc merveilleux du prince David, un véritable paradis, fut saccagé par les Turcs.

Anaklia, Héraclée du royaume de Pont, est sur la mer Noire. Redout-Kalé, Khopi, Kheta, Tzaïchi étaient les propriétés de la dédopole Catherine. Le grand-duc Nicolas a une belle résidence près des sources salées d'Abastouman. Cheteera, Gésitchmai, Otchkomouri, Nadjagon sont des ruines de forteresse.

A Tsalendjikha se trouve une fameuse église; à Djigeli, ce sont de belles ruines de forteresse.

Djivan Nicoscia, Koki et Orsantia Kakhali, Dartchem, Khorge Tchaladini, ancienne résidence des dadians, sont les endroits connus de la Mingrélie.

Le voleur d'une vache devait en payer quinze fois la valeur; le premier tiers allait au

roi, le deuxième tiers à la justice, le troisième au propriétaire.

L'Annaliste prétend qu'au temps fortuné de Levan II, on voyait sur les routes publiques des fontaines avec des tasses d'or et d'argent; on pouvait être certain que personne ne les aurait volées.

Le dicton populaire disait pour les cultivateurs :

Pluie en mai ; c'est de l'or,
En juin, c'est de l'argent ;
En juillet, de l'eau bouillante,
Et en août, du feu.

Le sol est très favorable à l'agriculture : quand on laisse tomber quelques semences on voit le germe pousser au bout de quatre jours. Les trois quarts des terrains sont en forêts, et un quart en champs cultivés. Les champs ensemencés de trois à cinq ans sont ensuite livrés à eux-mêmes, selon les besoins du paysan. Ce système tient de la culture pastorale, mais on ne profite pas des herbages qui naissent après les récoltes. Les bestiaux vont en hiver dans les forêts de Tehsurie, Téhlati, Tchaladitil.

Les gardiens sont le fléau des forêts, car la

hache leur sert de houlette et ils abattent les arbres, sans raison.

Les bergers détruisent chaque année des cerfs, des sangliers, des chevreuils et souvent, n'éteignant pas leurs feux, incendient les plus beaux bois.

Le pâturage d'Asri est le plus grand. Ses plantes, dont le suc est nutritif et stimulant, donnent de la vigueur aux animaux.

Les bêtes montent dans la montagne vers le 10 juin, et y restent jusqu'à la fin d'août. Chaque année les pâturages d'Asri reçoivent quatre mille chevaux, douze mille moutons ; tout cela galope, à demi-sauvage ; c'est avec un lasso, comme dans l'Amérique du Sud, que chacun fait la chasse à sa bête. Que de courses vertigineuses ! quel affolement ! que de cris ! A la descente, c'est très récréatif à voir.

Comme instruments aratoires, il y a : le *bergui*, outil campagnard remplaçant la pelle, la tranche, la pioche ; le râteau ressemblant à notre herse ; le *khrur khourer*, charrue faite avec un long morceau de bois horizontal, attelé de deux bœufs ou de deux buffles.

Quand le sol a été labouré, on emploie pour

niveler et herser une grande balayeuse, plate et carrée, faite en verges tressées, qu'on promène sur tout le champ.

Pour les dépiquages du blé, on se sert d'une grande planche épaisse, garnie de morceaux de pierre et de cailloux.

On a aussi la *mangane*, serpe à blé, la *tzeli*, faux à herbes ; l'*otchamon*, sorte de mortier et le fléau *(kahouti)* pour battre le maïs.

La bouillie de maïs et celle de millet sont la principale nourriture des paysans ; c'est très bon, mais un peu fade. On mange aussi beaucoup de maïs grillé, et, au château, d'excellentes petites galettes de maïs.

Une ou deux fois par récolte, chaque propriétaire riche ou pauvre prie ses voisins de l'aider à labourer : on se rend joyeusement avec son *bergui*, à l'appel. Les mœurs sont encore très patriarcales. Les femmes, pendant les travaux, encouragent les hommes, et la journée terminée leur servent un très bon souper.

Le maïs atteint une hauteur de deux ou trois mètres ; les récoltes ont lieu en septembre et octobre. Il y a beaucoup de moulins très simplement aménagés.

Les vendanges se font en octobre, novembre ou décembre ; le vin est estimé, il se vend en général au tonneau ou pris sur place, à raison d'un franc la bouteille.

Le miel est renommé, la soie indigène est fort solide. On cultive un peu de tabac mais le Mingrélien ne fume pas, excepté Salomé et Lucien, qui certainement roulent chacun plus de soixante cigarettes par jour.

Autrefois les indigènes s'habillaient avec les tissus et les toiles fabriquées au pays domestique, et teints avec la garance sauvage par les femmes et les filles ; le coton cultivé servait à faire les kabas, le linge de corps et les essuie-mains, mais maintenant la culture du coton est abandonnée. C'est le prince Vorontzoff qui fit venir d'Égypte les premières graines qui ont remplacé, au Caucase, l'ancien coton indigène herbacé, très blanc, soyeux, mais court.

L'égrainage s'effectue avec un instrument composé de deux bâtons cylindriques parallèles, posés l'un sur l'autre et supportés par deux pieds d'un mètre de haut. Deux femmes assises mettent en mouvement une manivelle et font tourner en sens contraire les

deux cylindres entre lesquels le coton est saisi et entraîné; les graines tombent en dehors.

On cultive aussi le chanvre et le lin.

Tous les produits sont exportés; les feuilles de laurier rapportent énormément, les peaux d'animaux aussi; le buis, les noix, les pommes également.

ARCHÉOLOGIE

A Salkhino, il y a au salon un curieux griffon de bronze trouvé en 1839 près du village de Naphareoul; tête d'aigle, narine percée, de la barbe et de petites oreilles dressées, corps et queue de lion. Les deux ailes sont réunies par une traverse sur le sommet de la tête, une ouverture carrée se fermant par une corniche qui manque aujourd'hui; il y reste seulement un ardillon creux et mobile : ce griffon était certainement une idole.

Nakalakur est l'archéopolis des Lazes décrite par Procope.

On trouve en Mingrélie une foule de châteaux

forts. Les forteresses commandèrent tous les défilés, c'étaient les gardiennes vigilantes des vallées.

RELIGION

Primitivement les Mingréliens adoraient un seul Dieu créateur et vénéraient le tombeau de Karthlos, fondateur de la nation géorgienne; mais bientôt les idées s'altérèrent, ils adorèrent le soleil, la lune, les étoiles, les animaux, et devinrent, par le mélange des races, plus païens que les païens eux-mêmes. Après la conquête d'Alexandre le Grand, ils élevèrent les deux idoles de Gatchiet et de Gaïme. Pharnavaz Ier, un roi de Géorgie, en éleva une troisième d'airain sur la montagne, à Arnaz, et le tombeau de Karthlos près de Mzchet. Cette idole était couverte d'une cotte de mailles d'or enrichie de pierres précieuses, et portait une resplendissante couronne de pierreries; elle fut adorée et l'on institua des cérémonies en son honneur. Les rois suivants ajoutèrent les idoles de Zaden (Jupiter, dit Brosset), d'Aphrodite et d'autres. Aux

fêtes on immolait des animaux, puis on dansait pendant trois jours en l'honneur des dieux.

La légende la plus connue dans la Géorgie est celle de l'Ahmuan, divinité du mal que Dieu a terrassée et enchaînée sur le Caucase; elle essaie en vain de s'en arracher. Cette Ahmuan est l'Ahriman des Perses que ces derniers croient en lutte perpétuelle avec Ormuzd, la lumière ou le dieu du bien; au fond, c'est toujours Kvendu dont j'ai vu le rocher entre Tiflis et Sénac. Encore aujourd'hui, veille de l'Assomption, les indigènes ont l'habitude d'allumer dans toute la Mingrélie, près des églises, sur les lieux publics, de grands feux de paille par-dessus lesquels sautent petits et grands. C'est pour effrayer les diables, dont le plus puissant réside à Tabakhedi, montagne près de Martvili. Voilà du sabéisme pur.

Sainte Nina, qui convertit les peuples au christianisme, voyant leur vénération pour le feu, en alluma un au-dessus duquel elle passa, en ordonnant à ses adeptes d'en faire autant. Cette cérémonie, païenne d'abord, puis chrétienne, se nomme Taharina-Kokousbe. Il y a aussi une nuance de paganisme dans le culte

des forêts que les Indous, les Perses, les Grecs, les Scandinaves, les Celtes et les Égyptiens partagent. Les peuples adoraient certains arbres en Abkhasie; ce sentiment existe encore comme au temps de Procope.

Les Circassiens coupaient les poiriers, qu'ils croyaient être les protecteurs des animaux; ils les apportaient dans leurs demeures et les y conservaient pieusement.

Près de Zougdidi, sur les hauteurs d'Anithe, se trouve une vieille église. Le 23 août, fête de Saint-Georges, les habitants à l'entour, appelés par une sonnerie que répète une immense trompette de cuivre rouge, gravissent le mont et arrivent au pied d'un hêtre gigantesque; on y voit l'image du saint, placée sous une croix de bois exposée sur un petit autel de pierres. Là, on dépose les offrandes, têtes d'agneaux, pains, fromages, cierges, monnaies; ensuite les pèlerins mangent, boivent et tirent des coups de fusil. On redescend ensuite à Tzaïchi, où on danse et organise des courses. A Gordi, près du château des Dadians, je trouve un vieux sapin; à son pied est une grosse pierre plate au-dessus de laquelle est l'excavation de l'arbre

remplie de kopeks. Cet arbre passe pour être hanté par les génies, et personne ne s'en approcherait la nuit. Saint André prêcha à son arrivée sous un gros chêne. Il abattit l'arbre et en fit une croix. Ce fut la première implantée au Caucase et en Russie. Martvili devint plus tard un évêché dont les titulaires se nomment encore, en géorgien, grand chêne.

Pharaman, roi de Géorgie, irrité donna l'ordre de s'emparer de saint André, qui dut quitter le pays.

Sous le roi Ninan (318), sainte Nina arrive. Toutes les idoles sont renversées, les croix s'élèvent partout. Le huitième roi, Georges (921-953), établit à Martvili le premier évêché mingrélien; par sa grandeur et la magnificence de sa construction, c'est un des plus beaux monuments chrétiens.

Depuis ce temps-là la Mingrélie, malgré les efforts des musulmans et des missionnaires catholiques, est restée orthodoxe.

Saint Georges de Kouliskari est particulièrement vénéré. Ses églises d'Hori, de Tzatchkoumi et de Djek sont des lieux de pèlerinage. Le roi Mirian établit les prêtres dans les vil-

lages et créa l'évêché de Mzchet. Le titulaire de Martvili assistait au couronnement des rois de Géorgie et s'asseyait à leur gauche; il intercédait en faveur des veuves, des orphelins et des opprimés. Il était le chef des secrétaires et de tous les écrivains royaux. Il transmettait les ordres du prince aux fonctionnaires qui avaient la direction des églises et des monastères; s'occupait de la levée des troupes et de leurs besoins; à la guerre il marchait en tête de l'armée en portant la croix, mais pendant la bataille se retirait à l'arrière-garde dont il prenait le commandement. Le jour de l'an, il était le premier à féliciter le roi. Appartenant aux grandes familles de Mingrélie, les évêques recevaient comme princes et chefs de l'Église de grosses redevances. Ils menaient grand train, raconte Zampi en 1620. Après l'annexion, en 1875, les évêchés de Tsalend et de Tzaïchi furent abolis.

Après les évêques viennent les moines ayant beaucoup de droits canoniques : on les nomme les demi-évêques, ils sont supérieurs de monastères; il n'y en a plus qu'un au Caucase. Puis viennent les béris minos. Les moines de l'ordre de saint Basile sont ou *runitobes*, vivant de

leur travail et cultivant la terre, ou cénobites, ou anachorètes. Il y en avait un dernièrement encore à Martvili, dans une tour dite *sveti* ou colonne, un stylite auquel deux fois par mois on apportait de l'eau et du pain montés par une corde à sa cellule. En Géorgie, saint Antoine, anachorète, était surnommé Martinkrope, c'est-à-dire vivant seul.

En deux districts on compte deux cent soixante-neuf églises et autant de titulaires. Après son ordination, le prêtre ne coupe plus ni sa barbe, ni ses cheveux; il peut mettre le chapeau qui lui convient, mais endosse l'anaphore, robe spéciale; puis, il doit se marier. S'il perd sa femme avant l'ordination, il ne peut plus être prêtre; s'il la perd après la cérémonie, il n'a plus le droit de se remarier. Il se rend à sa cure après l'ordination. On dit le clergé assez ignorant.

En 1869, on comptait en Mingrélie quatre cent soixante-neuf familles de prêtres. En 1841, le prince de Mingrélie supprima le servage des prêtres, qui étaient encore asservis aux nobles et payaient redevance ainsi que leurs enfants.

Les jeunes gens destinés à la prêtrise étudiaient autrefois dans les couvents très lettrés; maintenant ils vont à l'école communale.

Toutes les églises de Russie, la mingrélienne comprise, sont soumises au Saint Synode à Pétersbourg. On dit que le titulaire actuel de Martvili a des idées très avancées; il avait été envoyé dernièrement à la réunion du Saint Synode pour demander la séparation de l'église mingrélienne de celle de Russie. Pour régir l'église du Caucase, il y a à Tiflis un comptoir géorgien et iméréthien du Saint Synode. Un archevêque, nommé exarque de Géorgie, préside aux délibérations, consacre les évêques et inspecte les évêchés.

La Mingrélie est partagée en sept arrondissements ecclésiastiques, chacun choisi par l'évêque, qui régit une quinzaine d'églises et de prêtres. Dans certains endroits, les diacres qu'on nomme demi-prêtres, récitent les prières, servent la messe et assistent aux vêpres; ici, chez Salomé, il y a un aumônier, le père Samson, et un diacre qui est aussi meunier. Chaque prêtre tient le registre des baptêmes, mariages,

décès. Il est payé par ses paroissiens. Le paysan lui verse 1 ou 2 roubles par an, puis certaines sommes aux mariages et aux enterrements; le prêtre partage avec le diacre; les chantres ne reçoivent rien, mais sont exemptés de certains services pour la commune. Autrefois, les églises et surtout les couvents possédaient des redevances considérables et des propriétés foncières; cela a passé à l'État qui leur paie, en échange 20.000 roubles de rente.

On voit dans les églises des icones, des saints, sur le dos desquels des lames d'argent, labourées par un grossier burin, transmettent au lecteur des détails intimes de la vie des princes mingréliens, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. C'est au moyen des peintures murales des monastères de Bédié, de Martvili et d'autres, qu'on a reconstitué les généalogies des puissants.

Le dédopole Marthe avait, en 1835, une maison de plaisance à Sénaki. Sa nourrice Opédastai laissa toute sa fortune pour bâtir l'église en briques où elle est enterrée, à Soudjoume, près de Novo-Sénaki, qui signifie : « Tais-toi et ouïs ».

Il y avait de célèbres devins qui, le 23 avril, à la fête de Saint-Georges, prédisaient l'avenir et prêchaient la pénitence. Un prêtre, revêtu de l'image du saint, se préparait pendant huit jours de retraite à la prédication, puis montait sur le toit de l'église, près de la croix; le peuple à genoux écoutait plein de confiance et pleurait lorsqu'il annonçait des malheurs futurs. (Très breton.) Les prédictions se sont presque toujours réalisées. « Vos mœurs sont tellement corrompues, disait un de ces prêtres, en 1810, aux Mingréliens, que vous allez attirer mille malheurs sur vos têtes. Bientôt arrivera le temps où vous serez obligés de vendre vos femmes et vos enfants pour vivre, et peu de ceux qui m'écoutent survivront! » En 1812, arriva la terrible peste qui enleva les trois quarts de la population.

L'arrière-grand-mère de mon filleul Gorgi, que j'ai vue, était déjà mariée en 1812; elle a donc bien près de cent douze ans, mais, chose singulière, les Mingréliens ne savent jamais au juste leur âge : ils comptent à partir du baptême et sont baptisés entre un et cinq ans. Lorsqu'un homme est éloquent, ils disent :

« Il parle comme le devin de Soudjoume ».

Les caractères derrière les images, sont de deux sortes, ecclésiastiques ou vulgaires, ecclésiastiques ou khoutzouri, jusqu'au XVe siècle et après, c'est le vulgaire qui domine. Sur une image de Saint-Georges qui avait été abîmée et pillée, on lit : « Moi Levan, j'ai atteint et puni les ennemis qui ont détérioré et dévalisé cette église et j'ai restauré ton image : prie pour moi et ma compagne, Nestan Daredjan ».

Un aznaour (noble) riche, puissant, cruel, donna une curieuse image d'argent à l'église de Serguiti ; cet homme, très intelligent, mais méchant, enleva un jour, comme elle passait sous sa forteresse, une princesse qui était fiancée; il la prit pour femme. Il faisait aveugler ses ennemis. Alors, le Dadian Vamek, révolté de sa barbarie, lui fit brûler les yeux, et ses biens furent confisqués.

A Nakalakévi, il y a l'église des Quarante-Martyrs, très ancienne, moitié briques, moitié pierres, le dôme bas, écrasé, sans grâce ; l'iconostase est en briques : ce sont les signes de l'antiquité. Sur l'autel se trouve une toute petite image en bois sculpté, la seule du Caucase.

La cathédrale de Martvili (921-956) est aussi élégante que possible ; le clocher est à jour, fort élevé, il domine le beau pays qui l'environne. Les Dadians y sont enterrés.

Les Géorgiens, en adoptant le cycle pascal et l'ère mondaine, faisaient indifféremment usage de deux computs : du leur qui est censé commencer quatre-vingt-seize ans avant la création du monde, et de celui des Grecs.

L'église de Saint-Sauveur, à Zougdidi, et beaucoup d'autres ne manquent pas d'intérêt. La belle et infortunée reine Miriam est enterrée à Mzchet ; c'est un des plus beaux caractères de femmes de l'histoire géorgienne. Elle épousa en premières noces Simon, fils de Manrié II, en 1621 ; son frère à elle était le tristement célèbre Levan Dadiai, démon incarné du XVIIe siècle. Son deuxième mari fut Rostom, roi de Kharthélie, et le troisième fut le père adoptif du schah Navaz Vakhtang. A sa mort, le schah de Perse voulut qu'elle vînt se présenter à la place de son époux; pour se dispenser du voyage, elle envoya une mèche de ses cheveux blancs, elle avait soixante-cinq ans. Son premier mari, Simon Gounet, était moine à Jérusalem.

Les églises sont pleines d'inscriptions historiques intéressantes.

En Géorgie, la noblesse a bien gagné ses titres. Elle était à la tête de toutes les affaires guerrières, politiques, et chargée du bien-être général. On la divisait en deux classes : les Thavadis et les Aznaours. Les Thavadis avaient même le premier rang dans le clergé, ils formaient l'entourage du prince régnant, et avaient comme serfs une foule de Dalmakhorès, de Mébégares, d'Azates, et percevaient de grosses redevances. Il n'y a que huit familles de Thavadis en Mingrélie; ils ont reçu le titre de princes russes. En 1860, il y avait trois cent trois maisons princières.

Les Aznaours partageaient avec les Thavadis le fardeau des affaires et faisaient la guerre comme eux. Ils avaient des paysans en servage, mais étaient souvent à leur tour asservis à des Thavadis ou au prince régnant, et leur payaient des redevances. En 1867, le servage fut aboli; les deux mille soixante-treize maisons aznaouriennes furent dès lors gênées. « Aznaour » vient de Jason, lieutenant d'Alexandre le Grand, qui conquit la Géorgie et y a laissé son général

dont le nom s'écrit en géorgien Jazou : « éloquent ». Insouciants, chevaleresques, hospitaliers, les Aznaours durent cependant se mettre au travail. Il y a ici, comme dans la Russie du Nord, un maréchal de noblesse qui transmet les besoins au gouvernement; il est nommé par les nobles. Pendant mon séjour à Tiflis, il y eut une élection : la princesse Lise Orbéliani avait passé la journée près de la maison du vote, qui l'intéressait beaucoup.

De tous temps les paysans étaient divisés en trois classes : les Azates, les Mébégares et les Dalmakhorès, mot qui signifie « vivant à côté ». Ces derniers sont ce que j'appellerai les domestiques servant leurs maîtres; pour entrer dans la seconde classe ils devaient ou se racheter, ou marier leurs filles avec des gens de classe supéreure. Si le rachat avait lieu, on devenait Mébégare et payait par an un cochon, un poulet, un kib de vin, un kib de gomi. Le seigneur avait le droit de prendre aux Dalmakhorès les fils naturels des servantes, les enfants trouvés, les prisonniers de guerre, les paysans donnés en paiement de dettes, et ceux qui les avaient offensés.

Le mot *mébégare* vient de *bégare* qui signifie en turc redevance. Il y avait des redevances à Noël, à la Mi-Carême, à Pâques. Cochons, volailles, vins, gomi, chèvres, pains de maïs, haricots, etc. Les paysans payaient au seigneur en se mariant, 1 rouble 20 kopecks. Une veuve se remariant donnait un bœuf et beaucoup d'autres choses encore.

Les azates ou libérés ne donnaient pas de porcs. Ils étaient exempts des travaux qu'ils trouvaient humiliants.

Le cadastre n'est pas encore terminé, l'absence des titres notariés est l'occasion d'interminables procès ; ce n'est que l'année dernière que la princesse Salomé eut gain de cause, et qu'elle put reprendre possession de sa chère montagne de Quibia. Les habitations sont fort jolies, avec des vérandas bâties à quelques centimètres du sol sur pilotis, par raison d'hygiène, afin d'éviter la fièvre. On fait le feu au milieu de la pièce, la fumée sort par les fenêtres. On élève d'abord les quatre coins reliés entre eux par des traverses s'emboîtant les unes dans les autres. Le toit est fait avec des *dranis*, petites planchettes

minces de chêne, qu'on superpose en triple lit.

L'ameublement se compose de *taikhtis* sur lequel on étend, le jour, des tapis et des *moutaks* servant de lit le soir; deux ou trois tables à thé, des armes, des cornes de bouquetins, des gravures pieuses ou patriotiques; l'icone est toujours suspendue à l'angle droit de la pièce. Il y a trois maisons : la grande est celle où l'on habite, et comprend trois pièces; la deuxième contient la cuisine qui n'est jamais dans la maison où l'on couche; la troisième est une grange.

Il y a deux cent mille âmes en Mingrélie; les habitants sont d'une politesse exquise. Le type est beau, élancé; les hommes ont la taille fine et souple, les mains et les pieds petits; ils sont armés jusqu'aux dents avec de belles armes. La tcherkess donne un chic tout particulier à leur personne; c'est une longue capote noire, brune, blanche, beige, rosée ou noire, fermée d'un rang d'agrafes et laissant voir l'*arkhalouki*, tunique de laine ou de soie, collet droit et haut qui tombe jusqu'à mi-jambes. Aux pieds, des *troushhas*, babouches souples, en chevreau, à semelles

molles, terminées en pointes, des jambières en cuir. Beaucoup de barbes sont teintes au henné.

Les femmes vous embrassent l'épaule, en guise de salut; leurs voix sont douces, harmonieuses. L'une de celles de la maison, surnommée le « canard » et dont la coiffure est fort artistique, est l'inventeur de pommades et de fards.

Ici les phrases de politesse sont pleines de grâce. La Mingrélienne ne prend jamais le bras de son mari, et en parlant de lui, ne dit jamais un tel, mais le père de ma fille ou de mon fils. Il ne faut pas demander à un mari des nouvelles de sa femme, à moins d'être extrêmement lié avec lui; ce serait une impolitesse.

Le jeune homme en se mariant cherche, comme en Europe, son intérêt plutôt qu'une compagne selon son choix. Le seul droit reconnu d'une Mingrélienne est de travailler, et d'avoir des enfants.

Il est très bien vu de voler un cheval, cela est considéré comme un acte de bravoure.

On frictionne les femmes en douleurs d'ac-

couchement. Dès que l'enfant est né, on le plonge dans un bain, et on le ficelle dans son berceau, pour lui donner une jolie taille; pour l'allaiter, on penche le berceau que le bébé ne quitte ainsi que le moins possible. Une sorte de grande cuiller en bois, dont le long manche creux débouche hors de la couchette, est placée sous l'enfant et se vide sous le berceau; la propreté est ainsi parfaite et aucune odeur ne l'incommode. On attache au cou de l'enfant, pour conjurer le mauvais œil, un petit sachet triangulaire en drap rouge rempli d'herbes particulières, ou une coquille de noix contenant une araignée vivante. Ces fétiches seront échangés plus tard contre le collier d'ambre ou de corail, véritable porte-bonheur.

Pour faire passer le lait, car rarement la mère nourrit, on met sur les seins des cataplasmes de terre rouge, arrosés de vinaigre, que l'on renouvelle. La mère est soignée pendant quinze jours par une garde-malade, quelquefois la nourrice la veille; le prêtre vient ensuite réciter des prières, et pour purifier la chambre brûle de l'encens, et bénit la convalescente. Des chants, des danses et des coups de fusil

tirés par les amis ont déjà célébré l'heureux événement. Pour amuser les invités, on organise le jeu du roi : on nomme un roi, une reine, des ministres, un tribunal qui condamne à des supplices corporels fort douloureux. Pour finir le jeu, l'assistance se lève, siffle et dit : *A bas le roi !*

Le parrain est ou prince puissant ou bien un mendiant. Ce dernier est souvent choisi comme porte-veine.

La nourrice joue un grand rôle dans la famille, elle devient un personnage, tous les siens sont adoptés, choyés ; si elle donne sa vie pour son nourrisson, la reconnaissance pour les siens est alors à toute épreuve. Cette parenté plus estimée que celle de la nature peut se conclure entre grandes personnes. Ainsi on voit souvent toute une famille arriver auprès d'une princesse, la parenté ayant d'abord été sollicitée par l'entremise d'un *mazicohli* (ami commun), chargé de présents et traînant un bouc. La personne demande alors officiellement l'honneur d'avoir la princesse comme nourrisson ; celle-ci mord légèrement le sein de la paysanne et l'alliance est contractée.

Un beau matin, on me demanda de tenir Gorgi, le fils de Péra, sur les fonts baptismaux. J'en fus enchantée, me réjouissant beaucoup d'assister à une fête de famille indigène.

Les parents du futur baptisé apportent généralement un bœuf, un mouton, un gâteau, etc... pour la marraine. Mais comme je n'étais pas chez moi, à l'occasion du baptême, je reçus de la soie blanche et un beau baschlik. Je donnai en échange au petit une croix, et à la mère un médaillon de Saint-Georges, de la soie verte pour corsage, et la toile blanche dans laquelle je devais tenir le bébé pendant la cérémonie.

Le jour dit, nous partons vers 5 heures pour nous rendre chez les parents de mon futur filleul. En cheminant avec Salomé et les gens de sa maison, tous des nobles ruinés, qui ne pensent pas déroger en servant la fille de leur ancienne souveraine, je me récite à moi-même les réponses que je dois faire aux paroles sacramentelles. C'est Achille qui me fait le catéchisme et m'apprend à prononcer en géorgien : *Vidjmni Cheaidguebi Va mtsams egui*

vitardsa méoupé da guemerdi Thedgomilvar de Tachvamitsem mamasa dadzessa datmnidsa Soulsa atsdea maradis da oukounté onbroumsamde. — Amen.

Cette cérémonie du baptême fut des plus curieuses. Ce n'était pas sans une compréhensible appréhension que j'avais accepté d'être la marraine de ce petit bonhomme. Enfin munie de mes cadeaux et forte de ma nouvelle science liturgique orthodoxe, complaisamment soufflée par Achille, je prends mon parti et marche allègrement. Nous arrivons à la maison du bambin : c'est une charmante construction indigène, décorée d'un joli balcon ajouré; la grande salle est recouverte pour la circonstance de ses beaux tapis orientaux, réservés pour les grandes occasions, et qu'on a sortis des armoires; sur la véranda, le prêtre revêtu de riches ornements sacerdotaux bleu et argent, entouré du diacre, des parents et des amis, procède à la cérémonie. Je me décide, selon l'usage, à prendre mon filleul dans mes bras, le gaillard a trois ans, il est vigoureux, et se débat comme un forcené; j'ai toutes les peines du monde à ne pas le laisser tomber.

Sa mère pour le calmer lui met entre les mains une petite musique, mais un regard de l'officiant condamne sans rémission le bruyant joujou, si bien qu'il me faut une dose de volonté peu ordinaire pour résister au fou rire. Enfin nous faisons plusieurs fois le tour des fonts baptismaux, et Gorgi reçoit le baptême par immersion. L'eau était tiède et bonne.

Comme par enchantement, le petit diable de tout à l'heure devient un agneau digne de la confirmation qu'il reçoit séance tenante.

On parle de la fondation d'une station balnéaire, d'un *luftkürrt*, sur la montagne de Quibia; il porterait mon nom : « Herminissia » (ssia endroit de). On bâtirait avec rapidité un chalet en planches démontables, mais il n'y a pas encore de sentier pour y aller.

Je regrette en ce jour de fête patriarcale, où toutes les classes de la société se donnent le baiser de paix dans la plus cordiale des fraternités, l'absence de l'aïeule de la maison; la famille a craint pour ses cent onze ans la fatigue de l'émotion.

Dans le jardin, à la lueur des étoiles, un véritable festin de Cana succéda au baptême,

et quel festin! Toutes les autorités civiles et religieuses y assistaient; je présidais la fête en qualité de marraine. La table était dressée sous les arbres, les invités s'y assirent, mais à la mode du pays, nos hôtes nous servirent sans y prendre place. Chacun porta nos santés : le préfet, l'administrateur du district, le maire, les instituteurs, le maître d'hôtel, me louèrent d'être venue de si loin pour baptiser un paysan mingrélien.

Le père Samson, de par sa fonction de touloumbache donnait le signal aux invités qui prirent la parole à leur tour. Chacun but en moyenne quatre bouteilles. Le repas fut excellent : truites du torrent de la *Tchatch*, poulets à l'indigène, viandes de toutes sortes et naturellement vins généreux, puis des speechs, touchants, poétiques et imagés, car tous ces gens-là ont reçu des fées à leur naissance le don du bien dire.

Les fêtes se terminent par des libations, on boit dans des cornes de buffles aux sons de chants patriotiques, sauvages et doux qu'on n'entend que là, et qui vous transportent en plein moyen âge.

Écoutez ce couplet, et dites-moi s'il ne rappelle pas les vieilles épopées françaises :

Jeune fille viens accorder ta jungouli (guitare) et chante! — Je ne puis chanter, le renard (l'ennemi) est aux portes, mes larmes mouilleraient les cordes de ma jungouli, ma voix s'étranglerait! Hou! hou! pour nos ennemis. Hourrah! pour notre peuple!

Un jour, paresseusement étendue à l'ombre des mimosas roses et jouissant de la délicieuse fraîcheur du torrent, j'entends les accords d'une lointaine musique, j'écoute attentivement et j'aperçois à une petite distance deux femmes à cheval, puis deux hommes portant comme chaque mingrélien l'élégant costume national. C'est une noce par enlèvement, très à la mode au Caucase; elle se rend à la paroisse sur le haut de la colline. Il fait bien chaud, mais qu'importe? Accompagnée de la vaillante Antoinette Murat, à travers les vignes, les ponts et les cours d'eau, je gravis la montagne, et haletante j'arrive en même temps que les mariés.

L'épousée est âgée de treize ans, elle est jolie, fine, distinguée, sa robe est bleu de roi, la tête est modestement penchée et les épaules

sont couvertes d'un voile blanc. Elle tient soigneusement une ombrelle à la main, et descend de cheval ainsi que sa nourrice, suivie des garçons d'honneur. Le fiancé arrive de son côté.

On entre dans l'église, l'officiant remet les anneaux qu'on échange trois fois et pose des couronnes sur leurs têtes. Lorsqu'il demande à la fiancée : « Voulez-vous épouser un tel », elle ne répond rien, c'est de bon ton. En sortant, les garçons d'honneur élèvent leurs sabres au-dessus du nouveau couple ce qui signifie : « A la vie, à la mort, nous vous défendrons même s'il le faut par les armes. »

Nous avons regardé attentivement pendant la cérémonie les pieds des époux, car celui qui le premier met le sien sur le tapis dominera dans le ménage. Ce fut l'époux de dix-huit ans.

Notre petite mariée, fardée comme toutes les paysannes de la région, paraissait pudique et pleine de grâce.

Bien que depuis de nombreuses années l'instruction ait fait dans le pays des progrès extrêmement sensibles, grâce aux belles et spacieuses écoles qui ont été créées, il ne faut pas oublier que la Mingrélie n'en reste pas moins tout à

fait orientale, dans ses goûts, dans l'indolence de ses mœurs et jusque dans ses rêveries, pleines à la fois d'ingéniosité, de caractère et de sentimentalité impressionnante dont ses récits sont le reflet.

Voici la traduction de quelques contes tous d'une moralité primitive et touchante :

PREMIER CONTE

Depuis trois ans un homme, séparé moralement de sa femme, vivait — nous dirions aujourd'hui flirtait — avec une fée des bois, enchanteresse vêtue de blanc, merveilleusement belle. Un soir, l'épouse honnête et vertueuse, surprit dans le magaya (grenier à maïs), son mari volage aux pieds de la fée, dont la chevelure l'entourait de ses plis magnifiques. La pauvrette rentre aussitôt dans sa maison, elle en rapporte une jarre de lait, elle lave les cheveux de la belle inconnue, lui laisse la jarre et se retire.

L'enchanteresse profondément touchée de cette marque d'hospitalité quitte à jamais le laboureur, et le mari désormais fidèle revient pour toujours à sa femme.

Agrémenté de couleur locale, le symbole n'est-il pas charmant?

En voici un autre beaucoup moins tendre pour les Mingréliennes et pour toutes les femmes en général.

DEUXIÈME CONTE

Il y avait, il y avait, il y avait, il n'y avait plus et pourtant il y avait dans le village d'une contrée, d'un royaume, d'un pays, il y avait un orphelin, tellement, tellement pauvre qu'entre ciel et terre rien ne lui appartenait.

Se trouvant dans cet état, aujourd'hui, demain, cette semaine, la semaine prochaine, le mois prochain, il devint triste et se mit à refléchir; il pensa, pensa, pensa et à la fin il prit une résolution ; « J'irai, se dit-il, chercher fortune. » Il se leva de bon matin, bénit le nom de Dieu, revint à droite puis après avoir fait quelques pas en avant, revint encore du côté droit de sa porte (ce qui est une des superstitions du pays, il faut toujours revenir et repartir du côté droit) et se mit en route.

Il fait la rencontre d'un bel homme qui le prend à son service, lui promettant trois règles de conduite pour le servir pendant toute sa vie.

Au bout de la première année, il lui dit : « Si on ne t'en prie pas très instamment, ne prête jamais rien à personne. » Au bout de la deuxième année : « N'importe ce que tu trouveras, dit-il, prends-le et jette-le dans la cour. »

Après la troisième année : « Ne confie jamais un secret à une femme. » Alors chez lui il revint. Il trouve un serpent rouge sur son chemin et le lança dans sa cour.

Le serpent ayant pondu beaucoup d'œufs, l'homme les plaça dans un nid qu'il tint dans sa maison, et il devint riche, très riche, mais sa femme lui arrache son secret. Oh! malheur, il perd sa fortune. Il prête son couteau à un ami, cet ami se sert de cette arme pour le tuer!

*
* *

Les poésies et les chants sont plus mélancoliques que gais, les sensations plutôt indécises.

L'homme de la campagne chante ses malheurs, ses souffrances, ses plaisirs. Poète, il a des mots heureux pour parler de la femme, pour elle aussi, l'hyperbole déploie chez lui ses images les plus variées.

Sous le coup d'une violente émotion, la Mingrélienne ne s'affaisse pas, ne se laisse pas abattre : debout, elle exhale sa douleur. Un amoureux trahi devient ironique. On moralise en faisant parler un chacal, un renard, etc., des bardes parcourent la campagne en déclamant à propos des événements.

Plusieurs chansons, comme le *Koutchlikhé-Bérini*, c'est-à-dire : Pied heureux, qui signifie : « Que vos pas soient sans cesse prospères », et la *Vossassaïa* sont plutôt des sons, des gammes chromatiques que des paroles.

Écoutez la plainte de la jeune captive :

« Ainsi tu pars, tu m'abandonnes et je suis prisonnière et je suis enchaînée; ne me rendras-tu pas la liberté! Le ciel est clair sur

Seatanadjo, comme il est sombre sur Dikazoumka! gaieté aux vivants, salut aux morts! c'est moi, fille, qui suis enchaînée et c'est ma mère que tu as enlevée! vit-on jamais pareille chose? Comment as-tu pu me quitter? je suis prisonnière, je suis enchaînée. Ah! reviens me rendre ma liberté. »

Lorsqu'un voyageur arrive dans une maison indigène, on lui lave les pieds, on sort des armoires le linge le plus fin; des fruits, des fleurs, les mets les meilleurs lui sont servis. On lui prépare des draps ornés de dentelles; les femmes le déshabillent, on le borde dans son lit moelleux. Les jeunes filles de la maison chantent pour l'endormir en s'accompagnant de la jungouli; lorsqu'il part on lui fait la conduite jusqu'à une lointaine étape.

Un paysan des environs de Salkhino avait un fils unique de dix ans; un jour il l'envoya porter un cadeau à des amis dans une maison voisine. Le garçon avait son petit fusil à la main, les enfants des amis jouèrent avec l'arme; tout alla bien d'abord, puis on se disputa, le fusil tomba, le coup partit et hélas! traversa le cœur du malheureux enfant. Les pauvres parents ver-

sèrent d'abondantes larmes, et, pleins de colère, devinrent les ennemis de leurs anciens amis, qui pourtant n'y pouvaient rien. Au bout de deux ans, ils vinrent trouver Achille et lui dirent : « Coupe une mèche des cheveux que nous avions laissés pousser dans notre douleur (on laisse toujours pousser les cheveux, lorsqu'on est en deuil). Console-nous, sèche nos pleurs. Sur toi nous reporterons l'affection que nous avions pour notre fils ». Achille, très touché, très ému, les réconcilia avec leurs voisins. Je fus toute heureuse de voir ce ménage et de lui serrer la main.

Les fiançailles se célèbrent avec une certaine pompe. La jeune fille revêt ses plus beaux atours, se farde, et voilée attend dans une chambre avec son père et sa mère, l'arrivée du fiancé. Alors les parents du jeune homme arrivent et le père fait la demande officielle, les autres répondent : « Nous vous agréons ». On se salue trois fois ; et le père du jeune homme met une bague au doigt de la fiancée, lui offre une image religieuse et un chapelet d'ambre. Le soir, dîner de famille. On en se marie souvent que trois ans après. La

jeune fille a une chambre où elle peut recevoir son fiancé. La noce a généralement lieu chez le mari, alors ses parents, ses amis vont chercher la fiancée. On donne beaucoup de cadeaux en argent, et celui qui les reçoit inscrit la somme sur un registre pour rendre l'équivalent à l'occasion. Une tente en branches est dressée pour les deux cents ou trois cents convives. On va jusqu'à une demi-verste, au devant de la jeune fille; à l'arrivée, la belle-mère offre du sucre qu'elle met sur les lèvres de sa future belle-fille, lui souhaitant le bonheur et le miel (la joie) de sa vie nouvelle et que son langage en conserve la douceur. Chez les paysans, la dot fait partie du cortège; des caisses de bois à couleurs brillantes et ornées de fer-blanc, contiennent les matelas, coussins, draps, couvertures, confectionnés par la mariée elle-même. La noce s'avance; la mariée est conduite par une matrone (souvent sa nourrice), dans une chambre où on l'habille, puis on va à l'église.

Un garçon d'honneur, qui devient l'ami de la maison, tient sur les têtes des époux deux couronnes nuptiales en filigrane d'or ornée d'une croix,

signifiant comme le poêle autrefois en France, le dais du lit. On étend à l'église sous les pas des mariés un tapis de soie rose, ou quelquefois une simple toile. Le public ne peut s'appuyer au mur, cela porterait malheur. Les parents suivent anxieusement du regard la flamme des cierges que tiennent les époux ; celui dont la cire brûlera plus longtemps, survivra à l'autre. A la porte, on commence les félicitations et les embrassades, puis éclatent des coups de fusil, des chants, et enfin le repas nuptial commence! Puis on amène un petit garcon de sept à huit ans, qu'on assied sur les genoux de la mariée et qui devient son nourrisson. A table, le mari est à côté de sa femme et reçoit les félicitations. Le repas servi, le mari se sauve, la mariée attend sans lever les yeux que la matrone l'invite à se lever à son tour : celle-ci l'emmène, toujours voilée, avec les parents du mari, à une table où il n'y a point d'hommes; elle se met à côté d'elle et choisit, pour l'autre côté de la mariée, la femme la plus laide de l'assemblée. Les femmes se mettent sur le même banc de l'intimité. Alors commençent à la grande table des

libations et des toasts sans fin. Les *maraveljamières* disent à l'épousée : « Que tes pas soient heureux! Dieu veuille que tu apportes la chance! » Cela dure toute la nuit et la palme est à celle des deux familles qui boit le plus et mange le plus copieusement.

Au milieu du dîner, la mariée qui n'a ni mangé ni ri, est délivrée de son voile, et la matrone demande la permission de l'emmener dans la chambre nuptiale, où elle trouve un repas fin. Puis on la couche, la matrone attend à la porte, le mari ne tarde pas à venir. « Qu'apportes-tu? » dit-elle; il glisse quelque argent dans sa main et entre. Le repas continue au dehors. A l'aurore, le mari se lève et laisse, selon sa fortune, quelques roubles dans son lit; la matrone arrive et le revêt de ses plus beaux habits. On fait des cadeaux : chevaux, armes ou autres choses, à ses parents et au garçon d'honneur. Au bout d'une semaine, la matrone part, au grand désespoir de la mariée, emportant force présents. Pendant un an, les jeunes époux sont pleins d'égards pour leurs parents, ne s'asseyant jamais devant eux, et la jeune femme s'occupe du ménage, brode sur

peau et confectionne mille jolies choses destinées à ceux-ci.

Pour éviter tout ce cérémonial, beaucoup de mariages se font par enlèvement, comme celui auquel j'ai assisté. Dans ce cas, on convient du rendez-vous. Accompagné de ses amis, le jeune homme part à cheval, au galop, va trouver le prêtre, et le mariage se fait un peu comme en Écosse autrefois, à Gretna-Green. Si le mariage est avantageux, les parents pardonnent; sinon ils vont à l'église jurer leur malédiction sur l'évangile, et la guerre devient terrible entre les deux familles.

Il y a beaucoup de superstitions dans le pays; par exemple, si le bout du nez vous démange, cela signifie que quelqu'un se hâte de venir vous voir. Le poil entre-t-il dans votre bouche, c'est le signe que vous mangerez de la viande.

Si vous avez un hoquet prolongé, c'est qu'on dit du mal de vous.

Si l'oreille vous tinte, quelqu'un se meurt. Alors on ferme les yeux et on fait claquer les doigts près de l'oreille, en disant : « Loin, loin d'ici, dans douze montagnes, aux bois, aux pierres, aux vents! »

Jeune fille, voulez-vous savoir qui vous épouserez ? Prenez une quantité égale de farine et de sel, faites-en du pain, mangez-le avant de vous endormir ; ôtez votre caleçon, mettez-le sous votre oreiller, et, quand vous aurez soif pendant la nuit, en rêve, votre futur mari vous offrira à boire.

La pierre de Turquie, *Soulerman*, jouit, dit-on, de la propriété de rendre momentanément stériles les femmes pendant qu'elles la portent ; si elles en boivent la poussière, elles ne seront jamais enceintes, si l'homme la porte sur lui, il en communique la vertu à sa compagne. Si la femme est incrédule, on met la pierre dans un vase de lait ; si le lait tourne, la maternité n'est pas à craindre.

Comme philtre d'amour, prenez une chauve-souris, coupez-lui l'aile gauche, enfermez-la dans un petit sachet ; s'il touche seulement la robe de celle que vous aimez, celle-ci deviendra amoureuse de vous.

Il y a encore comme autrefois des holocaustes : on tue une vache ou un veau, qu'on fait cuire et servir sur une table avec des galettes de maïs, à côté d'une

écuelle de terre remplie de charbons ardents.

Dans un manuscrit géorgien, écrit par ordre du roi, rempli d'expressions démodées dont le sens est difficile à déchiffrer, on trouve au point de vue de l'éducation qu'on donnait à une princesse royale des XVIIe et XVIIIe siècles, et de la corbeille de mariage qu'elle apportait en dot à son époux, des détails curieux.

A propos de la femme de Katzia II, la tzarina Élisabeth, fille du roi de Kharthélie, Teïmouraz II, qui avait reçu, paraît-il, une instruction hors ligne, était douée des plus grandes qualités et fut très aimée, l'auteur raconte comment cette princesse quitta la cour de son père, et les bénédictions que celui-ci lui donna au moment de la séparation. Les louanges du roi sur la beauté idéale et les dons du cœur dont le ciel a comblé son enfant, sont un panégyrique semé de métaphores, d'hyperboles intraduisibles d'une exagération que l'affection paternelle seule excuse, et qu'explique le style imagé, habituel à l'Orient.

On n'y lit que des phrases de ce genre : « Toi, qui par ta sagesse et ton savoir plairais aux philosophes de la Grèce, je veux te couvrir

de bijoux et de pierreries éclatantes. Astre près duquel tous les feux de diamants pâliront », etc.

Voici en abrégé la corbeille de mariage :

Deux croix en or avec perles précieuses, contenant comme reliques des morceaux de la Croix de Jésus-Christ. Une croix avec peinture sur verre, une croix en argent émaillé, une image en or, une image du Christ, une de Saint-Georges, une de Sainte-Élisabeth, une bible reliée en argent et 80 volumes de théologie et de philosophie! Une couronne enrichie de 1.862 perles, de rubis, d'émeraudes, etc.; une autre avec 1.200 perles, émaux et 180 ornements d'or; une toque avec 800 perles; bracelets et aigrettes avec diamants; bagues, colliers, boucles d'oreilles, broches en perles, émeraudes, turquoises, etc. Un pourpoint brodé de perles et pierres précieuses; de gros et petits boutons en pierreries; une casaque avec 1.200 grosses perles, rubis, émeraudes; un costume en velours avec pierreries; une ceinture d'or émaillé; une fourrure de zibeline portant 400 rubis; un vêtement brodé d'or et d'argent avec 468 pierres rares; un costume

bordé de zibeline avec 912 perles; un manteau d'hermine avec 640 pierreries; un autre en velours avec 440 perles; une pelisse, des corsages, des *Katibis* jaunes, rouges, de l'Inde; des robes blanches, vertes, bleues avec 1.200 perles et pierreries; 17 chemises de dessus en soie avec dentelles; 6 ceintures dorées; 9 *alkaloukas* cousues au fil d'or; 9 pièces de soie diverses; 15 *kourgines* et coffres; 6 sacs à ouvrage; 6 *Thavsakravis* avec broderies d'or et d'argent; 6 voiles dorés; 12 foulards pour la tête; 4 châles; 15 coiffures; 6 épingles avec pierreries; robes de chambre brodées, peignoirs et serviettes pour le bain; 6 voiles pour le voyage; 6 manteaux; 4 costumes, péplums, pantalons brocart d'or; 12 paires de brodequins, sandales, babouches; manteau de drap rouge brodé pour amazone. Harnachement complet en or et en argent pour haquenée. Lit complet : 1.000 draps de toile fine, 1.000 en soie, 1.000 ordinaires; 111 couvertures jaunes, 111 rouges, 101 en soie, 111 venant de l'Inde; 191 couvre-pieds; 1.000 couvertures d'été; 1.011 oreillers brodés en argent et en or, autant en soie, 1.011 coussins; des tapis

de quoi meubler deux palais : 1.181 grands et 1.191 petits; 172 rideaux soie de Chine, 101 ordinaires, 112 en fil d'or pour chambre à coucher; 100 sacs de voyage; un coffret d'ambre, une défense d'éléphant, 12 chapelets en corail et ambre, 12 en pierres diverses, un échiquier en os, un en écaille, un trictrac. Cuillers en or, pinces, poinçons, soucoupes, vases, coupes, etc., pour fards et poudres, coffrets, jarres, miroirs en or et en nacre, peignes en écaille et os de poissons, etc. Une table-dressoir en argent, 3 cruches en argent, 100 azarpèches ou cuillers à vin, 100 coupes à boire en or, 100 assiettes d'argent, un cabaret de 18 pièces pour thé et café en argent, 100 bougeoirs en argent, 24 lanternes, 24 pots à eau et cuvettes, 30 lèche-frites à gomi, 24 pièces de batterie de cuisine en argent, 12 broches pour rôti, etc.

En outre le roi donnait à la jeune mariée une veuve, dame de compagnie, apportant avec elle un trousseau complet et un harnachement pour cheval.

Pour accompagner la princesse, une des bonnes qui l'avait élevée, chargée de bagues, de

coupes d'or et d'argent, de mille costumes et toilettes diverses;

Des serviteurs ayant des richesses personnelles;

Un molaré chef de la garde-robe;

Une demoiselle d'honneur qui devait coucher dans la chambre de la princesse, comblée aussi de cadeaux;

Deux autres demoiselles d'honneur et suivantes;

Un maître d'hôtel, un échanson, un domestique pour le service exclusif de la princesse; un intendant, un surveillant des biens, un diacre, un peintre, un maître du palais et un cuisinier.

C'était, comme on le voit, une suite nombreuse.

Voici, à propos de mariage, des vers composés pour celui de Salomé célébré à Paris, dans la chapelle des Tuileries, en 1869.

La baronne Brin, mon amie, assistait à la cérémonie et m'a dit avoir rarement vu un couple plus assorti; elle, représentant les traits si réguliers de la race mingrélienne et lui beau comme le jour!

A L'OCCASION DU MARIAGE
DE LEURS ALTESSES
LA PRINCESSE SALOMÉ DE MINGRÉLIE
ET LE PRINCE ACHILLE MURAT

Ce beau jour est venu; chantons! Célébrons tous
Le bonheur des amants qui deviennent époux!
Chantons l'heureux hymen! Célébrons cette grâce
Qui, sur leurs fronts unis, vient imprimer sa trace.
Redisons aux échos leurs noms retentissants!...
La beauté, la jeunesse et l'or et l'espérance,
Rien ne leur a manqué. Le Caucase et la France
Tressaillent en voyant s'embrasser leurs enfants.
Plus d'obstacle au bonheur... Allons! joie et largesse!
Paysans et seigneurs, de vos cris d'allégresse
Saluez, saluez la fille de vos rois.
Elle épouse aujourd'hui, dans nos murs, sous nos lois,
De jeunesse et de grâce et de fleurs couronnée
Un prince jeune et beau, fils de la Grande Armée!

Voyageur ignoré au bord de l'Hellespont,
J'ai pu fouler ton sol, ô riche Mingrélie!
J'ai gravi tes sommets escarpés dont le front
Se cache dans les cieux. Là comme en Italie,
A Naples, j'ai rêvé, sous ton ciel embaumé,
J'ai vu tes fiers enfants, tes bois, j'ai respiré
Les parfums qui, le soir, vers le ciel bleu s'élancent,
Quand les étoiles d'or dans l'ombre se balancent.
Qu'il est beau ton soleil! que tes filles sont belles
Avec leurs noirs cheveux et leurs larges prunelles!

Que tes guerriers sont beaux sur leurs chevaux fougueux
Quand ils partent gaiement, l'arme au poing. Dans leurs
Étincelle l'audace! Ah! l'amour et la guerre [yeux
Sont tout pour les enfants de cette race altière
Princesse! vous avez, du pays du soleil,
Rapporté pour briller au milieu de nos fêtes,
La majesté, le charme et l'éclat sans pareil
Qui rayonne en vos yeux et vous fait des conquêtes
Laissez-vous admirer, soyez calme et sereine,
Au bras de votre époux, car, du Phase à la Seine,
Mille voix aujourd'hui redisent votre nom...
Dadiani, Murat, illustres renommées,
Qu'il est beau d'admirer sur un double écusson
Vos deux couronnes enlacées!

Dadians! Dadians! vieux guerriers levez-vous!
Vous qui dormez là-bas, sous vos forêts antiques,
Venez voir aujourd'hui, dans le temple, à genoux,
Vos enfants, au milieu des fêtes pacifiques.

Murat, toi l'invincible, à qui Napoléon
Donna pour récompense et pour prix de ta gloire,
Sa sœur et Parthénope, illustre nation,
Quitte un instant ta tombe, ô fils de la victoire,
Viens glorieux soldat, viens et sur tes enfants
Lève pour les bénir, tes deux bras triomphants!

HENRI CAMMARTIN.

FLORE

La Mingrélie possède de magnifiques forêts de hêtres, de pins, de buis, de frênes, de

chênes. Les ifs viennent admirablement, les arbres poussent vite mais les inondations leur font du tort. Les azalées, les roses, les géraniums fleurissent partout, et font du pays entier un parc idéal. Les fougères, les vignes sauvages, les clématites y grimpent ; l'aulne y est à son aise ainsi que l'érable, le châtaignier, le poirier, le tilleul, le charme et l'orme. Le frêne est très apprécié des ébénistes parce qu'il est veiné. Le chêne a souvent des maladies intérieures telles que la gélivure, la cadianure, le *cœur rouge*, qui en empêchent l'exportation. Les paysans utilisent le bois en faisant des solives, qu'ils vendent pour la fabrication des *dranis*, clôture des maisons.

L'hygiène est très bien comprise dans ces régions. Si l'on meurt de maladie contagieuse, il n'y a ni lamentations publiques, ni cérémonies ; l'enterrement se fait tout de suite. Si le mort était tuberculeux, tous les effets sont brûlés, souvent aussi les meubles, et quelquefois même la maison et cela s'est fait de tout temps. Les indigènes ont plus de confiance dans les vieilles femmes, les empiriques et les sorcières, que

dans les médecins. Voici quelques-uns de leurs étranges remèdes :

Pour une indigestion de poisson, avaler le fiel du poisson qui l'a occasionnée.

Pour des douleurs d'estomac, prenez un œuf cru, avec un poids égal d'alun mêlé au jaune de l'œuf dont on enlève le blanc, refermez la coquille avec de la farine, faites cuire au four, puis donnez l'œuf à manger au malade; il guérit instantanément.

Si un malade est atteint de rougeole ou de petite vérole on fait des génuflexions réitérées près de son lit, on tend la chambre d'étoffe rouge et de nuances criardes, on apporte des fleurs, on répand de l'eau, on joue de la guitare, on danse et l'on prononce des paroles magiques; comme boisson du lait de femme.

Pour les maladies de cœur on récite l'invocation suivante : « Cœur, rentre à ta place, ne dépasse pas les limites données par la nature. Contente-toi de ta demeure! ne fais pas le vagabond, je coudrai pour toi un étui multicolore et de toutes les nuances qui peuvent te plaire; que Dieu exauce mes vœux! » Si le malade est atteint de dyssenterie, on prend la fuite.

On ne donne jamais de vin à un malade; si on en a bu, on évite d'entrer dans sa chambre. Lorsque quelqu'un vous a soigné vous devenez membre de sa famille, ce qui me semble une charmante idée. Après la convalescence, la première coupe de cheveux doit vous être faite par votre garde-malade.

Les Géorgiens sont orthodoxes et pratiquent beaucoup de jeûnes : quarante jours avant Pâques, à Noël, aux fêtes de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à l'Assomption. Ces jours-là, les haricots, les betteraves, le gomi, forment la nourriture; le paysan mange alors, assis sur son lit, un verre et un plat de bois sur la table, ni couvert, ni assiette, ni serviette, la fille ou la belle-fille de la maison apporte la marmite, la première cuillerée, nommée part des chiens, leur est donnée. On place ensuite les parts sur la table et on mange avec ses doigts, après avoir fait le signe de la croix.

Les jours de fête, les paysans se nourrissent de chapons, de moutons, de cochons de lait et autres mets plus relevés, avec des sauces à la grenade et aux prunes vertes, toujours acides et juteuses.

On croit encore à l'efficacité des sacrifices : seuls, les hommes de la famille et le prêtre auquel on donne le plat y assistent ; on fait des prières, on brûle de l'encens, les parties inférieures de l'animal sont données aux femmes. Les holocaustes ont généralement lieu dans la semaine de Pâques, au mois de mai, à la Saint-Michel, à la Saint-Gabriel, à la Saint-Théodore, pour obtenir la protection de Dieu sur les chevaux. On cuit alors avec grand soin les petits pains emblématiques de chevaux et de juments. On remplit de vin un tronc d'arbre creusé devant sa porte, on y jette les pains, puis le chef de famille, un cierge à la main, récite : « Mon Dieu, fais que mes chevaux soient toujours en bon état. » Telle, comme en France à la Saint-Hubert, et en Bretagne dans le Finistère, la bénédiction des bœufs.

Lorsqu'on est malade, les parents cherchent la sorcière (Maklutkhé) qui agite quarante-deux bracelets dans un gobelet, et lorsque ceux-ci tombent sur la table, on reconnaît d'après leur dessin la maladie du patient. Si celui-ci est un enfant, elle confesse le père, l'engage à réparer le tort qu'il a fait à autrui, à offrir de

rendre ce qu'il doit, cheval, bœuf ou cochon, puis à demander à l'ennemi de bénir le fils. Si le malade guérit, tout va bien; s'il meurt, on s'en prend, non pas à la sorcière, mais au père qui se sera trompé d'ennemi.

On écoute avec effroi les bruits lugubres du dehors. On dit, tout comme en Bretagne, que le revenant annonce la mort d'un des membres de la famille. Alors on prie, on va trouver la sorcière, on offre des sacrifices. Lorsqu'un malade se meurt, on éloigne femmes et enfants, on ne laisse auprès du moribond que son ami préféré pour lui fermer les yeux. Après la mort, la veuve, les enfants, les proches et amis, viennent, s'arrachent les cheveux, parlent, disent : « Comment as-tu quitté la maison, toi qui étais si parfait, la joie, la lumière de l'intérieur! » etc. La veuve crie : *ttou, ttou, touou,* Le veuf dit : *vonai, vona, vona, vona*; autre cri pour une mère, autre cri pour une sœur. On lave le corps, on l'habille, on le met dans une bière ouatée, puis commencent les gémissements, les adieux pompeux et déclamatoires : « Ah! que ne suis-je aveugle pour ne pas te voir en cet état », etc., etc., etc. La nourrice

répond : « Mais non, il n'est pas mort, tout à l'heure il se lèvera! » et les enfants de répondre : « Non, il ne viendra jamais plus nous habiller dans de si jolis habits (de deuil). » On pleure, on crie jusqu'à ce que la cloche annonce l'arrivée du prêtre ou de l'évêque, puis on entonne le chœur sans paroles, le *Zai*, et l'on se met à table. A la fin du jour, le prêtre annonce qu'il est temps de procéder à l'ensevelissement; on arrache avec peine la veuve et les enfants du corps, et, cierges à la main, on accompagne le cercueil à l'église puis l'on se rend au cimetière. Rentrée chez elle, la veuve ne mange rien. On ensevelit les gens les bras croisés, supposant que le premier holocauste leur obtiendra le décroisement, et au bout de huit jours, un samedi, la veuve fait tuer un mouton en sacrifice. Pendant quarante jours, pour l'âme du défunt, la veuve ne mange que du millet bouilli et ne boit que du bouillon de haricots sans sel; le prêtre lui dit alors de manger, elle met de la viande dans sa bouche, mais ne l'avale pas. Sa demeure est tendue de calicot noir, son lit de paille n'aura que des draps noirs; elle

conserve sa robe marron, crie et gémit matin et soir. Elle ira aux enterrements de ses proches en emportant la ceinture de son mari ; si c'est son nourrisson, elle emportera les vêtements, la coiffure qu'il portait pour bien montrer qu'elle pleure le mort qu'elle visite, mais que sa douleur est rétrospective, que c'est sa propre perte qu'elle déplore encore. Les agapes ont lieu quelques semaines après, pour ceux qui n'ont pu venir à l'enterrement ; on repleure alors comme au premier jour. Après trois ou quatre semaines de larmes, on force la veuve à remanger de la viande. Au bout de deux mois, elle met une robe de calicot noir. Au bout d'un an, on pleure encore. A table, on dresse un mannequin représentant le mort, et l'on finit par danser. Le deuil est ainsi terminé pour la famille, mais pour la veuve il dure trois ou quatre ans.

Le géorgien est une langue, le mingrélien un patois sans alphabet et sans grammaire ; dans plusieurs de ses mots, il n'y a aucune voyelle.

Les langues du Caucase formaient le groupe dit hérien, c'est-à-dire géorgien, mingrélien,

lazique ivana, paraissant avoir un lien certain avec le sanscrit.

Le conservateur des fouilles de la ville d'Ani, qui vient d'envoyer ces jours-ci un de ses jeunes élèves pour faire des recherches au sujet des idiomes du pays, et qui déjeune avec nous, étudie sérieusement la question de l'origine du géorgien, et n'est pas de l'avis de ceux qui s'en sont occupés jusqu'à présent. Des grammairiens géorgiens, l'évêque de Géorgie, le prince David et Platon Jossélani, trouvent, eux aussi, une ressemblance entre le géorgien et les langues judéo-européennes, et ont composé une grammaire modelée sur la grammaire latine. Le mingrélien a sa littérature orale, contes, poésie, d'esprit inventif et original. Le merveilleux, les enlèvements, le patriotisme, la bravoure, l'agilité, l'esprit chevaleresque, le respect pour le père de famille, les êtres fantastiques font les frais des récits.

Salkhino est agité; les autorités du village et des environs viennent avertir le château de la présence de Terentia, un des membres de la milice Rouge, de ceux qui étaient à la tête du mouvement révolutionnaire et qui ont pillé le

château il y a quatre ans. Il rôde dans le pays encore en état de siège, et la police le cherche; on demande le renfort de deux gendarmes, Machoulon et son compagnon, qui firent la guerre en Mandchourie avec S. A. le prince Napoléon Murat, fils cadet de Salomé; ils sont les gardiens du château. Nous allons aussitôt au village interroger les uns et les autres pour savoir les nouvelles. Le bandit a passé la nuit chez le cordonnier, la police l'avait cherché dans une maison d'où il avait fui au moment où sa présence était signalée de l'autre côté du district; alors on met le cordonnier en prison pour lui avoir donné asile; le surlendemain il est transféré au chef-lieu de canton, mais sur ces entrefaites l'état de siège est levé, et il réintègre alors son domicile. Quant au brigand, il se cache, mais où? Peut-être chez sa nourrice qui demeure tout près sur la colline, de l'autre côté du torrent. Comme il entrait toujours au château, il y a quatre ans, par la porte-fenètre de ma chambre, j'ai peur le premier soir; néanmoins je ne prends pas de pistolet; distraite de nature, je me serais certainement tuée par maladresse. Le second

soir, du reste, je n'y pense plus et dors comme toujours, la fenêtre ouverte.

Ce matin, je suis réveillée par le bruit d'un, deux, puis trois, et enfin cinq papillons aussi laids que possible qui se trémoussent sur ma commode. J'appelle Lucien, lui demande leurs noms; au lieu de répondre, il se met à rire de tout son cœur de ma naïveté. Ce sont les cocons qu'un aimable marchand m'a donnés, ils se sont brisés, laissant sortir de leurs soyeuses enveloppes ces jeunes, mais affreux ailés, qui se permettent de venir troubler mon sommeil.

Aujourd'hui 20 juillet, nous étions sur la terrasse et j'écoutais avec la plus grande attention la lecture d'un mémoire de la main de Napoléon III, où il écrit à Wilhelmshöhe, expliquant les événements qui précédèrent la déclaration de la guerre de 1870, prouvant qu'à Bismark seul, à ses calculs, à ses écrits, à ses paroles on était redevable de la guerre[1]; que l'Allemagne l'avait préparée, amenée, désirée, les cartes allemandes agrandies de l'Alsace et de la Lorraine, ayant

(1) Confirmé par des écrits parus depuis.

déjà paru au moment de l'ultimatum. A mon premier voyage à Ems en 1869, j'étais encore bien enfant, mais je me rappelle, comme si c'était d'aujourd'hui, la tristesse admirative de mon père, ancien élève de l'École Polytechnique et capitaine d'artillerie, en visitant près de Coblence le fort d'Ehrenbreitstein. « Ils sont très forts, me dit-il », et lorsque la guerre fut décidée, à mon immense étonnement, il ne se fit aucune illusion sur l'issue de la campagne; mon ignorance d'adolescente chauvine ne pouvait le comprendre, et ne le croyait pas. Le mémoire de l'empereur Napoléon III fut copié par le prince Achille Murat, officier d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon. Lucien naquit à Alger à ce moment-là : son père le quitta quinze jours après sa naissance, pour suivre le maréchal.

J'étais, dis-je, si occupée, si absorbée par l'intérêt de cette lecture que je n'avais pas vu les deux petits ours, âgés de cinq mois : ils avaient passé par la fenêtre, escaladé l'escalier, et entraient dans ma chambre comme de véritables caniches; mais beaucoup plus drôles, plus amusants que des chiens. Depuis, l'un des

deux s'est étranglé, son amour de la gymnastique lui a coûté la vie.

Nous parlons sans cesse de l'Empire, cette époque m'intéresse à double titre, car elle est relativement bien près de nous, mais moralement si éloignée. Je ne me lasse pas d'interroger Salomé sur cette cour brillante, où elle vécut pendant plusieurs années. Son salon très libéral était le rendez-vous des intelligences, qu'elle accueillait et groupait autour d'elle avec cette parfaite bonne grâce qui la caractérise. Cassagnac, Galliffet, Arthur Meyer, qu'on surnommait alors le duc Meyer, et tant d'autres, y fréquentaient journellement. J'entends les intéressants détails sur le duel qui faillit avoir lieu entre Cassagnac et le prince Achille Murat : le premier avait mal parlé du prince Napoléon en public et, quoique très lié avec lui, le prince Achille Murat ne pouvait le laisser critiquer son cousin. L'éminent orateur le comprit si bien que le lendemain de l'affaire qui s'était passée au foyer de l'Opéra, il arriva à 8 heures du matin. La princesse déjà levée, était dans son boudoir, n'ayant pas dormi ; elle sonne, fait appeler son mari,

disant qu'un visiteur le demande, qu'il descende promptement, même en robe de chambre. Il arrive sans savoir qui le demandait, et les deux hommes qui allaient se battre se jettent dans les bras l'un de l'autre. Tous les deux avaient fait leurs preuves de vaillance sur le terrain, et le public applaudit à la tournure que prirent les choses.

Ce matin, les roses de France, que chaque jour la charmante Antoinette m'apporte, sont encore plus parfumées que d'habitude, et leurs pétales plus frais. Je fais leur portrait, voulant conserver leur souvenir.

C'est le jour du courrier, il arrive deux fois par semaine. Lorsqu'il est dépouillé, chacun se plonge dans sa lecture, et l'on y reste longtemps oubliant alors les heures et les minutes.

Nous projetons un voyage à Zougdidi, j'en suis fort aise; voir de près la capitale de la Mingrélie, dont j'ai si souvent tracé le nom sur les enveloppes en écrivant au Caucase, m'est fort agréable. Nous partirons en voiture après-demain.

Pendant la promenade, je vois de jolis types de chevaux à longue crinière, de formes élé-

gantes. Comme ils sont fringants ces petits chevaux caucasiens, fiers comme leur cavaliers qui vendraient tout, femmes, enfants, champs et vignes, pour acheter un titre de noblesse!

Lucien rapporte de bonnes nouvelles de la montagne, le chemin sera bientôt terminé, et le chalet d'Herminisia ne va pas tarder à nous attendre. Comment y monterai-je, car le cheval me fatigue? Je propose d'y aller à pied. « C'est impossible », me répond-on. Alors, on construit un *araba*, une voiture à bœufs, je l'essaierai ces jours-ci, cela m'amuse.

Ma famille triomphe à la pêche à la mouche. Marie rapporte orgueilleusement une truite superbe, Achille de même; quant à Lucien, le chiffre s'élève à cent vingt; elles sont excellentes, ces truites, il n'y a pas en Écosse de pêcheries comparables à celle-ci.

J'essaye aussi, moi, de pêcher à la mouche, mais, pour un coup d'essai, ce n'est pas un coup de maître; il faut dire que la beauté du paysage et les mœurs des habitants attirent plus vivement mon attention que le frétillant poisson.

Le prince Guibouzé, un voisin, et Constantin,

le précepteur russe d'Achille, nous apprennent pendant une ravissante promenade, que Terentia fait dire à la princesse qu'il se résigne à être pris par la police, mais qu'il ne veut pas mourir sans avoir obtenu son pardon à elle; deux intermédiaires viennent de sa part.

Une pluie tiède tombe vers 5 heures, une vraie douche de température de serre chaude, ces averses fertilisent le sol et font pousser le grain avec une étonnante rapidité. Il n'y a ici ni aube, ni crépuscule, seulement la nuit et le jour.

L'église du château est du pur roman mingrélien. Le dimanche, pendant l'office, on m'apporte un pain sans levain. Les vêtements du père Samson, qui porte ses cheveux longs flottants le dimanche et nattés les jours de semaine sont bleu et argent de nuances délicates et fondues.

Aujourd'hui, j'ai vu exécuter des pas nationaux : les danses sont gracieuses, les femmes ont chanté en s'accompagnant sur une sorte de guitare à cinq cordes : le tambour. Le concert était tout à fait charmant; les Mingréliens ont le sentiment de la mesure et leurs dispositions musicales sont accentuées.

Jamais on ne rencontre un homme ivre, ni impoli, ni grossier. Ces gens ont des raffinements étonnants. Ainsi lorsqu'on a une maladie contagieuse les voisins vous apportent de bons petits plats, puis ils les déposent pour le malade près de la grille, mais n'entrent pas dans la maison, de crainte de contagion, ce qui préserve le pays contre les épidémies.

Le régisseur, M. Alexis, est gai, amusant, spirituel ; il chante la chansonnette française, dont il ne comprend pas un mot, très drôlement. Il avait un ami très épris d'une jeune fille déjà fiancée, mais qui secrètement lui avait donné son cœur, tous deux souffraient. Les préparatifs du mariage étaient néanmoins terminés, la noce allait se faire, alors très adroitement Alexis enleva la jeune fille et la conduisit au rendez-vous où elle trouva celui qu'elle aimait, ils se marièrent de suite, mais hélas! quelque temps après, le jeune époux fut tué par un des membres de la famille de l'amoureux éconduit.

On recommence à parler de Terentia, il demanda 700 roubles et des armes. « Nous sommes maintenant six », dit-il, hardiment.

L'audace revient, comment cela finira-t-il? Le maire est tout penaud en songeant aux tours qu'il lui joue. On parle d'un autre terroriste, qui tua trois gendarmes, et vola à un quatrième son cheval et son fusil, après l'avoir renversé, Il se sauva en enfourchant la monture, emportant armes et bagages. La police est à ses trousses.

Le prince et la princesse Guibouzé ont été très dévoués, pendant la dernière révolution. Ils sont venus avec leur fils âgé de sept ans, et n'ont pas quitté les Murat pendant qu'ils étaient en danger.

Combien les soirées sont belles et douces et si attachantes! Nous vivons dans le passé soit mingrélien, soit napoléonien. Les anecdotes se succèdent, et je ramasse des perles pour les réunir plus tard en collier.

Un jour mademoiselle de Montijo, l'Impératrice Eugénie, éblouissante de beauté, de grâce et d'intelligence, se promenait dans le parc de Saint-Cloud; elle voit à ses pieds un trèfle à quatre feuilles, elle ramasse ce porte-bonheur de tous les pays et le tend à l'Empereur. Celui-ci ému et ravi, fait tra-

vailler les bijoutiers de Paris pendant la nuit; à l'aube un magnifique trèfle sort des ateliers et mademoiselle de Montijo reçoit au réveil, un trèfle en diamants, rubis, saphirs et émeraudes, bijou qu'elle portera dans la gloire, dans le bonheur, dans le chagrin, dans le deuil... toujours.

Mon mari me mande ici la chute du ministère. Combien de loin les événements s'estompent, s'effacent, paraissent petits! La vie patriarcale que nous menons dans cette grande nature nous élève, semble-t-il au-dessus des mesquineries de l'humanité.

Nous apprenons que la Perse est en pleine révolution et qu'un tremblement de terre y a causé des ravages; puis, que les terroristes mingréliens ont, dans leur dernière réunion, manifesté le désir de proclamer la république au Caucase. Que de changements politiques entre l'Elbrouz et l'Ararat, depuis le commencement du monde! Du reste certaines vies en ont tant vu! Ainsi mon père, le marquis de Verteillac, dont la mémoire m'est si tendrement chère et dont j'admire tous les jours de plus en plus l'intelligence, la sagesse et l'esprit, naquit

en 1798 et mourut en 1887 à quatre-vingt-huit ans. Il avait assisté à la fin de la Révolution française, vit le Consulat, l'Empire, Louis XVIII, les Cent-Jours, Charles X, Louis-Philippe, la République de 1848, le Deuxième Empire, la Commune et la République actuelle. Il fut officier du roi à quinze ans, page de l'empereur à seize ans, aux Cent-Jours, entra à dix-sept ans à l'École Polytechnique, fit les campagnes d'Espagne, de Grèce, où il fut porté à l'ordre du jour et décoré, du siège d'Anvers, comme capitaine d'artillerie, et reçut la croix de la Légion d'honneur. Ainsi une seule vie assista à onze changements de régime.

Nous partons pour Zougdidi en deux voitures, laissant Marie et Achille à la joie de se raconter les mille et un petits faits qui se sont passés pendant l'hiver, sous les frais ombrages des platanes caucasiens et des chênes bretons. Machoulon, le fidèle gendarme mahométan, et Tsiza, un domestique, nous accompagnent. Le temps est splendide. Les torrents se laissent traverser sans que leurs flots grondent. Je ramasse en route un morceau de rocher incrusté de coquillages,

tout autrefois ici était submergé. La mer Noire et la Caspienne si longtemps communiquèrent, que partout l'on en retrouve des vestiges.

La *planteish* est ce dont on se sert pour couvrir les toits de chaume, ceux des gens plus riches sont en *dranis*, lattes de bois de chêne ou de sapin, ainsi que les *doukans*, boutiques des villages; les richards les font en zinc et en fer, ce qui n'est pas joli. Les *migemesnaks* (signes d'arpentage) sont des trous dans lesquels on met du charbon recouvert de terre, et entouré d'une haie de tiges de bois entrelacées, ainsi que les haies qui bordent les propriétés ou les chemins; un piquet est planté au milieu du trou.

A l'entrée de la ville du Vieux-Sénac il y a un hêtre historique; le tronc, d'une large circonférence, est couvert d'inscriptions. Au Nouveau-Sénac, près de la forteresse du prince Dachin, nous descendons de voiture, visitons des caves de vin. Au déjeuner nous nous régalons d'un fromage rôti comme un poulet à la broche. Ce plat indigène est délicieux. La route nous permet de monter dans l'automobile

de mon gendre; il fut le premier à rapporter de Paris un moteur, maintenant il y en a plusieurs en Géorgie. Aux ruines du château de la princesse Moukranski, nous retrouvons de belles lignes d'architecture et, chose bien appréciable en été, une source d'eau exquise. Le mont Léopard est à droite. L'écrivain Chardin, que les Mingréliens trouvèrent trop curieux, au XVIIIe, siècle y fut enfermé dans une cage de fer et c'est ce même mont qui donna son nom aux strophes de Rustavelli.

A Heta nous descendons d'automobile. M. Iona Méounarguia, sa femme et ses enfants, nous offrent des bouquets : c'est l'adjoint du maire de Poti qui deviendra bientôt mon mordia, c'est-à-dire mon frère d'adoption; je serai sa *piercelle*. Sa maison de campagne au fond de la vallée est dans un site pittoresque.

A 6 kilomètres de Zougdidi, à un endroit nommé pont Rouge, nous voyons beaucoup d'hommes à cheval. Nous descendons, moi, pleine de curiosité; des coups de fusil partent, ils semblent joyeux : c'est une députation. Un monsieur descend de sa monture, les autres en font autant; il s'avance vers moi : c'est le Data-

kartosie, premier représentant de la ville de Zougdidi. Il me débite un discours éloquent, dans lequel il m'exprime sa joie de voir la mère de la belle-fille de « Salomé », et me présente, au nom de la ville, une ravissante croix ancienne, incrustée de pierreries. Je suis émue, surprise, et si étonnée que j'ai peine à reprendre mes esprits, pour répondre dignement à une attention si particulièrement flatteuse. Il est accompagné des notables de Zougdidi. Nous entrons dans la capitale de la Mingrélie enfouie au milieu de bosquets de mimosas roses, arbres couverts de petits plumeaux parfumés qui leur donnent un air très particulier.

Nous nous arrêtons à la porte du palais du prince de Mingrélie. Celui-ci a deux châteaux, l'un à droite où nous logeons, l'autre au bout du vaste parc qu'il occupe lui-même ; tous les deux furent élevés par la dernière princesse régnante. Les arbres les plus rares et aussi les plus touffus entourent le lac. Le prince n'habitant généralement pas le pays, le jardin jouit de sa liberté. La végétation livrée à elle-même s'étale de tous côtés sans entraves, pousse luxueusement et présente l'aspect sauvage d'un



Zougdidi, château de S. A. le prince de Mingrélie.

bois plein de mystère, de charme et d'attraits. Les ruines des anciennes serres et celles, plus grandioses, du château de la princesse Salomé incendiées il y a dix ans, sont des plus pittoresques sous leurs géraniums grimpants. Je regarde ces dernières avec tristesse, sachant les regrets qu'éprouva, en voyant la flamme lécher ces murs élevés avec tant de soins, le prince Achille Murat, qui mourut quelques mois après ce malheur, à sa propriété de Scadouache.

M. Vladimir, régisseur du prince de Mingrélie, nous reçoit à merveille. Il est heureux de voir la princesse Salomé et Lucien, et invite en notre honneur trente-trois hommes à dîner dans l'immense salle à manger du palais. On me demande encore de présider le festin; en ce pays hospitalier, je dois être la reine de la fête, disent-ils. Je me mets à l'un des bouts de la table, la princesse Salomé est à ma droite, le préfet à ma gauche. Ce dernier connaît Paris, une partie de l'Allemagne, et nous causons agréablement. Son fils qui a onze ans me paraît d'une intelligence extrêmement développée. Au printemps, me dit-il, la Mingrélie a comme une orgie de parfums de fleurs; les rhododendrons,

les azalées sauvages en buissons bordent les routes, les champs et les collines. Je trouve que le gouvernement n'a pas assez favorisé la circulation, qu'il lui faut construire des routes, des ponts, des chaussées, etc.

Voici le menu de notre dîner :

Hors-d'œuvre.
Potage avec bouchées.
Huîtres.
Esturgeons.
Bœuf aux légumes.
Poulets de grain.
Cochon de lait rôti.
Salade.
Gomi (bouillie de millet).
Bavaroise.
Gâteaux.

Le touloumbache est le prince Petre Antchabadzié. Beaucoup de discours, de libations, de toasts en l'honneur de Salomé et de moi-même, grâce à elle. On la remercie en l'appelant la mère, la bienfaitrice, la protectrice du pays, et l'on espère que Lucien et Marie apprendront sous son égide à être les « parents des Mingréliens ». On boit à Marie, à Achille. Lucien répond très éloquemment ainsi que sa mère. Un des jeunes gens de l'assemblée, procureur,

rappelle ce trait d'un Rohan, qui ne voulut pas embrasser, selon l'usage du temps, le pied du roi et leva brusquement en l'air la jambe du souverain. Ce trait d'indépendance d'un des aïeux de mon mari avait causé l'admiration de ce jeune libéral, qui se mit en frais pour moi. Nous ne sortons de table qu'à une heure du matin.

Je visite la ville avant d'aller à Scadouache; elle est fort animée, c'est jour de foire. Les marchands sont assis par terre à l'ombre des arbres de la promenade, entourés de leurs bêtes : buffles, vaches, chèvres, cochons, oies, poulets, chevaux. Je remarque des poteries de formes anciennes, toutes gracieuses.

La route de Zougdidi à Scadouache est fort belle. A deux verstes de l'habitation, ou des habitations, — car le grand chalet orné de balcons est entouré de plusieurs maisons plus petites, — nous sommes salués par la population, le maire en tête; nous mettons pied à terre. Les jolies femmes du pays et tous les villageois de conséquence viennent à notre rencontre, m'offrant le pain, le sel et une icone du Christ, me souhaitant la bienvenue avec un empresse-

ment tout familial. Ces gens sont d'une délicatesse, d'une sensibilité et d'une noblesse tout à fait extraordinaires; le plus humble laboureur a des manières de gentilhomme.

Longeant des rochers, traversant un bois d'acacias, on entre dans le parc d'où la vue s'étend sur la chaîne du Gourié, la mer au loin, avec de superbes vignobles comme premier plan. Un prince des environs dont la fille épousa le jardinier de Scadouache, fut d'abord très mécontent du mariage de sa fille, mais comme c'était un des tenanciers de Salomé, il pardonna la mésalliance. Nous déjeunâmes avec lui.

Le tombeau du prince Achille Murat est à côté de l'église; il est entouré d'hortensias bleus, couvert de nids d'oiseaux. Devant lui se déroule l'horizon immense. La veuve du prince y vient en pèlerinage bien souvent.

La maison d'Alexis nous est hospitalière au retour; c'est une vaste habitation indigène au milieu d'une prairie. L'intérieur en est mi-caucasien, mi-parisien, l'assemblage est amusant; les photographies de nos boulevards sont suspendues à côté des images de la reine Tha-

mar et de Schamyl, les tapis d'Orient regardent curieusement les bibelots des *Trois-Quartiers*. Madame Alexis, très jeune, a cheveux blancs et fort bel air.

Le soir, au palais, dîner de trente-cinq convives, des femmes cette fois-ci. Chants avec accompagnement de guitare et danses harmonieuses; la *legzinka* entre autres est d'une grâce exquise.

Les jeunes filles sont habillées avec beaucoup plus de goût que dans nos provinces de France : leur mise est élégante, d'une originale simplicité. Pendant ces deux dîners, M. Vladimir Alchebaya, l'intendant, ne s'est pas mis à table; il nous servait avec les domestiques. Les hôtes sont des êtres sacrés, rien n'est assez bon ou beau pour eux. Le dîner féministe dura moins longtemps que l'autre; on y fut plus sobre. Madame Iona Méounarguina fut la *touloumbache;* c'est elle qui se levait et portait les santés.

Les boutiques de Zougdidi sont bien fournies : armes, étoffes, soieries, cotonnades, bijoux, il y a de tout, excepté des cartes postales. Le chef de district, mon voisin de table,

connaît mon cousin Philippe de Rohan-Chabot; ce dernier le reçut comme militaire à Paris. Décidément, le monde est petit : qui m'eût dit qu'ici j'entendrais parler de ma famille?

Dans la cour, près du palais, se trouve une très ancienne table, espèce de tumulus couvert d'inscriptions d'un grand intérêt historique.

Le monastère de Khopi, entre Zougdidi et Jaïteh, est extrêmement curieux. Les moines ayant le supérieur à leur tête, m'en font admirer tous les détails; les colonnes de marbre et les chapiteaux sont luxueusement sculptés. Les peintures murales intérieures représentent le prince Levan Dadian, sa femme et sa fille, on admire aussi des médaillons peints sur or représentant les quatre évangélistes. Plusieurs choses précieuses y furent volées il y a quelque temps, mais grâce à l'anathème lancé contre ceux qui, connaissant les délateurs, ne les dénonceraient pas, les objets réintégrèrent leur domicile sacré.

Les buffles passent leurs journées dans les cours d'eau. Ces bêtes ressemblent à des phoques, dont les lignes seraient harmonieuses et la peau non pas luisante, mais couverte de longs

poils; ils regardent avec une placide complaisance le ciel bleu au-dessus de leurs têtes, et les haies de roses bordant le chemin.

Aujourd'hui, les ailes du moulin qui tournent si rapidement me semblent des amies que je quitterai bientôt; je regarde minutieusement et avec un intérêt croissant, tous les souvenirs historiques du château, afin de les graver dans ma mémoire, car demain, je monte à Herminissia.

Dans le salon, il y a des armes richement et très artistement ciselées, des anciens souverains de Mingrélie, un très beau portrait de Napoléon Ier, un autre du prince Lucien Murat,

La montagne contient beaucoup de fer, le sol, les jours de pluie, semble couvert de flaques de sang. L'idée première qui était de me faire monter en araba (voiture à bœufs) est écartée, j'irai en palanquin portée par huit hommes. Les autres, — ce qui enchante ma femme de chambre, Émilie, écuyère d'instinct et de goût, — iront à cheval; il faudra cinq à six heures pour parvenir au sommet.

Le départ est fixé au lever du soleil. Nous partons d'abord en voiture, Antoinette et moi,

après avoir dépassé la source du torrent, on en descend. Antoinette est charmante en habit de cheval, elle monte à merveille sa fringante jument, et moi je me prélasse comme madame Sisowath.

On volait encore les femmes pour les vendre aux Turcs, il y a très peu de temps, le grand-père d'un homme que je vis en faisait le commerce; la beauté si connue des Caucasiennes rendait le vol très tentant.

Mais revenons à la montée de Quibia. Imaginez-vous la forêt de Fontainebleau, les pittoresques sites de ses clairières avec des hêtres, des ormes, des érables, des sapins, des châtaigniers de toute beauté, des dessous de bois en lauriers, en buissons de myrtilles, à 2.000 mètres de hauteur, sous le ciel d'Asie, la brise des Alpes. Vers 11 heures, nous faisons halte, chacun descend de sa monture pour prendre des forces et se reposer; l'endroit est ravissant, au pied d'une source, les troncs abattus servent de sièges couverts de mousse et les branches de parasol. Nous bavardons comme des pies au milieu des plantes odorantes et des mousses vertes, les



Mon arrivée au chalet d'Herminissia, montagne de Quibia (Mingrélie), 2.000 mètres d'altitude.

rossignols répondent en chantant; la halte est dans l'endroit le plus romantique du monde. Quelle poésie dans cette admirable nature!

Le sentier a été tracé au milieu de fougères gigantesques, de buis altiers, d'ifs centenaires; il contourne les vallées et les monts de la forêt vierge, se raidit, se rétrécit, passe sur le rocher, dans l'ombre, puis tout à coup en pleine lumière. On atteint le faîte. Voilà Herminissia! Je passe sous un arc de triomphe orné de drapeaux, comme une princesse de Trébizonde, accompagnée de cavaliers et de charmantes cavalières au nombre de quarante-six; nous arrivons, éblouis du chatoiement des fleurs remplies de soleil, qui semblent d'étincelantes pierreries.

Le panorama comprend les vallées du Khopi, du Tekhour et de l'Inzan, les monts de l'Ourtha, la vallée d'Iremshali, l'Iméréthie jusqu'à Koutaïs Suchum et la mer Noire près de Batoum. Les marins racontent qu'aux équinoxes des êtres étranges quittent la mer et viennent sur terre : si ce sont les mâles qui sortent, il fera mauvais temps pendant six jours

et si ce sont des dames, oh! bonheur, il fera beau car elles ne peuvent abîmer leurs voiles. Quel ravissant conte oriental!

Ce n'était pas un racontar : un ours a passé la nuit à cinquante mètres d'ici, il a mangé tout un champ de maïs, les paysans demandent sa mort, une battue est organisée; grand émoi. On part de bonne heure. Vers midi les chants annoncent que l'animal s'approche. J'allais dire que le cuisinier en oublie ses fourneaux, mais le mot serait impropre, car ici il n'y a qu'un feu sur le plancher, au milieu de la cuisine, et pas de trou au plafond pour laisser échapper la fumée, ce qui n'empêche pas la nourriture d'être excellente. Donc, le chef, brandit son couteau pour aller à la chasse; les autres domestiques, hommes et femmes courent; je vole, l'animal souffle dans le cou de Marie et d'Émilie, et je le vois courir à toute vitesse. A deux heures du matin on ramenait son cadavre. J'allais à la rencontre des chasseurs au clair de lune; j'entends des voix. C'est la chanson du *Pied heureux*, huit hommes rapportent triomphalement celui qui ne mangera plus ni mouton, ni chèvre,



LL. AA. les princes Lucien et Achille Murat. On montre à un petit ours sa mère morte.

celui qui ne sera plus la terreur des troupeaux et des bergers. Les rabatteurs, les gardes sont fiers de l'adresse de Lucien qui le tua du premier coup. On le dépose sur une pierre couverte de mousse. Le garde-chef fait son procès ; c'est un homme superbe, ancien braconnier, brigand converti. A la mode mingrélienne et parodiant les enterrements, il commence les lamentations, tout comme pour un homme : il regarde l'ours d'un air triste, mais bientôt le ton change et le procès commence : « Toi, tu as tué mon cheval, un coursier rapide qui parcourait nos sentiers, joyeux de vivre, crinière au vent, infatigable à la course, l'orgueil de l'écurie; toi, tu as enfoncé la porte de la hutte et blessé le berger qui passait, tu as mangé trois chèvres, privant les enfants du pauvre de leur nourriture quotidienne ». Et les coups tombent comme grêle sur le corps insensible de « Micha ».

Les ours d'ici ont presque toujours le collier blanc, signe de race particulièrement féroce ; pourtant ils n'attaquent l'homme que lorsqu'ils meurent de faim, mais ils se défendent bien, par exemple. Pendant mon séjour en

Mingrélie, Lucien en tua cinq et Achille eut la gloire d'en abattre un, ce qui rendit tout fier cet enfant.

Les montagnes sont encore peuplées de bouquetins à bois énormes. On prend les faisans au faucon, les cailles avec l'épervier qu'on dresse en lui couvrant les paupières, en l'encapuchonnant, en lui attachant les grelots aux pattes, en le privant de nourriture et de sommeil. Au bout d'une semaine le fauconnier se place à dix pas, agite de la main un morceau de viande, siffle l'élève qui prend son vol et vient se poser sur sa main. Au bout de sept jours le dressage est terminé, le fauconnier prend une caille à laquelle il coupe les ailes et la lance en l'air, l'épervier se jette dessus et l'abat. Le chasseur se rend en plaine avec un chien couchant, et rapporte généralement de cinquante à soixante cailles par jour. Les meilleurs éperviers sont les hagards. En août, les bécasses et les bécassines abondent, les outardes, les sarcelles, les canards sauvages, les doubles, les vanneaux, les oies, les hérons, les cormorans volent de tous les côtés. Le passage des goélands et des mouettes annonce des tempêtes

sur la mer Noire. Les bosquets retentissent des allègres chants des oiseaux chanteurs. Les corneilles bleues, les rossignols, les chardonnerets piaillent juste et en mesure, les merles, les rouges-gorges, les tourterelles, les vanneaux, les grives exécutent des morceaux à plusieurs parties qui font admirablement apprécier les simples voix de la nature, que les citadins ont rarement le loisir de comprendre et de goûter.

Le prince Levan Dadian était un véritable Nemrod; il tua un jour, dans une seule battue, trois ours, six cerfs et trente-neuf sangliers. A Tsekouie le prince de Mingrélie possède la plus belle chasse de bouquetins. Sa propriété commence à 2 kilomètres d'Herminissia, aux pâturages d'Isri.

Je vis là-haut, hier, un endroit où jadis on amarrait les bateaux, lorsque, sur le flanc de la montagne actuelle, il y avait un grand port de mer. Pour la chasse aux bouquetins, on envoie devant soi une trentaine de batteurs à deux jours de marche; ils s'avancent dans les clairières, puis dans les sentiers rocailleux, tirant à blanc; le troisième jour, l'avant-garde apparaît

à portée des premiers affûteurs. Un vieux bouquetin, le chef expérimenté de la bande, celui dont l'autorité est incontestée (on voit bien qu'il s'agit d'animaux, jamais homme n'inspire une pareille confiance) conduit les bouquetins à 5 ou 6 mètres en avant. Arrivé à un endroit élevé, il se retourne pour voir où sont ses compagnons, qui s'arrêtent alors net. Lorsqu'il croit le terrain sûr, il recommence à marcher, et c'est au moment où il se retourne qu'on tire sur lui. Le chef abattu, la troupe se disperse et on l'atteint facilement. On peut en tuer une cinquantaine, les femelles sont épargnées. Le coq de bouleau, *Tetras Caucasia*, est d'une chasse difficile. Cet oiseau emmagasine sa nourriture d'hiver dans les grottes, et souvent ce sont les bouquetins qui la mangent.

Les lis de Perse poussent au pied des vignes sauvages qui forment des arcs de verdure, reliant les arbres les uns aux autres; la clématite enguirlande les troncs d'arbres qui atteignent une grande hauteur.

Entre Soukhoum-Kalé et Poti, on prend des esturgeons, des saumons, des soudaks, des

harengs, des cephalos, des écrevisses et des crabes; dans les ruisseaux, au lac Paléostom, des carpes et des brochets. Les torrents d'Abacha et de Tourkchou sont pleins de truites comme celui de la Tchatchkoura.

La laine des agneaux est frisée dans le jeune âge; on mégit les peaux comme fourrure d'astrakan. Les chèvres sont de la race du Thibet; il y a des oies, des dindons, des lapins. Le cheval est petit, la queue longue, la robe bai-brun ou gris blanc; il est fin, très dur à la fatigue et a beaucoup de sang. On le monte en filet mince et brisé, sans éperons, avec une croupière et un poitrail qui sont des ornements. La selle sans paquetage ne blesse jamais l'animal : elle est recouverte d'un épais coussin de peau rembourré, les étriers sont en fer ou argent, attachés très courts. Les Mingréliens montent avec une extrême élégance; ils ne sautent jamais, tournent toujours l'obstacle ou le franchissent au pas; si le cheval tombe, le cavalier, sans quitter la selle, se relève avec lui.

Autrefois, on promenait les épouses infidèles sur des chevaux dont on avait coupé la queue. Pour cette raison, aucun Mingrélien ne mon-

tera jamais un cheval ainsi mutilé. La princesse Murat, au courant de cette répugnance, eut l'ingénieuse idée de faire couper la queue à ses chevaux. Ils furent désormais en sûreté : personne ne les vola.

Autrefois la princesse de Mingrélie sortait à califourchon, accompagnée de douze dames de service montées comme elle, et escortée de vingt ou trente princes ou nobles et d'autant de *dolmakhoiésm* suivant à pied, quelle que fût l'allure des chevaux. La femme portait le manteau de drap écarlate brodé, sur la tête un chapeau rond en feutre de même couleur, relevé des deux côtés par des ganses et des galons et orné de monnaies précieuses. Les montures avaient des housses de brocart qui pendaient jusqu'à terre; les étriers, brides, têtières, poitrails étaient enrichis d'ornements et de glands d'or et d'argent. Les enfants et leur gouverneur, généralement un moine, faisaient partie de la suite. Parmi les piétons, des secrétaires portaient à la ceinture le *balamarie*, long encrier de cuivre ou de vermeil. J'en ai vu un superbe à Salkhino, qui avait appartenu au prince David de Mingrélie. A Pâques et aux

mariages, il y a des courses sur un espace de 5 à 6 verstes. Le long de la piste, les spectateurs encouragent et frappent du matrak (fouet à manche court et à lanière rigide) leur cheval favori. Le gagnant, très fêté, fait un bon mariage.Les mulets sont fins et excellents; ils valent plus de 150 roubles, et sont montés par les prêtres, avec un mors et des éperons.

Les Mingréliens aiment beaucoup bavarder. En hiver, ils couchent en famille dans la même pièce, et se relèvent souvent pour entretenir le feu. C'est l'occasion de causeries, de gaieté. Au lieu de dormir, on passe la nuit en brillantes conversations. Tout ce qui est paroles, discours, éloquence, leur plaît, les passionne. Les musulmans qui viennent de Trébizonde et des environs sont très travailleurs, intelligents, industrieux et, au contraire, plutôt silencieux.

Dans la plaine, il n'y a pas de pâturages : les bœufs et les vaches mangent ce qu'ils trouvent; ils se vendent de 40 à 50 roubles. Les veaux sont réservés aux prêtres, ils servent aux offrandes des paysans *(totssonas)*. Le lait de bufflesse est excellent, plus gras que celui

de la vache. Ici, dans la montagne, nous prenons beaucoup de *mazzoni*, lait caillé; on en fait des cures. Les porcs sont zébrés. Le nabadi, manteau de l'indigène coûte de 3 à 6 roubles.

La vie, sur le haut de la montagne de Quibia passe trop vite, les heures volent comme, à nos pieds, les nuages. Ceux-ci ont, en ce moment, des formes de vagues; la pointe du mont de droite devient une presqu'île battue par les flots, et la vapeur blanche descend, tandis que nous paraissons monter.

Nous faisons, selon l'usage, l'échange de mèches de cheveux, Iona, et moi; maintenant nous sommes frère et sœur sacrés, à la vie à la mort. Il me fait présent du dernier verre dont se servit le dernier roi d'Iméréthie; moi, je lui peins des fleurs de montagne. En revenant de la promenade, quelle ne fut pas ma surprise ce matin de voir mon nom « Herminie » gravé sur l'arbre devant la porte de ma chambre! C'était une gracieuseté de mon « Mordia ». Il est très instruit, a beaucoup écrit et lu, sa conversation est spirituelle, et, qualité bien rare dans tous les pays, il sait

écouter et aime à écouter. Il est temps de dire que M. Iona, cet aimable compagnon, est un ami intime de la maison, un parent spirituel de Salomé.

Cette charmante princesse est à mes côtés : comme je finis d'écrire, elle me parle de sa tante, sœur de sa mère qui se nommait la princesse Nina Techetchevadzé. Elle prenait des leçons de musique avec le grand poète Gribagedoff; de la musique on passa bientôt à l'amour et cette jeune fille de quinze ans s'éprit passionnément du poète de cinquante. Ils se marièrent; il fut nommé ambassadeur et alla préparer la demeure qui devait recevoir la jeune femme enceinte. Mais, quelques jours après l'arrivée, il mourut du choléra en 1860. La pauvre femme, ne recevant pas de nouvelles de son époux, s'inquiéta; ceux qui l'entouraient faisaient leur possible pour la rassurer, craignant un malheur pour elle et pour l'enfant qu'elle portait dans son sein. Or, il arriva qu'un jour, une dame russe vint la voir et lui prodigua des compliments de condoléances, Nina tomba sans connaissance et accoucha d'un enfant mort. Fidèle au sentiment de

son adolescence, elle ne se remaria point. Lorsqu'elle accompagna sa sœur, la princesse régnante de Mingrélie, à Moscou, pour le couronnement de l'empereur Alexandre, les étudiants lui envoyèrent une loge pour la représentation du *Chagrin vient de l'esprit*, pièce de son mari. On lui fit une ovation, mais ses pleurs coulaient toujours.

Quelques jours après son mariage, la princesse Salomé fut invitée à dîner aux Tuileries : elle s'était commandé chez Worth (le grand couturier de la rue de la Paix) une robe qui devait être un petit chef-d'œuvre de goût et d'élégance ; l'étoffe était lamée d'argent. A 3 heures, pas de robe, à 6 heures, rien ; on s'inquiète, on s'affole, et à 7 heures le couturier fait dire qu'elle ne sera prête qu'à 8 heures. Le dîner intime à la cour devait être suivi de grande réception, et il était pour 8 heures. La princesse se décide à aller trouver sa tante l'impératrice, à lui confier son ennui ; l'impératrice la console, lui dit de faire envoyer directement la robe aux Tuileries, et qu'elle s'habillera dans son cabinet de toilette. A l'heure dite, la robe arrive aux Tuileries, et Salomé déshabillée

s'apprête à la mettre, lorsque l'Empereur, croyant Sa Majesté seule, entre dans le cabinet. « J'étais si troublée, dit Salomé, que je ne pus dire un mot; alors le souverain fut renvoyé, et la toilette s'acheva sans nouvel incident. »

On marche sans se lasser ici, l'air vous porte, et les sentiers sont bien plus faciles à gravir que ceux des Alpes. Aujourd'hui la promenade était particulièrement attrayante; nous avons déjeuné sur l'herbe, puis visité les cabanes des bergers. Antoinette est intrépide, rien ne la fatigue, elle est toujours de bonne humeur; son rêve est de rester éternellement dans son pays, sur ses terres, dans ses montagnes. Heureuse nature! aimer son horizon et n'aimer que lui, n'est-ce pas le plus grand bonheur de l'existence?

Le gouvernement russe est extrêmement paternel, il corrige, mais protège et soutient. Les pensions des veuves et des orphelins sont plus élevées que dans aucun autre pays, l'instruction se développe journellement d'une manière étonnante.

Notre chalet est entouré de tentes, où logent ceux qui ne peuvent trouver place dans les

chambres : ces tentes viennent de Mandchourie où elles firent campagne. Nos couchettes sont des lits de camp, qui ont aussi voyagé. Ils arrivent de Perse et sont de fabrication anglaise.

Un jour que Salomé accompagnait son mari à la chasse au bouquetin, un berger centenaire s'approcha d'elle et lui dit : « Tu viens de commettre un sacrilège, les mânes de ton père ne sont pas contentes. — Qu'ai-je fait? répondit-elle. — Tu viens de profaner un bois sacré, jamais une femme n'est entrée ici. » Puis il tourna sur ses talons. Ce jour-là on ne prit rien, la chasse fut ratée.

Nous montons tous aujourd'hui sur les pâturages d'Asri avec Levan le garde-chef; celui-ci est la coqueluche des demoiselles du village : il a une taille de guêpe. Les berceaux des bébés mingréliens sont de vrais bijoux; j'en rapporterai un en France, comme échantillon.

Aujourd'hui, fête de sa Bébia (grand'mère en géorgien), Achille nous a tressé des couronnes de fleurs et les a posées sur nos têtes; parés ainsi, nous avons récité, Lucien et moi, la *Nuit d'octobre*, de Musset, à la lueur des étoiles, le cadre champêtre nous inspirait. Les

belles strophes du poète s'égrenaient devant les rochers imprégnés de mythologie. Lucien, digne parrain de Max Dearly, l'artiste favori des Parisiens, se surpasse comme diction.

Un berger des alentours avait pour toute fortune quelques chèvres ; elles furent une à une dévorées par un ours. Désespéré, cet homme guette l'animal malfaisant. Il le cherche et finit par le trouver dormant parmi les buis et digérant à son aise la dernière chevrette. Il vise la tète de l'ours, le coup part mais ne l'atteint pas. La bête furieuse se précipite sur l'homme, le serre dans ses bras, l'écrase, et le croyant mort le jette dans le ravin. Pendant plusieurs heures le malheureux n'osa pas crier, et ce ne fut que certain de l'éloignement de son ennemi qu'il demanda du secours ; heureusement on le sauva.

Les gorges sont profondes ; les gens du pays les croient hantées par les mauvais génies qu'ils nomment *Otehikotehis* (hommes des bois) et les *Tchniks* (gnomes) qui ne sont autres que des singes.

Iona est très lié avec le poète Akaki-Zarételli qui lui a confié un cadeau pour le donner

à sa fille le jour de son mariage. Ce grand poète, ami des Français, vient souvent à Paris.

A Herminissia, nous sommes à 60 kilomètres de la poste : les lettres de Paris arrivent le douzième jour au plus tôt.

Les jeux d'adresse sont très à la mode dans ces parages, en ce moment on organise un petit jeu qui consiste à se tenir sur une planche ronde, qui bouge après qu'on l'a frappée avec une baguette. C'est fort difficile, presque tout le monde tombe, à l'hilarité générale.

Grand ouragan ce soir, les vitres craquent, le vent hurle, il semble que tout va se briser. Ce bruit grandissant donne une suprême impression de force. La vallée du Teani s'éclaire lumineusement. Le bon gros chien, sur lequel les révolutionnaires ont tiré, et qui porte encore la marque de sa blessure comme une croix d'honneur, s'éclaire aussi, lui, et paraît presque blanc. « Tuez-nous, mais tuez-nous donc », disait Salomé aux terroristes en ce jour des poignantes émotions. » « — Nous ne voulons pas vous tuer, » répondaient-ils, mais les injures se succédaient.

Cher Herminissia, il faudra bientôt te quitter.

Nous ne verrons plus tes monts gigantesques, tes orientaux tapis de fleurs, ton chaos de verdure, adorable fouillis qui me donne par instants l'impression du Paradou, de Zola. J'aime tes arbres séculaires, tes fourrés qui n'ont jamais été foulés encore par les humains, tes repaires du loup, du chacal, du renard jaune et noir, du tiercelet, du chat-huant, du hibou, du gentil écureuil gris, du chat sauvage, du cerf, du chevreuil, du sanglier, du lièvre et de la martre. Oui j'aime tout cela et l'ombre de tes bois et le soleil de tes midis!

Il faut abandonner ces promenades à l'aventure, parmi des broussailles, au bout desquelles toujours on trouve une surprise : une source, un buisson rare, une fleur nouvelle.

J'ai parcouru la Suisse dans tous les sens, de l'Engadine à l'Oberland, le Tyrol et ses dolomites, la forêt Noire et celles du Danemark, et jamais je n'ai rien vu de pareil à la végétation caucasienne, et à celle de la montagne de Quibia en particulier.

Pour la dernière soirée, nous lisons à haute voix sur la terrasse; je fais connaître à Salomé, *les Musulmanes*, de Charles Géniaux,

que l'Académie vient de couronner; les raffinements d'élégance des harems qu'il décrit lui rappellent les récits qu'elle entendît dans son enfance; elle me raconte à son tour d'une manière charmante, avant de me dire l'affectueux bonsoir quotidien, un mot du duc de Morny. « — Quel est, lui demandait un jour une de ces dames, dont l'amusement consistait à embarrasser un homme illustre, quel est, selon vous, le comble de l'amabilité? » Après avoir réfléchi pendant quelques secondes : « — C'est, répondit le duc, d'écouter avec attention ce que l'on connaît admirablement, raconté par la bouche de quelqu'un qui n'en sait pas le premier mot. »

Un jour, le Schah de Perse fit dire à S. A. I. la princesse Mathilde qu'il viendrait prendre le thé à Saint-Gratien, dans l'après-midi. Immédiatement on prépare un appartement. Le Schah arrive, puis confidentiellement on avertit la princesse qu'il faut (pardon du mot) dans la chambre mettre une chaise percée. Saint-Gratien n'en possédait pas : on cherche, on demande, enfin on finit par en découvrir une dans le village, elle est apportée triom-

phalement. Au-dessus se trouvait un tableau peint par la princesse Mathilde ; il représentait une danseuse de ballet. Cette toile enthousiasma tellement le souverain de Perse que le lendemain la princesse se crut obligée de la lui envoyer. Le Schah fut ravi du présent, l'emporta chez lui, et depuis, nombre de dames qui jusque-là n'avaient arboré que de longs vêtements flottants portèrent des jupes qui ne dépassaient pas les genoux. J'en vis plusieurs reproductions à Tiflis; les jambes de ces dames sont si vigoureuses que je les préfère mille fois cachées sous d'amples culottes.

Je monte en palanquin pour redescendre dans le val, et par le plus admirable temps que l'on puisse rêver, nous repartons accompagnées, Marie et moi, des êtres chéris que nous allons quitter.

La merveilleuse cascade d'Abacha est dans une oasis de verdure, non loin du monastère de Martvili dont j'ai déjà souvent parlé. Les peintures murales du couvent sont jolies, mais effacées par le temps. Le trésor contient la croix que les évêques portaient autrefois, allant au combat à la tête des troupes

sans jamais tirer les armes de leur fourreau. Ils allaient au danger afin d'encourager les hommes, mais ne voulaient pas verser de sang selon leur caractère apostolique. J'admire les ornements, d'un travail exquis. Ce monastère domine le Tartchen qui coule au bas de la forteresse de Khopi. Un souverain de Mingrélie y enferma au XVIIe siècle le roi d'Iméréthie.

En descendant de la hauteur de Martvili, on trouve la petite ville du même nom, pleine encore de vieilles maisons, puis des plantations de coton, un pays tantôt sauvage tantôt cultivé. A la station de Novo-Sénaki, nous prenons le train pour Batoum accompagnées de mon « mordia » auquel Lucien nous a confiées. Au deuxième arrêt, il nous dit : « Descendez vite ; depuis longtemps la chance vous favorise : vous désiriez voir un enterrement mingrélien, en voici un ». Je me précipite hors du train, je bouscule la foule et j'arrive tout près du cercueil qu'on venait de descendre du fourgon. La veuve grisonnante se tenait presque couchée sur la bière, se tordant les cheveux, pleurant, gémissant, poussant des cris de

douleur; les enfants, les amis, les pleureuses répondaient sur le même ton et remplissaient le ciel de leurs cris de désespoir. J'étais tellement absorbée par la vue de ce spectacle et la foule était si compacte que je n'entendis pas la troisième cloche, indiquant le départ, je lève les yeux, le train était en marche. Alors je cours à perdre haleine, je gesticule et grâce à l'intervention d'Iona, on arrête la machine, je monte et traverse les wagons pour retrouver le mien. Du reste, j'eusse mille fois mieux aimé manquer le train que de ne pas voir cet enterrement.

Les différents costumes du Caucase sont une des attractions les plus intéressantes du pays, parce qu'ils en reflètent les âmes. Ainsi dans le Daghestan et dans tous les pays autrefois persans et turcs, les femmes sont demi-voilées. Je dis à demi, parce qu'il y a des trous pour les yeux, dans les blancs voiles qui recouvrent leurs visages. A Constantinople, au contraire, les figures sont complètement cachées par d'épais voiles noirs. Les Géorgiennes, les Mingréliennes, les Arméniennes qui sont chrétiennes sont dévoilées; elles portent les man-

tilles sur le dos. Tout le pays est mi-oriental, mi-occidental comme idées, comme conception de l'existence et de l'idéal. Sa situation en fait le trait-d'union entre les deux parties du monde, l'Europe et l'Asie. Ils ont ces intéressants indigènes, si distingués d'esprit et de corps, l'activité européenne et la sagesse orientale.

En Mingrélie, particulièrement, c'est une Asie chrétienne.

VI

BATOUM. — KOUTAÏS

Il fait très chaud cette nuit : le compartiment, quoique aéré de tous les côtés, est étouffant, l'air est orageux, mais nous approchons de la mer Noire, et je compte sur la brise rafraîchissante pour respirer. M. Tollet, des Compagnies maritimes, vient à Batoum nous cueillir à l'arrivée. Il nous conduit à l'hôtel de France. Le port à la lueur électrique me semble grand, les rues sont larges, bien bâties.

Batoum est une ville de 28.000 âmes. Elle était plus peuplée avant la dernière révolution. Mais à ce moment-là des usines fermèrent et les

ouvriers quittèrent la cité. Le commerce est moins prospère depuis.

Le boulevard qui borde la mer est une magnifique promenade. La couleur de l'onde change à chaque instant. Cette mer Noire passe du vert au violet, du bleu au pourpre avec une extrême rapidité; en ce moment elle est violette; l'orage gronde, les éclairs la sillonnent de rubans dorés, la ville est toute secouée de grondements et la pluie tombe avec une force étonnante. On dirait de petites cataractes se succédant avec rapidité.

Les vieux quartiers sont intéressants; le parc Alexandre est à l'ouest; sa végétation est tout à fait tropicale. M. Quinan, administrateur des usines Rothschild, vient nous rendre visite; nous allons avec lui voir l'établissement de pétrole. Ces deux ports : Bakou sur la mer Caspienne et Batoum sur la mer Noire, alimentent le commerce et l'industrie du Caucase. Le chemin de fer qui les unit passe par Tiflis.

Madame Quinan me prie d'aller voir sa propriété et d'y prendre le thé.

J'accepte avec plaisir, mais auparavant

je retourne sur la grève pour y collectionner des galets chatoyants, et j'entre au cercle municipal qui se trouve à l'un des bouts du boulevard ; à l'autre est le gymnase (collège), où une institutrice charmante fut tuée, il y a quelques mois, par une de ses élèves de quinze ans, mécontente de ses observations. La pauvre maîtresse était elle-même encore bien jeune.

Tout dernièrement un docteur fut pris par des bandits ; ses moyens ne lui permettant pas de payer la rançon exigée, il fut mis à mort, mais comme il avait pris soin d'écrire sur les manches de sa chemise les noms des assassins, ils furent trouvés et exécutés.

La route qui conduit à la « villa des Roses » propriété des Quinan, passe devant le port particulièrement animé ces jours-ci par la présence de la flotte de guerre. Les bâtiments russes, les nombreux bateaux de toutes couleurs et de toutes grandeurs, se balancent gracieusement. Nous voulions aller à Trébizonde, mais la mer qui me semble calme est, de l'avis des marins, très agitée, si mauvaise même que le paquebot venant de Constantinople à Batoum pourrait fort bien ne pas

faire escale à Trébizonde : alors nous y serions prisonnières. Brûlons donc cette ville si chantée par les poètes et par les musiciens. Nous longeons les ruines de la reine Thamar, Zamock Tamary, belle construction du moyen âge et nous montons en voiture sur la petite montagne où se trouve la villa entourée de roses, de réséda, de jasmin et de mille autres fleurs. La vue est ravissante. Madame Quinan et ses filles nous font les honneurs de leurs plantations de thé, dont les feuilles luisantes prospèrent sur le terrain un peu rouge de ces côtes. Les apanages impériaux en ont de très considérables dans la vallée de Tchakara. Salovtson fut le premier à introduire la culture du thé au Caucase, et ce furent les arrière-grands-parents de Salomé qui y semèrent les premiers blés.

Nous partons en excursion pour Tcherock, le déjeuner aura lieu sur le bord de la rivière D'abord on passe au village turc de Campandélie où de pittoresques caïks descendent d'Artoin.

Les monts Adjars nous entourent et voilà la vallée de Djériskhalé. Les tas de pierres,

dont Cochelin parle dans son voyage au Caucase, et qu'on mettait tantôt à droite tantôt à gauche pour les faire payer deux fois au gouvernement, sont à nos pieds. La jolie tonnelle de Djériskhalé nous donne l'ombrage de ses arbres et gaiement nous y écoutons les racontars du pays. La grand'mère de monsieur Tollet, qui vient de mourir dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, est un personnage légendaire. Cette française arriva toute jeune au Caucase, y fut institutrice et fonda le premier magasin de modes et de nouveautés à Tiflis. Elle débarquait à Batoum sur le dos d'un homme et allait à Tiflis à cheval. Dans ce temps-là, il n'y avait même pas de route carrossable. Mademoiselle Quinan me fait habiller des poupées en gouriel, pour une collection de costumes nationaux. Nous dévalisons ensemble les magasins indigènes de Batoum; sans ses traductions on ne comprendrait rien à mes désirs : les gestes ne suffiraient pas.

Les ruines de la reine Thamar appartiennent à la princesse Moukranski. Madame Quinan avait voulu les acheter avant de bâtir sa villa mais la princesse refusa. Combien je

comprends son envie de garder ce bijou d'architecture ancienne si admirablement placé. En ce moment les nuages qui voltigent au-dessus de nos têtes, la mer qui baigne le pied des montagnes du fond, et la verdure pâle des premières rampes sont si délicatement teintés que l'harmonie est parfaite. Je ne puis en détacher mes yeux. Je regarde fixement tant que la lumière me le permet, mais bientôt tout s'estompe, et maintenant ce n'est plus que par le souvenir que je vois.

A Koutaïs, nous logeons à l'hôtel de France, chez madame Joux une intelligente Suissesse qui, avant de m'installer, me montre la maison des princes Murat dans le quartier commerçant de la ville. Mais voilà qu'au retour j'apprends que les moustiques s'installent eux aussi chez nous : la chasse aux insectes va commencer.

Koutaïs, délicieuse petite cité sur le Rion, l'ancien Phase qui roulait de l'or, autrefois, capitale de la Colchide et plus tard de l'Iméréthie, est la Cyta de l'antiquité. Actuellement c'est le chef-lieu du gouvernement de son nom; elle possède un hôpital admirablement aménagé,



Koutaïs, monastère Ghèlati.
Koutaïs-le-Rion, ancien Phase.

une merveille d'hygiène. Les rives du fleuve historique, ou plutôt du torrent, sont des plus pittoresques, ainsi que les environs.

Les balcons sont enguirlandés de pampres, de vignes, de fleurs grimpantes et tombantes, et de jolies femmes qui regardent, écoutent, se taisent, et se cachent en s'accoudant languissamment derrière les ombres des arbustes. Elles sont lasses de n'avoir rien fait.

Une voiture à deux chevaux, menée par un brave homme de cocher, nous conduit au monastère de Ghélati. La route traverse un pays boisé, la montée dure plus d'une heure. On est récompensé de sa peine en arrivant à la porte du couvent. De là on aperçoit la vallée du Tskhal, rivière Rouge affluent de la Kvétéale, bornée par les monts de l'Iméréthie, derrière lesquels se dessinent les premières cimes de la chaîne centrale que termine la pyramide de glace de Tetnould. Le couvent gardé militairement est habité par des moines groussiens depuis le XI[e] siècle. L'église principale est Sainte-Marie, construite avec de gros blocs de grès. Les peintures intérieures représentent les portraits des rois. Au chœur, j'admire une belle mosaïque

de la Sainte-Vierge avec les archanges Michel et Gabriel, et de ravissants émaux de têtes de saints. Le trésor contient la couronne des rois d'Iméréthie, des crosses, des ornements sacerdotaux enrichis de perles fines, des mules brodées par la reine Thamar et des manuscrits enluminés. Le tombeau du roi David, le Réparateur, 1093-1105, fondateur du couvent, est dans une chapelle à côté, ainsi que les portes de fer de la ville persane de Ghanja dont il s'empara, et qu'il rapporta ici.

Voici la traduction en prose des vers géorgiens qu'Orbéliani, fils du roi Héraclius II, composa en l'honneur du monastère de Ghelati, puis des strophes à la reine Thamar.

AU MONASTÈRE DE GHELATI

Sur la terre il y a un endroit de beauté indescriptible.
Chacun y découvre l'Éden,
Que tout homme recherche depuis la chute d'Adam
Avec peine tu te détourneras de lui,
Ton œil embrassera sa splendeur,
Et languissamment tu soupireras
Quand ce superbe tableau disparaîtra de ta vue.
Le vent de la montagne lui apporte en été
Douce fraîcheur et zéphirs embaumés.

L'hiver même gentiment lui accorde gai soleil et bonne brise.

Plus que nulle part, ici l'étoile brille.
Elle aime l'éclosion de son printemps,
L'éternelle gaieté de son ciel,
Et sa joyeuse nuit parfumée.
Fièrement entouré de mousse immortelle,
Encadré du plus beau ciel bleu ;
Armé contre toute tempête,
Ainsi qu'en une construction géante,
Solennellement il a l'air de dire aux montagnes qui l'entourent :
« — Regardez-moi ; seul depuis de longs jours,
« Je demeure intact en ces lieux. »

Ce qu'il est, il faut le demander à lui-même.
Chaque pierre vous répondra,
Les pierres de mille années ont plus de paroles que les poètes.
Elles disent quelles mains puissantes les ont érigées.
Depuis mille ans, diront-elles, nos murailles ont été touchées par la fureur des tempêtes ;
Le tonnerre et la grêle ont avec fureur fouetté chacune de nous ;
Regardez comme je suis solide dans ma force et ma grandeur.
Ce que je suis, je puis l'être longtemps encore.

A LA REINE THAMAR

Moi seule (c'est la terre qui parle) et le ciel éternel sommes les témoins qui l'ont vue !

Par elle la Géorgie s'éleva,
Après elle tomba.
Elle fleurit sous son règne.
Et s'anéantit ensuite dans la douleur.
Notre Thamar, lumière d'autrefois,
Repose et dort éternellement dans mon sein.
Nous la chantons, nous l'auréolons d'une belle couronne de poèmes.

Ci-gît aussi au milieu d'autres cercueils
David nommé le Grand,
Et ces murs qui cachent des êtres sacrés,
Cette église géante se nomme *Ghelati*.

Le couvent de Mohaméti sur un rocher escarpé est à quelques verstes de Ghélati, dans un site des plus accidentés; haut perché il semble l'aire d'un aigle; dans la chapelle il y a un sarcophage romain soutenu par deux lions indiens d'un effet singulier. On sculpte au monastère des croix en bois; on y vend des livres de piété et l'historique du monastère.

On voit les ruines de la cathédrale de Saint-Georges, de l'autre côté de Koutaïs après avoir traversé le pont du Rion. Les chapiteaux des colonnes de vert antique, les pierres sculptées, les murs, les détails des ornements, tout ce qui reste donne l'envie de s'arrêter pour dessiner ces formes curieuses, ces vieux

fragments. Cette église date du XIe siècle, le style est byzantin arménien; en montant un peu, j'aperçus l'Archiereiskaia Gora (mont de l'Évêque), toute la ville de Koutaïs et son illustre Phase. Nous allâmes le soir à la promenade. Quant au jardin du gouverneur, qui possédait de célèbres conifères, il est démoli. Les professeurs étant absents, la célèbre ferme modèle est invisible. Madame Joux, notre propriétaire, me donne de précieux renseignements sur le pays et me fait cadeau d'objets de fabrication indigène.

Mon compagnon de route, de Koutaïs à Tiflis, est un jeune Français qui me fait pitié; il grelotte de fièvre, sa mine est effrayante, il n'a même pas la force de bouger pour prendre ses pilules de quinine. Je le soigne de mon mieux. Je le plains d'être malade et seul en voyage loin de tous les siens! Il a passé l'hiver en Algérie, et va rester maintenant à Tiflis pour essayer de se remettre. Le paysage est tout à fait attrayant. On passe à Bordjom, station thermale déjà mentionnée, très connue au Caucase, puis à Makaclov où se trouve le conduit de naphte allant de Bakou à Batoum. De pe-

tites paysannes, porteuses de paniers de cerises et de mûres, offrent leurs produits : ils ont l'air appétissants et les vendeuses sont bien gentilles, mais les fruits sont détestables. J'arrive à Tiflis à 11 heures du soir et je reste à la gare attendant le départ pour Erivan. Émilie m'y apporte mon volumineux courier, une centaine de lettres au moins ; la lecture des nouvelles de la patrie m'empêche de trouver la nuit blanche, fatigante.

VII

KARABAGH — ARMÉNIE

Vendredi 13 août, réveil en musique : c'est un général qui descend avec son état-major à Alexandropol. Son officier d'ordonnance, jeune Russe très poli, nous donne des pastèques rouges à grains noirs. On boit et mange en même temps, en y goûtant. C'est délicieux; ici on en prend toute la journée pendant la chaleur.

Nous repartons; le paysage change, les montagnes s'adoucissent : au premier plan, des collines jaunâtres avec des maisons en terre à la mode persane : les lits sont posés sur les toits afin qu'on puisse respirer librement la nuit.

Dans le wagon, la température est des plus agréables, mais elle devient torride aux arrêts.

Le mont Alagniez, haut de 4.098 mètres, est devant nous. Dans le pays, je vois des campements de Kourdes, vêtus de costumes étranges. Ces nomades ne sont point de tout repos, il faut s'en méfier.

De nombreux chameaux arrivent, ils marchent majestueusement et s'arrêtent pour nous regarder, avec l'air dédaigneux de grands seigneurs mal élevés. Des cigognes contemplent avec un sérieux comique les marais où leurs pattes se mouillent. Des centaines d'oiselets, plus jolis les uns que les autres, à cous roses ou bleus, s'abattent sur les fils télégraphiques et les font presque fléchir.

Cette nature, toute nouvelle pour moi, m'intéresse vivement; nous n'allons pas vite, aucun détail ne m'échappe, nous avançons méthodiquement, sûrement vers l'Arménie. Il est près de 5 heures : tout à coup je pousse un cri d'admiration, je dirais presque d'émotion, tant mon enfance m'apparaît en même temps et si distinctement que, pendant quelques minutes, ma vie depuis lors est effacée de ma



Le mont Ararat.

mémoire. Le mont Ararat est devant mes yeux! où est Noé, où est l'arche, où sont les animaux?

La forme du mont Ararat est particulièrement harmonieuse et belle; le petit Ararat est à côté. Le sommet est couvert de neige. Son dôme a 5.160 mètres de hauteur; il a 128 kilomètres de circonférence. Ce mont volcanique, isolé, se dresse sur les frontières de la Russie, de la Perse et de la Turquie. Le soleil baisse, les monts rosissent, une teinte dorée les recouvre, toute la gamme des rouges, des jaunes, des orangés; puis cela change, le bleu et le vert se livrent une bataille, la turquoise, le bleu minéral et l'outremer se fondent; l'outremer finit par rester le maître : tout est bleu, infiniment bleu, les cigognes, seules, blancs fantômes, se posent sur les poteaux et semblent les sentinelles des silencieuses vallées.

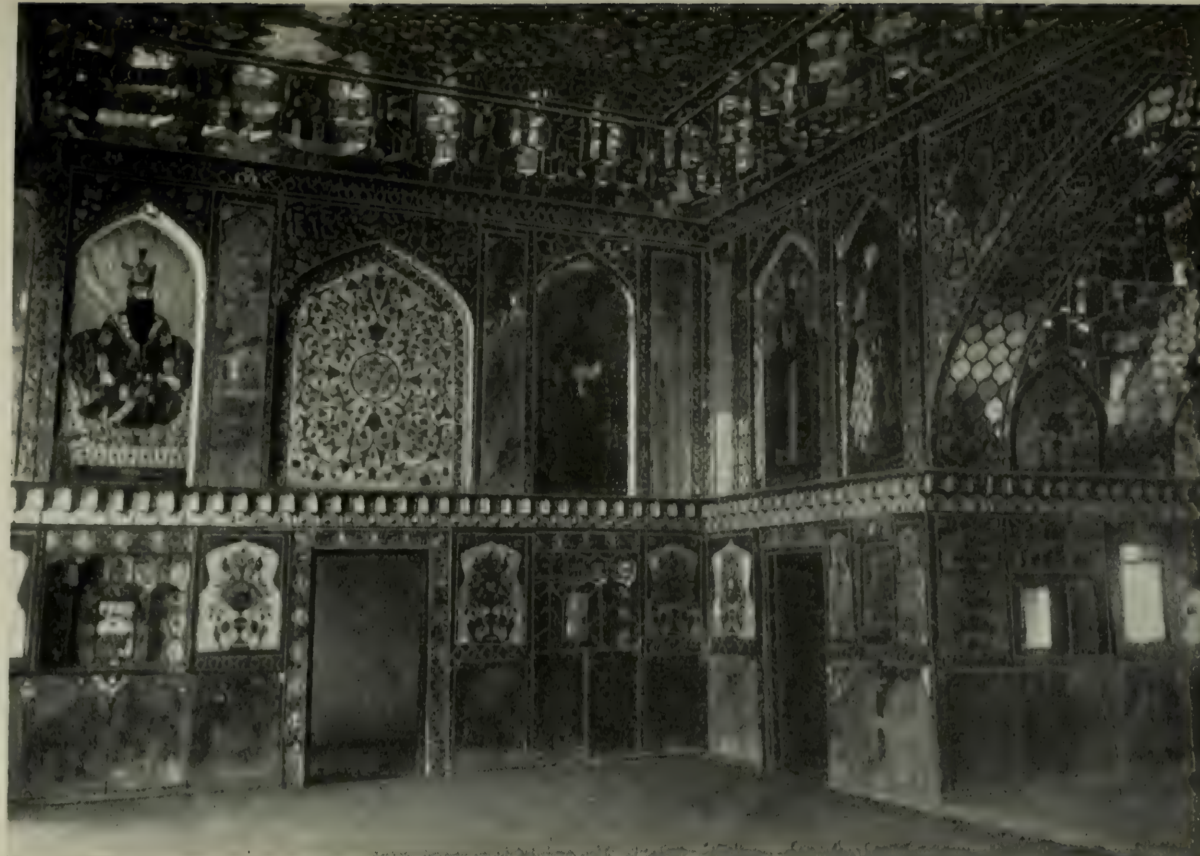
Nous sommes maintenant en plein désert de Perse, nous changeons de train, les indigènes portent des chapeaux pointus noirs et blancs; quel dommage de n'en pouvoir rapporter un! Les femmes ont toutes des voiles blancs troués sur la figure; les cheveux des enfants sont teints au henné par mesure hygié-

nique, dit-on; beaucoup d'entre eux ont aussi les mains teintes.

Erivan surgit; un phaéton (car au Caucase, je ne sais pas pourquoi, les victorias se nomment phaétons), nous amène ventre à terre au milieu de la ville, sur la promenade, à l'hôtel d'Orient. Nous dînons dans un jardin intérieur aux sons du tambourin, de la guitare et des chants populaires. Un riche Arménien (ils le sont immensément, dit la chronique) s'était payé pour lui tout seul un concert dont nous avons profité.

Les hommes portent généralement des lévites foncées, peu gracieuses. Les femmes sont belles, leurs traits un peu forts ne manquent pas de régularité. Le bazar oriental de fruits et de légumes de toutes espèces est pittoresque. Erivan est entouré d'arbres fruitiers; d'un côté, l'immense verger s'étend au loin dans la campagne, et nourrit tout le pays.

Les Persans sont vêtus de brillantes guenilles, on les dit propres en dessous. L'un d'eux se promène une cage d'oiseaux à la main; cette cage est recouverte d'une étoffe de soie, de nuances délicates et douces; un autre tient en



Grande salle du palais des anciens sardars gouverneurs persans, à Erivan.

laisse un petit animal, espèce de fouine, dont je ne connaissais pas l'espèce.

L'église est grande, richement décorée, j'y entre pendant la célébration de la messe; elle est pleine de fidèles.

Les anciennes mosquées sont curieuses, vides celles-là. Autrefois elles étaient très nombreuses. La plus belle possède une remarquable coupole recouverte de faïences, de jolis tons d'un bleu de Perse qui fait rêver. Des minarets blancs s'élèvent de tous côtés.

Les palais des Sardars, anciens gouverneurs persans, renferme une salle énorme, décorée avec un goût délicat. Les peintures, les lustres, les portraits, les glaces y montrent l'art persan dans toute la finesse de son élégance asiatique, mais il n'est habité que par la solitude.

D'énormes rochers entourent Erivan du côté nord. Un torrent, souvent desséché, coule en ce moment à ses pieds; aucune végétation ne pousse par là, le paysage est d'une grande mais sévère beauté. Dans un jardin qui se trouve plus loin, les arbres sont couverts de nids de cigognes, plus grands que des berceaux d'enfants. Il y en a trois par frêne. Les longues

pattes brunâtres des petites cigognes, dont la vue porte bonheur, ont l'air d'être des tiges dénudées. C'est étrange, et cela donne l'idée mythologique d'un être vivant, transformé par punition en une branche qui ne porterait pas de feuilles.

La demeure du Catholicos, le pape des Arméniens, nommé à vie par les Arméniens Russes, Persans et Turcs, et qui siège au Saint-Synode de Pétersbourg comme patriarche orthodoxe, est le célèbre couvent d'Etchmiadzine à quelques verstes d'Erivan.

Le chemin qui mène au monastère est littéralement brûlé par le soleil. Rien de vert, de ce côté. Le village de Vagarshapat appartient au couvent. Le monastère se compose de trois églises : la cathédrale et Sainte-Marie avec son cloître et sa bibliothèque, et deux autres moins grandes. Les toits furent peints en rouge à la mode hindoue au commencement du dernier siècle, mais l'édifice remonte au quatrième. Elle est du style arménien qui correspond, avec une plus grande richesse d'ornementation, à notre roman français.

Il y a une aumônerie où logent les étrangers;



Monastère d'Etchmiadzine, demeure du Catholicos, pape des Arméniens, près d'Erivan.

son jardin est rafraîchi par un énorme bassin que le dernier Catholicos a fait construire pour employer les ouvriers nécessiteux sans travail.

Dès l'arrivée nous envoyons notre lettre de recommandation à l'archimandrite, demandant la permission de visiter Etchmiadzine en détail. Nous trouvons un très aimable orientaliste français, M. Frédéric Maclair. Il est ici pour prendre des notes arméniennes au point de vue archéologique, et vient d'y passer quelques mois très agréables. Il se loue beaucoup de la bonne grâce des moines, qui lui facilitent ses recherches parmi les précieux manuscrits de la bibliothèque.

A la porte de la cathédrale je vois le tombeau du colonel John Mac-Donald, mort en Perse. Les fresques, les colonnes, les bois sculptés de l'intérieur de l'église sont fort beaux. On nous montre des tombes en marbre jaune, embellies par la patine des années et curieuses à étudier.

Après le déjeuner, auquel nous fûmes invitées par l'archevêque et qui eut lieu dans une petite bibliothèque servant de salle à manger,

nous examinons les précieux ouvrages. Le déjeuner à nous cinq fut très agréable, la conversation originale et enjouée; l'archéologue, l'archimandrite, l'archevêque, Marie et moi causâmes en toute liberté en allemand, seule langue que nous possédions tous. Le café turc qu'on nous servit est le seul que j'aie jamais trouvé bon.

Le monastère renferme soixante moines; les plus lettrés portent un capuchon noir pointu et se nomment « archimandrites » ; une école, une imprimerie, un musée font partie des bâtiments. La troisième église contient les tombeaux des saintes Gayane et Ripsine, deux jeunes vierges qui s'enfuirent de Rome pour échapper aux poursuites amoureuses de l'empereur Dioclétien. Elles vinrent se réfugier ici où elles furent, du reste, lapidées quelques années plus tard.

Avant de quitter l'hospitalier monastère, des glaces nous sont servies dans le jardin; nous parlons de notre petit voyage en Arménie, pour lequel je reçois des moines, de précieux renseignements.

De retour à Erivan, après cette charmante

excursion, nous avons bien de la peine à nous faire comprendre. Les garçons, auxquels on demande un cocher, apportent de l'eau chaude et du savon; alors ma fille, en désespoir de cause, finit par avoir l'idée ingénieuse de faire tambouriner dans la ville la demande d'un interprète. Il arrive bientôt, sous la forme d'un jeune docteur qui parle très bien français; il a pitié de notre embarras, et nous commande une bonne voiture pour aller demain au lac Sévan.

Les rues, les places, la promenade regorgent de monde; ce ne sont que marchands portant leurs denrées, enfants sortant de tous les coins, paysans rentrant chez eux et bestiaux qu'on va vendre. Les rues sont bruyantes; jour et nuit, les gens se promènent et les cousins piquent. Les murs de la ville sont en *pese* (terre); ils regardent l'Ararat qui domine le pays.

En me promenant, je vois un Arménien porter un tapir dans ses bras; dans le fond d'une boutique de papeterie j'entends une dispute sérieuse entre deux hommes, bientôt, les coups succédèrent aux paroles. Que de

massacres ici, il y a quelque temps! Les Arméniens, très intelligents, laborieux et riches, très adroits dans les affaires, ne sont pas aimés de leurs voisins; on les jalouse, on s'en méfie.

Nous partons à une heure dans la voiture retenue par notre sauveur; les ressorts n'en sont pas précisément doux, mais les chevaux sont bons. Du reste, nous devons en changer souvent.

Nous trouvons du thé à chaque relais de poste. Il désaltère mieux par la chaleur que les boissons rafraîchies.

Le pays que nous traversons est vert au commencement, puis devient très sauvage, sévère, très sévère d'aspect, dans sa grandiose étendue.

Nous rencontrons un fonctionnaire qui voyage à cheval; la connaissance se fait promptement. Il parle notre langue, aime la France et Paris. « — Pourquoi donc ces dames voyagent-elles? lui demande le maître de poste? — Mais probablement parce qu'elles sont très riches, répond l'inconnu ». Nous nous récrions, et lui demandons d'expliquer au brave Arménien que nous voyageons pour nous instruire, pour



Une mariée arménienne (Erivan).

connaître son pays. Les Orientaux ne conçoivent que les déplacements nécessaires, comme ceux des voyageurs de commerce; du reste, à Erivan, dans l'hôtel plein d'hommes, il n'y avait pas une seule femme, ni voyageuse, ni servante. Notre sexe se déplace peu dans ces régions.

Le fonctionnaire, accompagné de son domestique, nous fait escorte : la jument qu'il monte est suivie de son poulain de six mois. Il nous montre en passant la maison qu'il se fait bâtir pour l'année prochaine. Quel isolement de vivre là!

Chari, Soukhoï, Foutan sont les villages où l'on passe avant de traverser la pittoresque vallée de l'Araxe, emplacement d'Artaxata, résidence des rois d'Arménie.

L'Alagoez est à gauche; puis, à droite, est la chaîne de Novo-Baïasoel et le cône volcanique de l'Outchtapatar. Ensuite on monte jusqu'à Akhty.

L'arrêt de nuit est à Jéliwonska. Il n'y a pas d'hôtel; le maître de poste nous donne une grande chambre et du thé. On déballe nos provisions et le souper terminé, nous étendons

nos châles pour dormir sur des planches, car il n'y a ni lit, ni matelas, ni traversin, ni couvertures, et il n'est pas question de draps bien entendu. Nous reposons admirablement jusqu'au chant du coq créant l'aurore comme dans *Chantecler !*

La voiture nous mène à Guématvébatur, sur le bord du lac Sevan (Otchka en russe).

Le bassin volcanique des grandioses montagnes de Karabagh auréole le lac ; pas un arbre dans ce vaste horizon.

Nous sommes sur le plateau arménien, à 2.000 mètres de hauteur, comme à Erivan du reste. Le lac est à 4.343 pieds au-dessus du niveau de la mer ; il a 1.393 mètres carrés de superficie.

Pour traverser et visiter le monastère et l'île, comment faire ? point de bateau, pas la moindre embarcation. Nous attendons et dessinons, il ne faut jamais être pressé en Orient ; patience et prudence, voilà deux qualités nécessaires dont les Français sont dépourvus, et qui nous sont indispensables en ce moment. Le cocher appelle, en vain, semble-t-il, tout d'abord, mais à la fin nous voyons un point noir qui

grossit, s'avance et s'approche; c'est une coquille de noix conduite par un marin, nous y prenons place et voguons sur les flots limpides de ce beau lac couleur pers. La traversée est des plus poétiques; il est là pour nous seules ce lac, car en dehors du batelier aucune âme ne le partage avec nous. A perte de vue l'eau reflète le ciel, les rochers s'empourprent. Le monastère domine dans l'île. Il fut fondé au IXᵉ siècle par le roi Aschot. Quelle belle conception on avait autrefois de la nature et de l'agrément de la vue! Tous les couvents étaient élevés dans des sites pittoresques, découvrant toujours ce que le paysage avait de grand, de beau ou de joli; on évitait soigneusement toute laideur morale et physique. La princesse Myriam, sœur d'Aschot, se retira ici à la suite d'un chagrin d'amour. Hélas! où cachera-t-on sa douleur désormais, lorsque ces asiles de misère, auront été fermés? Leur suppression mènera bien des gens au suicide : n'ayant plus de refuge sur la terre, ils iront chercher le repos dans une mort prématurée.

Mais revenons à Myriam, elle est enterrée sur la colline qui renferme aussi beaucoup d'an-

ciennes cellules d'ermites; dans la bibliothèque il y a de très précieux manuscrits du XIII[e] siècle. Le monastère se compose de cinq bâtiments dont l'école, l'habitation des moines, une église et deux chapelles; dans l'une se trouve la vasque dont se servit saint Jean-Baptiste pour baptiser Notre Seigneur sur les bords du Jourdain, et un morceau de la vraie Croix; dans l'autre un superbe lustre et de très intéressantes boiseries du temps. Un Géorgien et une famille persane composée d'une mère et de six enfants, le dernier à la mamelle, venus pour passer quelques jours dans l'aumônerie réservée aux pèlerins et aux voyageurs, nous accompagnent partout. La dame est la sœur d'un député de Perse, parlant très bien l'allemand et le français; elle vante la station thermale de Diligen, où nous allons, et raconte les détails relatifs à la révolution persane, puis parle d'une façon intéressante des mœurs de son pays. Elle s'embarque avec nous, suivie de sa smala. Après avoir partagé l'excellent pain bis chaud et le lait envoyé par les moines pour nous restaurer, nous retraversons le lac Sevan que les Arméniens appellent



Indigène des environs d'Erivan.

Svanga. En montant en voiture, nous remercions les aimables Persans de nous avoir accompagnés. « Il en est toujours ainsi chez nous », répondent-ils gracieusement.

Les paysannes d'Arménie portent de ravissants costumes à couleurs brillantes, des corsages rouges ornés de chaînes d'argent et de longues boucles d'oreilles; elles ornent leurs cheveux d'un cercle d'or en bandeau; celles qui sont mariées se voilent la bouche. Elles remplissent les charrettes sur la route. Cette note brillante égaie l'austère nature de cette région.

Nous traversons le village de Sémio Nouka, le col très beau de Tchonboukhly (de 2.125 mètres de hauteur) et arrivons à Diligen, coquette station d'été, pleine d'habitations élégantes entourées d'une belle végétation; le quartier chic se nomme la Rotonde; ici on se croirait en Suisse, du côté de Murren, si les costumes n'étaient pas différents. Mêmes descentes de montagnes, mêmes sources, mêmes arbres. Notre cocher fait ses ablutions à toutes les fontaines, c'est un musulman; ses mains sont d'une extrême propreté.

Les Orientaux me semblent singulièrement

doux avec les enfants, et les grands frères pleins d'indulgence et de soins paternels envers les petits : aucune taquinerie, beaucoup de mansuétude. Les sœurs dorlotent les cadettes d'une manière touchante, le sentiment patriarcal est très prononcé, on chemine en famille.

Encore beaucoup de chameaux de ce côté, en voici dix-huit d'un coup. Les ânes, les bœufs, les dindons, les oies pullulent. Les hêtres, les chênes, les épicéas sont hauts et larges, les routes admirables; notre carosse à quatre chevaux marche rondement. On est aussi, dans ce pays, très soigneux pour les chevaux : on leur donne constamment à boire, les cochers jettent de l'eau sur la tête, sur les jambes sur le corps de l'animal pour le rafraîchir, et jamais on ne les brutalise. Quel exemple pour les Européens!

Il paraît que les derniers massacres entre les Turcs et les Arméniens avaient réellement pour cause le fanatisme religieux.

La nourriture dans les arrêts de poste est simple, mais d'assez bon goût. A Diligen elle est relativement succulente. Les boutiques sont pittoresques : des tapis et des tentures, des

bijoux de turquoises artistement montés et ciselés, et des ouvrages de filigranes d'or sont aux devantures. Les chalets sont confortables; notre amie du lac Sevan a loué le plus beau pour la saison, et ne nous a pas exagéré les charmes du paysage.

Le torrent d'Aguistofa est à quelques verstes de Diligen, sur la route de Karaklis; le village de Diguidin vient ensuite; en le quittant le jour baisse brusquement; la lune paraît, puis se cache, les ténèbres nous environnent, un voile noir tombe sur nous : pas une étoile au ciel, pas une lanterne à la voiture, pas d'escorte, pas d'homme avec nous! et Dieu merci aucun accroc. Cette course en Arménie, pleine d'imprévu, laisse de bons souvenirs dans mon esprit. A Karaklis nous remontons en chemin de fer pour nous rendre à Alexandropol.

Combien faut-il d'heures pour aller à Ani, ancienne capitale de l'Arménie? demandons-nous à la gare, à l'hôtel d'Italie, aux passants, à chacun. Les uns disent sept heures, les autres huit, les autres douze : impossible de savoir la vérité. Pleines de courage, nous n'hésitons pas à partir en voiture avec un gamin de quatorze

ans comme cocher; il n'y avait jamais été, ne se doutait pas du chemin, et ne comprenait pas un traître mot de français ni d'anglais ni d'allemand; il ne savait que l'arménien, pas même le russe.

Nous filons, munies des provisions de bouche, pour voir les ruines de cette fameuse ville d'Ani, qui autrefois comptait mille et une églises. Elle fut détruite par un tremblement de terre en 1329. Une société archéologique de Pétersbourg est en train de la déterrer, comme, Pompéi et Herculanum.

Nous nous mettons en route : il fait très froid ce matin; du reste, il n'est que cinq heures et demie. Le grand-père de notre petit conducteur monte à côté de lui : je n'en suis pas fâchée, c'est une sécurité.

Paysage persan par excellence, ici. J'aperçois un ancien château-fort arménien, du nom d'Arguine. Le vieux cimetière est à côté; l'odeur est fétide, des tombes couvrent le sol; ces modestes pierres se confondent avec les rochers environnants. Il y a tout près un caravansérail, une église en ruines assez curieuse et des maisons également mortes. Non loin du ruisseau de

Karschier, on voit les cratères des monts Alajade et l'Alguiez.

Les moissons sont mûres, les paysans vêtus de blanc sont de beaux types d'hommes bruns; ils sont couronnés de pampres (ainsi que les triomphateurs du forum, jadis, à Rome), pour préserver leur têtes des ardents rayons du soleil. Les paysannes ont des costumes ravissants. Nous demandons le chemin à tous ceux que nous rencontrons; les uns disent : « prenez à droite » les autres : « à gauche », le temps passe et nous n'avançons guère. Pourtant à 8 heures du soir il faudra être de retour à Alexandropol, afin de prendre le train de Tiflis.

Ani, capitale de l'Arménie du VIIIe siècle à 1086, comme un mirage disparaît toujours : on croit y être, point du tout, c'est encore très loin. O rois Bagratides! vous qui régnâtes sur Ani pendant longtemps, jusqu'en 1046, vous dont les mânes reposent ici, inspirez-nous, faites-nous trouver le chemin au milieu des champs et des ruisseaux. Enfin, nous sommes exaucés, et vers midi et demi, après six heures de course folle à travers monts et vaux nous apercevons la vieille Ani sur le

plateau borné par les cimes de l'Arpa-Tchaï et de l'Aladja. Ani avait, au temps de sa splendeur et de son opulence, 5 kilomètres de tour de muraille extérieure; trente tours carrées de distance en distance, en blocs de pierres rougeâtres, lui donnaient un air d'étrange mais très grandiose et imposante féodalité. Elle est ornée de listeaux, de croix et d'inscriptions en pierres sombres; un précipice la borde de chaque côté. J'entre dans la seconde enceinte. On passe sous une grande porte et les célèbres ruines surgissent. La maison du conservateur des fouilles paraît hospitalière, nous descendons de voiture : la femme du conservateur nous prête un salon pour déjeuner et nous envoie même, de sa salle à manger, quelques bons petits plats arméniens. Le fils de la maison est habillé en turc, ce qui lui donne l'occasion de mystifier les visiteurs.

La tournée des fouilles est d'un grand intérêt. Le professeur nous promène dans les rues déblayées, nous montre l'église dédiée à la Sainte-Vierge. Construite en nef et de forme ronde, elle est d'une très belle architecture; jadis, elle était le siège d'un patriarchat. Les



Le Catholicos et la statue du roi Simbat d'Arménie, à Ani.

colonnes et les chapiteaux gardent encore les vestiges de superbes sculptures. Elle mesure 50 mètres de long, 30 de haut; on y a trouvé tout dernièrement une statue plus que grandeur naturelle en bois peint, représentant le roi Simbat, fils d'Aschot. Les iconoclastes rejetaient les statues et n'admettaient que les images, la découverte de la statue est donc une trouvaille historique prouvant qu'à cette époque il y en avait dans les églises. Le Catholicos s'est fait photographier à côté de la statue qui est maintenant au musée avec tous les objets trouvés; un minaret s'élève un peu plus loin ainsi que les vestiges d'un château; des fragments de poteries aux couleurs éclatantes, des pièces de monnaie, des inscriptions, des lustres en terre cuite, des morceaux de sculptures, etc., etc., remplissent toute une maison.

En regardant une pièce persane qui représente le soleil et le lion, le conservateur raconte qu'au XIIIe siècle le roi Seldjoucidé Sassanide, ayant épousé une ravissante princesse de Géorgie, voulut dans son amoureuse admiration frapper l'effigie de sa femme sur la mon-

naie, ce que sa religion lui défendait car les musulmans n'ont pas le droit de faire reproduire leurs images, il pensa que le soleil figurerait le mieux la splendeur de sa beauté, et il se fit symboliser, lui, par le lion. Depuis ce moment ces deux signes représentent la Perse.

Gaghik Ier est le fondateur d'Ani (cette ville fut dévastée par les Turcs en 1064 et par les Mogols en 1239). Le professeur nous fait admirer le palais, une autre église, une mosquée, etc. Les Tartares des colonies russes sont des Chites et suivent la religion d'Ali, fils d'Allah, tandis que les Turcs sont fidèles à Allah lui-même. Notre savant guide nous parle des langues dont il s'occupe beaucoup, notamment de celle des Mingréliens, des Lazes, lui trouvant la même racine qu'à celle des Arméniens. Nous nous quittons, cet aimable homme et nous, les meilleurs amis du monde, non sans avoir vu sa bibliothèque qui contient les ouvrages de Gustave Schlumberger, qu'il prise beaucoup; sa femme promet de venir nous voir à Josselin avec sa sœur.

Le cocher prétend que nous n'arriverons pas à temps pour prendre le train; nous nous

agitons, nous nous fâchons. Nous promettons un bon pourboire, on l'encourage de la voix et du geste et nous partons. Je ne sais ce que le grand-père raconte au conducteur, mais nous prenons une autre route de retour très pittoresque du reste et, j'espère, plus courte. La population est affable. Ainsi que Rébecca, les jeunes filles, plus jolies les unes que les autres, puisent de l'eau aux fontaines pour nous l'offrir. Le jour baisse, arriverons-nous? Dans tous les cas jouissons de l'heure actuelle, regardons les admirables types, la beauté des enfants, la fertilité des campagnes et la tranquillité des heures du soir. Enfin, des toits surgissent à l'horizon, la ville se rapproche, voici un pont; des voitures de moissonneurs encombrent la chaussée, nous marchons au pas : encore une fois, arriverons-nous? Oui, mais tout juste. Voici la gare, vite les billets; dans le compartiment, nous respirons. Nous avons parcouru aujourd'hui 90 verstes avec les mêmes chevaux. Dans ma précipitation, j'oublie des vêtements et des objets de toilette à l'hôtel d'Alexandropol, ce qui me vaut les justes réprimandes de ma femme de chambre, Émilie, lorsque je la retrouve à Tiflis.

Alexandropol est une belle ville de plus de 35.000 habitants, avec place forte. Le train est bondé; il faut partager notre compartiment avec deux jeunes filles, des Russes pur sang; l'une d'elles est très jolie.

L'automobile de M. Roth nous attend à Tiflis, et dès l'aube on se met en route vers Vladicaucase, pour traverser, sur l'ancienne route militaire, le fameux passage des Dariel et toute la Géorgie. C'est à peine, si nous avons le temps de prendre un peu de café avant de partir.

L'ingénieur en chef des réparations du chemin et un officier du régiment du prince Napoléon Murat, frère de Lucien, montent avec nous. Ce dernier raconte avec une admiration infinie les duels de Napoléon Murat à Pétersbourg; et l'ingénieur nous signale les beautés du paysage et les faits historiques qui s'y rattachent.

Nous voici à Ananour, entouré de ses fortifications, de son château et de l'église à pignon doré.

Nous allons ensuite à Douchet, résidence de Ariz, [gouverneur du territoire et ensuite à

Mzchet, ancienne et célèbre capitale de la Géorgie (où l'on couronnait les rois).

Le pont de la ville date des Romains; la cathédrale Ovéli-Tskhovéli fut construite à l'endroit où aurait été trouvée la robe de Notre-Seigneur, rapportée par un Israëlite.

Une haute muraille munie de tours et de meurtrières l'entoure en partie; les rois de Géorgie, Georges XIII en particulier (1811), y sont inhumés. Sainte Nina avait sa cellule dans les environs et l'on y bâtit, en son honneur, une chapelle. On trouva, dans les couches de la nécropole à côté, beaucoup de fragments d'âges différents, et des crânes au type dolichocéphale (crâne à forme d'œuf), tandis que les types caucasiens actuels sont presque tous brachycéphales (crâne ovale à sa partie supérieure).

Nous montons la vallée d'Aragoa Blanche; avec ses versants escarpés elle est fort belle. On passe à Miéty, ayant sous les yeux l'impétueux torrent de l'Aragoa Blanche, dont la vue est superbe.

Déjeuner au point culminant. Ici les voyageurs de toutes les nations et tous les costumes du monde se donnent rendez-vous.

Les toilettes modernes sont, je dois le dire, plus laides, plus grotesques qu'on ne pourrait le supposer.

L'hôtel contient et vend des échantillons de pierres du Caucase; pour servir vingt-cinq personnes il n'y a qu'un garçon, c'est peu lorsqu'on considère que la montée nous a donné à tous un appétit vigoureux. Mais quelle belle route! la deuxième partie, la descente, est encore plus grandiose. Après le pont de fer, sur le Térek, en suivant la vallée, la route est à plus de 100 mètres au-dessus du précipice; la gorge de Dariel, porte des Alains des Anciens, a 12 verstes de long, elle est très étroite, les parois rocheuses atteignent 1.800 mètres de haut; le Térek se précipite en cataracte tumultueuse; on découvre ensuite le glacier de Dievdorok et la cime du Kazbek, puis les ruines du château de la reine Thamar à pic sur le rocher (elle en avait beaucoup). Notre wattman autrichien paraît bien fatigué : la route si pittoresque pour le touriste est accablante pour le chauffeur.

Vladicaucase est une ville bâtie dans un endroit délicieux; c'est une jeune reine que regardent avec amour les montagnes assez rappro-

chées pour lui servir de panorama, et assez éloignées pour ne pas l'écraser.

L'hôtel est propre, moderne comme confort et même soigné dans ses détails. Il est entouré de magasins bien fournis.

Les postes et télégraphes sont occupés par des demoiselles fort élégantes, colliers de perles vraies ou fausses, chapeaux ornes de plumes d'autruche, blouses en dentelles; très chic ces dames, bien plus que les demoiselles du téléphone à Paris.

Je me repose avec délices dans un bon lit. Depuis plus de quinze jours cela ne m'était pas arrivé. Je retrouve des draps avec joie.

Adieu, cher Caucase, je n'oublierai jamais ton histoire, tes monts et tes vallées : je laisse au flanc de tes collines, sous les pierres de tes torrents, sur tes troncs couverts de mousse, quelque chose de moi-même, un lambeau de mon cœur. Et maintenant partons pour la Crimée, pour Simféropol, par Niméralévy, station thermale fréquentée par le « tout russe », Rostov et Karsis.

VIII

CRIMÉE

Le Kazbek et l'Elbrouz sont déjà le passé, le Caucase s'évanouit ; voici la Crimée, elle apparaît avec ses champs de bataille.

Je traverse celui de l'Alma.

Les souvenirs du 20 septembre 1854 me remplissent le cœur d'émotion.

A Sébastopol, je monte au Mamelon Vert, sur la colline de Malakoff, témoin de tant d'efforts, de tant de souffrance, de tant de sang répandu ; je m'agenouille. Ces pierres, abris des blessés, ces tertres, oreillers des mourants, me semblent sacrés : je les contemple avec recueillement, je suis fière d'être Française !

Sur la croix de marbre, on lit :

Unis pour la victoire,
Réunis par la mort,
Du soldat c'est la gloire,
Des hommes c'est le sort.

Le point le plus élevé est celui du Kourgan, tumulus beaucoup plus important que ceux du Morbihan. Le plateau est de 350 mètres de long. Sa prise, durant le siège, décida du sort de la ville.

L'armée franco-anglaise avait débarqué a Eupatoria; les Russes commandés par Mentchikof avaient battu en retraite à l'Alma.

Le siège commença le 5 octobre 1854. Les assiégés étaient sous les ordres du célèbre homme de guerre Totleben. Une armée de secours avait livré les batailles d'Inkermann le 13 octobre et de Balaklava le 24 du même mois.

Le côté nord de la ville de Sébastopol restait en communication avec l'armée russe. Alors le général français Niel dirigea ses efforts contre Malakoff et le Mamelon Vert, et l'armée anglaise au Grand Redan.

Au mois de mai Pélissier remplace Canrobert dans le commandement supérieur ; les assiégés

se défendent avec énergie mais se rendent au bombardement, lorsque Mac-Mahon prend d'assaut la colline de Malakoff et s'y maintient. Mon oncle, le comte Fernand de Rohan-Chabot était là, et nous raconta bien souvent les incidents du 8 septembre 1856.

L'attaque des Anglais échoua complètement; néanmoins la place n'étant plus tenable pour les Russes, le prince Gortschakov se retira avec la garnison au nord de la baie. Les assiégeants avaient sept cents canons; ils tirèrent un million trois cent cinquante mille coups, pendant les trois cent quarante-neuf jours du siège.

Balaklava est bien joli; la petite ville est entourée de sa baie admirablement décrite par Homère dans l'*Odyssée* (baie des Lestrygons, x, 86-94).

Les grands rochers sont couronnés de monastères; un pittoresque chemin serpente aux flancs de la montagne.

La vue, superbe toujours, devient idéale au coucher du soleil. La ville se drape alors dans les ombres bleuâtres, mais aussi dans le sombre manteau de ses souvenirs historiques. Que de peuples ont passé par ici, des Grecs aux

Anglais, des Turcs aux Russes ! Que de paroles, que de serments, que de plaintes,... et puis l'oubli.

Sébastopol est un beau port longeant la presqu'île. Fondé en 1784 sur l'emplacement du village tatare d'Akhtiar, presque entièrement détruit par le bombardement, il se releva avec une étonnante rapidité.

Le port marchand de la Crimée est Téodosia. Devant l'hôtel Kist où nous demeurons, un escalier monumental en pierres blanches descend jusqu'à la mer.

Le jardin public est à gauche. Ce soir, les rayons de la lune jouent dans ses feuillages où l'on voit des plaques blafardes ; les enfants se promènent dans les allées aux sons d'un orchestre ; les grandes personnes causent assises sur les bancs, les vieux sommeillent.

Le musée militaire contient les souvenirs du siège.

Le monastère de Saint-Georges, dans les environs, est sur un rocher près du cap Violente, où est le Parthesium, sanctuaire de Diane dont Iphigénie était la prêtresse, cherchant l'âme du pays des Grecs et la grotte de la déesse

baignée par les flots. Ces endroits romantiques sont d'une poésie attachante.

Le boulevard maritime est la promenade élégante de Sébastopol.

Le brillant officier russe Kasarsky, qui se distingua dans la guerre contre la Turquie de 1820 à 1829, a son monument sur le boulevard Midshipman, peu fréquenté par le beau monde.

Les ruines de la ville de Chersonèse, autrefois Kersoun, à quelques verstes de Sébastopol, sont fort intéressantes ; elle fut fondée au ve siècle par Héraclée de Bithynie. J'y vis la cathédrale de Saint-Wladimir, à côté des vieux restes de celle où Wladimir, le saint fut baptisé en 988.

Dans le bas de l'église j'aperçus des chaises, les premières dans une église orthodoxe ; cette vue me causa un vrai plaisir, car je me demandais toujours comment on peut supporter, les femmes surtout, la fatigue de rester debout immobile, pendant de longues heures, d'autant plus que chez nous la Faculté de médecine le défend expressément au nom de l'hygiène.

Pendant l'office, j'admirai les ornements sacer-

dotaux et les mîtres des évêques, d'une richesse inouïe.

Dans l'église haute, les tableaux de l'iconostase (tabernacle), de Korsoukhine, sont d'un bien charmant effet.

En redescendant la colline et passant sous un vieux porche, on arrive à l'endroit des fouilles. Le musée est plein de fragments grecs, romains et byzantins ; la pièce la plus importante est la stèle de marbre où fut gravé, au IIIe siècle avant Jésus-Christ, le serment civique de Chersonèse.

On voit les restes d'immenses fortifications plusieurs fois rebâties.

Sous Justinien cette ville fit partie de l'empire d'Orient.

Dans les ruines de la cité byzantine, à droite de la cathédrale, on retrouve les rues, la basilique dite Ouvarov, et une nécropole.

On rencontre beaucoup moins de touristes ici qu'en Allemagne ou en Suisse, parce que l'agence Cook ne s'est pas entendue avec les gens du pays. Aussi on le visite à son aise, sans bousculade, sans voisins désagréables, mais, cher lecteur, hâtez-vous de venir ici, cet état

de béatitude pourrait ne pas durer longtemps. La Russie sillonnée de paulines parisiennes perdrait, à mon humble avis, une partie de son cachet primitif de couleur locale.

Entre Chersonèse et Sébastopol se trouve le cimetière russe; on lit sur la porte : « Sépulture des frères ». De sombres allées traversent le champ des morts; elles sont couvertes d'uniformes : ce sont des soldats qui viennent pieusement se recueillir devant les tombes de leurs glorieux aînés. Cent vingt-sept mille hommes tués pendant le siège reposent en paix sous les cyprès.

On célébrait l'office dans une des chapelles, les chants étaient beaux. Le prince Gortschakov et Totleben y sont enterrés.

Nous avons eu pendant plus de soixante ans, au service de nos grands-parents puis au nôtre, en Picardie, un vieux brave que le village avait surnommé « Sébastopol », parce qu'il parlait sans cesse du fameux siège; ses récits et ceux de notre oncle avaient fini par me donner la hantise de ce sol criblé de balles.

Pour aller à Ialta nous traversons une vallée aride, nue; la terre est grise : pas de végétation,

çà et là quelques maigres brins de verdure couverts de poussière.

Pendant plusieurs heures notre automobile marche avec frénésie, malgré les chaos et les fondrières, et les cris de frayeur de mes compagnes, puis brusquement elle s'arrête. Nous descendons et franchissons la célèbre porte de Baïdar; alors, subitement, le plus splendide des panoramas se déroule devant nos regards éblouis : tout au fond, la mer Noire, d'un bleu intense où celui du ciel se mire délicatement; les arbres d'un vert ardent, au premier plan; sur les collines, des villas blanches, des coupoles dorées, des vignes à perte de vue, une presqu'île, des rochers, et tout cela surgit comme par miracle.

C'est une admirable Côte d'azur, plus sauvage que la nôtre, et dont toutes les beautés se touchent : c'est féerique.

Une Russe, pétillante d'esprit, qui voit tout, sait tout, parle de tout, mademoiselle Véra *** partage notre automobile, et termine notre éducation criméenne.

Nous apprenons les noms des propriétaires du cru, les histoires galantes, ce qui s'est passé

hier, ce qui aura lieu demain, enfin tous les potins locaux, légers, amusants, animant les pierres et donnant de la vie à chaque poteau de la route.

Livadia est tout près ; l'empereur Nicolas est attendu au palais impérial ; à son arrivée les troupes seront nombreuses ; chaque arbre, chaque borne, chaque maison seront soigneusement gardés par des soldats. A Aloupka, endroit charmant, le prince Vorontzoff a une immense construction gothique contenant cent chambres d'invités ; elle s'étale tout en largeur. Le Nid de l'hirondelle est au contraire lui, si haut, si haut, qu'on a le vertige en montant à sa tourelle.

Un jour l'empereur Alexandre II avait témoigné le désir de voir s'élever une villa sur le haut du rocher qui surplombe la mer. Un docteur était présent : en bon courtisan, il s'empressa d'accéder au vœu impérial et bâtit le fameux Nid. Mais le séjour aérien ne lui porta pas bonheur : il y devint fou. Non loin de là, se trouve une maison autrefois brûlée par le propriétaire lui-même, et ensuite reconstruite, pour empêcher la découverte de papiers compromettants pour lui.

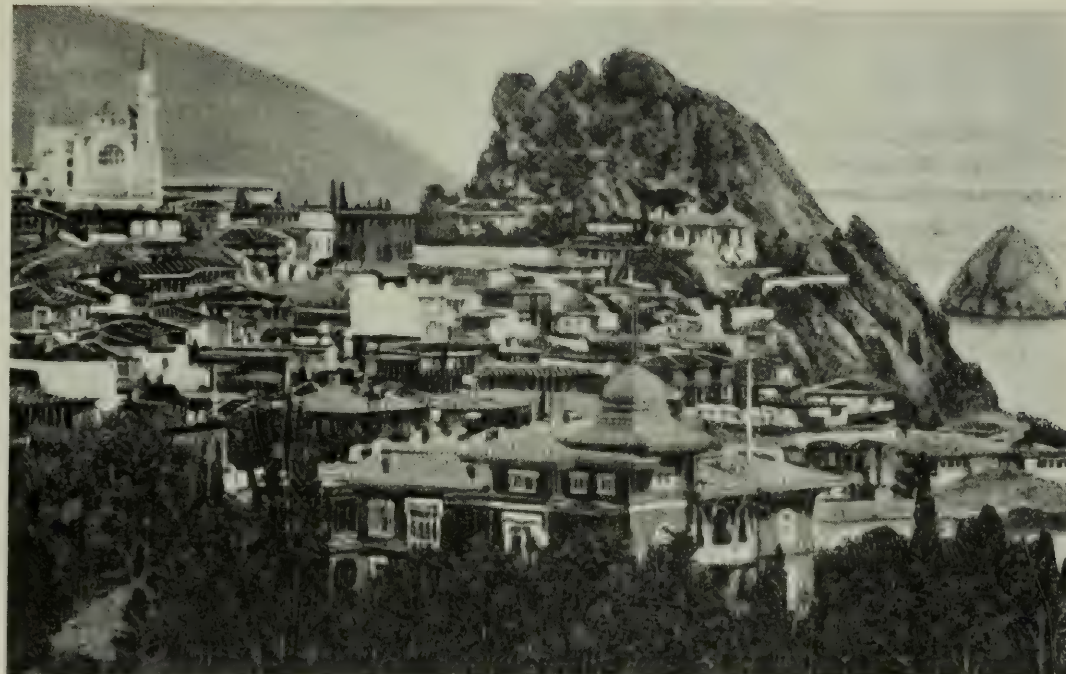
Mishor appartient au grand-duc Pierre, fils du grand-duc Nicolas.

Au beau château de la princesse Youssoupoff, où attend la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur. Ialta s'étend en forme d'éventail, le quai est fort animé, c'est un joli petit « Nice », riche et aristocratique, aux villas byzantines à brillantes coupoles, entourées de verdure.

Les boutiques sont gaies, les magasins élégants ; la foule joyeuse se rafraîchit en goûtant à tous les fruits du monde réunis et vendus sur le port.

L'émir de Boukhara habite une espèce de palais oriental, l'arcade qui y donne accès est ornée de feuillage comme les reposoirs ; des serviteurs portant de superbes costumes, des tuniques en soie brillante, se tiennent à l'entrée pour éblouir, je suppose, les regards des passants.

Nous sommes en pleine saison à Ialta ; elle commence à la fin d'août et dure tout septembre et octobre ; il y a pourtant, ce qui est vraiment un chiffre respectable, 55 degrés de chaleur aujourd'hui, mais les Russes du Nord, ceux des bords de la Néva en particulier, ont besoin



Gourzouf (Crimée).

pour supporter le froid de l'hiver, d'emporter une provision de calorique, et de s'imprégner d'une orgie de clarté pour les longues journées de brume de leur interminable hiver.

Les restaurants entrent jusque dans la mer, on y entend le vent, on y hume la brise marine comme dans une cabine de vaisseau, mais, ô bonheur ! on n'est pas secoué par l'horrible mal de mer qui fait rire si méchamment tous ceux qui ne l'éprouvent pas.

A chaque pas, dans la ville, on trouve des pâtisseries, des confiseries, des marchands orientaux et d'innombrables débits de cartes postales.

Ce matin la mer Noire était, à mon ignorant avis, si calme que je voulus en profiter pour aller à Gourzouf en bateau. J'arrive sur le quai, je mets le pied sur la passerelle et je ne sais quelle arrière-pensée me pousse à dire à mon voisin inconnu : « La mer n'est pas mauvaise, n'est-ce pas, monsieur ? — Bien assez pour être malade », répondit-il d'un air grognon. Je recule juste à temps, je saute sur le port et monte en voiture. Le trajet par terre est bien plus long, mais la route jolie. On voit le parc des apa-

nages impériaux, la Basse Massandra, puis la Haute Massandra sur le chemin du Liesnitchestri-Nikita.

Avant d'entrer à Gourzouf, endroit de toutes les élégances, avec ses délicieuses maisons tartares, sur la hauteur, ses roches et ses grottes profondes de Poucchkine, je traverse le beau parc ombragé de Richelieu, le fondateur de la ville d'Odessa.

La Crimée est le brillant bouquet de la Russie, chaque fleur en est gracieuse et fait valoir sa voisine. Les chevaux, les guides turcs qui sont de beaux hommes et ont, prétend la chronique, beaucoup de succès, auprès des dames, les voitures, les automobiles sillonnent la presqu'île dans tous les sens.

Je visite avant de la quitter pour aller à Kiev, la ville sainte, la Rome des orthodoxes et Odessa, la très ancienne petite ville de Bakhtchi-Saraï, dont le nom signifie : « Palais des jardins ».

Il faut de huit à neuf heures de voiture pour aller de Ialta à Bakhtchi-Saraï. On se met donc en route de bon matin.

Nous montons beaucoup, la vue s'élargit. La

forêt de Jotzssals nous couvre des ombres de ses hêtres feuillus si bienfaisantes; puis nous gravissons les monts Jaïla; le rocher Chichko est superbe. De ce point culminant, la voiture descend dans la vallée de Kouron-Ouzen.

Pendant le grand arrêt de midi, je prends un frugal repas dans une modeste maison de menuisiers qui sert d'auberge, et je cause, sans paroles, avec trois jeunes Turcs de treize, seize et dix-huit ans, extrêmement intelligents. Ils écrivent leurs noms, me demandent le mien, me font comprendre que leurs livres d'école sont écrits en trois langues différentes, ils me les montrent et, ma foi! l'heure de l'arrêt me semble très courte.

Bolbec est la vallée de la désolation, l'aridité se continue jusqu'à l'arrivée à Bakhtchi-Saraï.

A l'entrée de la ville orientale, on passe sous un arc illustré par la visite de l'impératrice Catherine II, en 1722.

Du XVI[e] siècle à 1783 elle fut la résidence des khans et la Mecque de la Crimée, c'est-à-dire le lieu de pèlerinage; elle renferme trente-deux mosquées et s'étend sur les bords du Tchourouk. Aux nombreux étalages turcs

on voit des jouets d'enfants, des instruments de toutes sortes. Une très longue rue bordée de boutiques indigènes et de cafés, le bazar à proprement parler, mène au palais des anciens khans. Là on entre dans un jardin fleuri. Lorsqu'on en a franchi la porte, à gauche on aperçoit un autre enclos contenant les tombes des khans et de leurs épouses; celles des premiers ont comme couronnement leur coiffure au faîte, plusieurs d'entre elles sont placées dans des mosquées rondes. Je remarque les mausolées de : Ivécheni, Molé-Metchit, khan de Salanche, ornés de fines sculptures et de pierres gravées. L'intérieur du palais semble un véritable bijou d'Orient. La salle de bain, le harem, la salle d'audience grillée, et d'innombrables salons ornés de sculptures murales peintes d'une façon éclatante, des vitraux de couleur et meublés de sofas recouverts de soies brodées, de vases, d'armes, de ceintures de cuir et de médailles, se succèdent et communiquent les uns avec les autres.

Le portrait de l'impératrice Catherine II se détache au milieu du mobilier d'une ancienne demeure princière musulmane de l'avant-dernier siècle.

En bas se trouve la fameuse fontaine des « larmes », illustrée par Puchkine et par la fameuse Marie Potocka.

C'est une table de marbre dans laquelle l'eau tombe de quinze demi-coupes. Marie Potocka, retenue prisonnière d'amour par Genghi-khan, dont elle ne partageait pas la flamme, y versa, dit-on, tous les pleurs de ses yeux et mourut de chagrin. L'endroit est frais, il porte à la rêverie et fait mélancoliquement songer à toutes les belles Circassiennes, achetées ou volées, heureuses ou désespérées qui s'y abreuvèrent !

La mosquée principale de la ville contient trois cents personnes ; un fort beau lustre en bois, à forme d'étoile, où l'on suspend les lampes est au milieu du plafond.

Tout près de Bakhtchi-Saraï, j'ai vu de superbes rochers, contenant dix mille grottes datant de l'époque préhistorique, qui servirent de cellules aux moines, et semblent de loin dans le roc des alvéoles de ruches. Puis une ancienne ville israélite.

A 2 verstes seulement du palais, on trouve un monastère creusé dans le rocher et entouré

d'arbres touffus. Il faut prendre un petit sentier pour y arriver, puis gravir des marches ; l'ascension est des plus pittoresques. De suaves chants m'attendaient au sommet : les voix harmonieuses des moines semblaient venir du ciel, rivalisant avec celles des anges.

Les femmes ici sont à demi-voilées par des châles dont elles se couvrent la figure, laissant les yeux à découvert : elles sont aussi intéressantes que sympathiques. Je les regarde avec l'intérêt qu'on éprouve à voir ce qu'on ne contemplera plus. A Constantinople, elles paraissent de noirs fantômes, mais n'anticipons pas.

A Simféropol, j'eus l'ennui de voir filer devant mes yeux, le train que je comptais prendre, ma valise fut rejetée par la portière sur la voie, et je dus, pour retrouver mes bagages au dépôt, me donner beaucoup de peine. Je gesticulai fébrilement, demandant aide et protection à tous les voyageurs qui me paraissaient avoir une bonne figure, et je finis par apercevoir mes colis dans un coin. Je quittai la Crimée dans la nuit.

IX

KIEV — ODESSA

Ce voyage est plein de péripéties, mon billet pour Kiev me fait passer par Kharkof, or le plus court est d'aller par Poltava. J'obtiens mais avec quelle peine, de changer de direction et me voilà partie pour Poltava. La bataille qui s'y livra en 1709 décida de la guerre du Nord, et fit à la Russie sa situation en Europe.

Les propriétés du prince Gortschakov sont à la porte de la ville. Quel dommage de ne pas avoir le temps d'aller, en pèlerine, frapper à la porte de son château!

L'aspect intérieur de la gare de Péreiaslas, ville fondée en 993, au confluent de l'Alta du

Troubèze et du Dniéper, est fort amusant. A la table qui touche la mienne, trois officiers se gorgent de nourriture jusqu'à minuit. Des enfants grouillent à terre; dans un coin du buffet, deux carafes d'eau font le bonheur de la population voyageuse, chacun vient y puiser à son tour. L'eau est gratis; employés, bourgeois, filles du peuple, militaires, élégantes, mendiants, tout le monde y passe.

Dans les environs de Kiev, le Dniéper est très large, ses bras entourent la cité.

Les catacombes de la Rome orthodoxe sont creusées dans le rocher dominant le fleuve. Les corps des saints sont dans le mur, leur vue est impressionnante.

La banque où je touche l'argent de ma lettre de crédit est un immense bâtiment. Les employés sont complaisants; on leur apporte des plateaux chargés de verres de thé. Je cause avec eux en allemand, langue très répandue en Russie, dans les maisons de commerce et d'industrie.

L'église de Saint-Nicolas. avec ses peintures ornant les murs et les colonnes, est certainement la plus artistique des églises modernes

orthodoxes que l'on puisse voir; les saintes byzantines longues et belles, ont de grands yeux tristement doux; les colonnes ont l'air de miroiter harmonieusement, et les figures de s'approcher, de venir au-devant de vous.

La cathédrale de Sainte-Sophie date de 1020: les coupoles sont dorées, les murs intérieurs couverts de mozaïques byzantines, les portes très riches; l'escalier peint à fresque représente des joueurs de flûte; la cour est spacieuse. De nombreux pèlerins en costumes campagnards viennent prier devant le tabernacle; ils arrivent par bandes, les femmes portent les robes courtes des Petites-Russiennes.

Saint-André est aussi un grand monastère, dont l'église rivalise de beauté avec Sainte-Sophie; près de ses murs s'étend une terrasse donnant sur le jardin public: de là on découvre les environs, des habitations à mi-côte, des arbres, des églises à coupoles scintillant au soleil, le fleuve et la riante campagne. La vue est une douceur exquise, dont l'œil savoure les délices et dont l'âme goûte la paix intérieure; c'est un de ces paysages qu'on aime à revoir parce qu'il vous a reposé.

Je me promenai longtemps à pied sur les boulevards, entrant dans les boutiques, constatant les progrès de la ville de Kiev; elle se modernise, prospère, s'arrondit, ce qui ne veut pas dire que l'intérêt pittoresque augmente, non, mais sa richesse s'accroît chaque année.

Avant de rentrer à l'hôtel, mon cocher, qui ne comprend pas du tout mon baragouinage, me dépose successivement devant trois auberges.

J'arrive à Odessa à 9 heures du matin après une nuit de wagon, la vingt-deuxième depuis mon départ de Paris; le temps est gris, la mer sombre, laide, mauvaise. Quelle joie d'être venue par terre et d'avoir traversé un pays animé, au lieu d'avoir navigué sur ces vilaines eaux verdâtres, et comme je comprends Caton de s'être toujours reproché d'avoir fait par mer un trajet qu'il eût pu faire par terre! Ma pauvre Marie navigue, elle, et son cœur, quoique plus solide que le mien, est peut-être bien secoué; j'attends sur le pont l'arrivée de son bateau, mais ne vois encore rien venir du côté de Sébastopol.

Mon premier soin en quittant l'hôtel de Londres est d'aller faire viser mon passeport.

Il faut deux permissions; celle de quitter la Russie et celle d'entrer en Roumanie.

Au consulat roumain je trouve un chef très causant. Il m'engage à passer la soirée au liman de Khadjibéisky.

Les limans sont des baies à l'embouchure d'une rivière se jetant dans la mer Noire. Celui-ci, assez ordinaire, du reste, est à 4 mètres au-dessous du niveau de la mer; la bande de terrain qui l'en sépare a plus de 4 kilomètres de large. A cette heure on voit des baigneurs, les hommes nus d'un côté, les femmes nues de l'autre; si l'on se baignait en costume ensemble, ce serait ici de la dernière des inconvenances.

Le parc où je dîne n'est pas loin de la mer, il est bien ombragé : un restaurant, des villas, un casino, un lac minuscule couvert d'embarcations ornées de banderoles multicolores, en font les frais. La promenade aux Fontaines est fort jolie.

De retour à Odessa je vais au grand jardin Alexandre, où je m'entretiens avec de jeunes artistes qui me racontent leurs rêves de gloire théâtrale; je leur souhaite d'en voir un jour la réalisation. Dans tous les cas l'espérance, ainsi

que me l'écrivait un jour un ami dans mon livre de signatures, est une si douce chose que, le rêve réalisé, on regrette les jours où il était attendu.

Odessa, quatrième ville de la Russie, est le chef-lieu du gouvernement de Kherson. Catherine II ordonna sa fondation, et l'amiral J. de Ribas posa la première pierre, le 27 mai 1794, sur un petit village tartare nommé Khadjibeg. Le nom d'Odessa vient du port sarmate d'Odessus dans le voisinage, mentionné par Arrien; ce fut un port franc de 1817 à 1859.

Le duc de Richelieu y vint avant la Restauration française, lorsqu'il n'était pas encore ministre de Louis XVIII : il l'agrandit et l'embellit. Cette ville superbe ne fit que s'accroître depuis. Bâtie sur la baie, elle à 6 kilomètres d'étendue; un magnifique escalier descend du boulevard Nicolas, qui contient de beaux palais modernes; au port, ce boulevard est extrêmement animé.

Les rues sont larges, bien pavées, plantées d'arbres. On voit partout de brillants cafés très éclairés et très fréquentés. La statue de Richelieu représente le duc en Romain. Le monument de Catherine II, d'après les dessins

de Dmitrenko, architecte et Popov sculpteur, figure la souveraine en bronze sur un piédestal à colonnes, entourée des statues de Potemkin, du comte Soubov, du colonel de génie Volant et de l'amiral J.-B. de Ribas.

Pour la fête de l'Assomption l'église catholique était bondée ; les femmes et les enfants (usage local) portaient des bouquets à la main. Les hommes m'édifièrent par leur attitude de recueillement ; presque personne ne s'asseyait. Le respect du lieu était émouvant : j'eus une heure de véritable joie à me retrouver dans une église de ma religion, à me sentir en parfaite communion d'idées avec ceux qui m'entouraient. Une femme du peuple avec ses quatre enfants était à genoux auprès de moi ; malgré les agacements des marmots qui faisaient leur possible pour la distraire de son oraison, pas une fois elle ne s'en aperçut : elle oubliait les soucis de la terre, les travaux, les chagrins ; elle était plus riche pendant cette heure-là que les plus fortunées du monde, plus suprêmement heureuse que qui que ce fût. Maudits soient ceux qui veulent enlever l'espérance du cœur humain !

Dans l'après-midi nous allâmes voir le monastère de la Grande Fontaine; c'était la fête du pays, la route poudreuse grouillait de monde, je pensai, en regardant la foule, à nos pardons bretons, aux boutiques, aux marchands forains et surtout à la foi si grande de nos chères populations.

En revenant dans le petit train électrique, je dus m'asseoir sur une marche car toutes les places étaient prises; je constatai qu'on y est très bien; à Paris cela n'eût pas été permis : je le regrette, car c'est commode et pas du tout imprudent.

Ma fille arrive saine et sauve de Sébastopol. La mer Noire avait joué ses tours; un épais brouillard entourait le vapeur, sa marche devenue très lente était lugubre. Il s'avançait avec la précaution d'une bête blessée.

Je continue à visiter Odessa. La régularité des constructions, l'importance du palais Vorontzoff et autres, le confort des hôtels avec leurs jardins intérieurs, arrangés en salles à manger où la nourriture est soignée, les facilités de l'existence, les théâtres, etc., font de ce port une ville agréable à habiter. La pro-

preté est extrême et le luxe poussé très loin, mais l'aspect en est moins pittoresque, moins amusant que celui de Marseille, et quelle chaleur! Les habitants s'épongent le front, moi je n'en ai pas le temps.

La Russie n'est ni aristocratique, ni démocratique mais essentiellement bureaucratique : les classes dirigeantes sont divisées en quatorze catégories, d'après l'importance de la fonction occupée.

J'éprouve une réelle mélancolie à la pensée de quitter bientôt le territoire russe où les habitants sont si polis, si courtois, si hospitaliers.

Dans vingt-quatre heures nous aurons abandonné le pays des steppes immenses, l'Empire de 120 millions d'habitants, contenant tant de races, tant de langues, tant de mœurs différentes.

X

ROUMANIE

A l'aube je vois un paysage nouveau, des types particuliers, des costumes d'hommes blancs brodés de noir ; nous sommes à la frontière roumaine. Ungénié est bien situé, la vue du fleuve est piquante, ses bords sont entourés de verdure encore très fraîche malgré les rayons de soleil de la fin d'août.

Après un arrêt de trois heures, nous montons en troisième classe (il n'y en a pas d'autres) ; les wagons sont, du reste, très bien tenus et les voyageurs comme il faut.

L'officier de la douane roumaine, ganté de blanc, est fort poli, aimable même. Il me

18

demande si j'ai des bonbons dans mes malles, ma réponse négative le charme car il est défendu d'en faire entrer dans le royaume; les sucreries paient ici les mêmes droits que les cigares en France. Une vieille dame fort curieuse (petit péché mignon des Roumains, me dit-on) me demande qui je suis, d'où je viens, où je vais, en fort bon français. Je réponds complaisamment, mais elle ne croit pas à mon identité et je l'entends dire à sa voisine : « Elle! madame une telle, quel conte bleu »! Cette expression, très française mais surannée, excite l'hilarité des personnes de notre compagnie et m'amuse follement.

Iassi est une ville captivante; ses églises, admirablement construites ou réparées par M. Lecomte du Noüy, architecte et ami de la cour, sont ravissantes, d'un goût absolument parfait; l'une d'elles en pierres blanches, style persan, avec incrustations or et bleu à l'extérieur, est idéale.

On se sent en pays latin, à mille petits détails qui sont plutôt des impressions que des réalités. Du reste l'empereur Trajan fonda en Roumanie une colonie dont les traces sont encore pro-



Une Roumaine.

fondes. La religion est la même qu'en Russie; les pays se touchent, et il y a un monde entre les deux mentalités.

Le Bois de Boulogne de Iassi est sympathique. Les rues sont pleines d'une foule un peu italienne d'aspect; nous dînons sur la place aux sons d'une musique qui rappelle celle du fameux restaurant roumain, à la dernière exposition universelle de notre capitale. Bucarest est un petit Paris; les femmes sont mises avec goût, les chapeaux viennent de chez nos grandes modistes.

Les paysannes en jupes courtes sont extrêmement gracieuses, les traits sont fins et jolis. Les blouses sont brodées; le bleu et le rouge dominent, les tabliers sont richement ornés, et des mouchoirs soyeux roulés artistement autour des têtes.

Ma première course est pour le palais Studza, grand bâtiment très chargé qui sert de ministère. Je traverse un jardin, une cour, et j'arrive devant le petit palais, habité par les Vacaresco; une déception m'y attendait : ma chère amie, Hélène Vacaresco, que je me faisais fête de voir, est à la campagne, bien loin

de Bucarest. Quel regret de ne pouvoir lui raconter mes impressions de voyage au Caucase et pénétrer, grâce à elle, dans l'âme roumaine si bien décrite dans ses romans et si adorablement chantée dans ses poèmes! Que de fois j'ai récité son *Collier de perles rouges* : « Si tu te couches sur la terre, tu entendras le bruit des semences qui germent! »

En parcourant les quartiers de la ville, les halles, les églises, les rues, les monuments, je pense à son dernier né littéraire, *Amor vincit* : elle décrit toutes les passions, toutes les vibrations, le souffle énergique et tendre des amoureuses roumaines de toutes les classes de la société.

L'établissement Brancovan Diminitri, à Balasa, qui date de 1752, est spacieux, bien combiné; on y soigne les vieillards. Sa chapelle moderne contient de belles stalles; à droite est le fauteuil de l'évêque, à gauche celui du prince Brancovan; on me fit admirer un évangile en or d'un poids énorme provenant d'une princesse de Valachie, des croix antiques et les tombes des Bibesco.

L'Athénée est une grande salle de concert;

beaucoup de vieilles broderies du pays y sont conservées, ainsi que quelques tableaux modernes sans intérêt.

La « Chaussée » est une promenade agréable en été. La « Métropole » peinte à fresque est d'un joli style, l'intérieur somptueux. L'église catholique de Saint-Joseph est grande; le palais Cantacuzène, imposant. Les rues, les théâtres, les jardins sont ceux d'une belle ville sans cachet particulier, mais prenant chaque année une importance plus considérable.

La Roumanie, après avoir subi le joug de la Turquie, devint officiellement indépendante en 1877. Pour échapper aux intrigues des princes du pays, aux cabales, aux difficultés intérieures, on appela au trône un prince de Hohenzollern, le roi actuel.

Nous nous mettons en route à la tombée du jour pour Posada, château du prince et de la princesse Georges Bibesco, le charmant auteur des *Huit Paradis*. Après deux heures de trajet nous arrivons à Posada. La délicieuse habitation est entourée de jardins odorants; on découvre toute la vallée d'un côté, et les montagnes de l'autre. L'intérieur est orné avec goût et

confort, l'escalier est des plus séduisants; ses oiseaux empaillés, ses tableaux, ses porcelaines, ses buissons fleuris donnent à l'invité le désir d'un long séjour.

La princesse écrit dans son boudoir persan rempli de faïences et de précieux manuscrits enluminés du pays de Perse. Le prince est un créateur d'aérostats.

Le château est plein de monde : on se promène dans le pays en automobile, on visite les églises qui se trouvent sur la montagne et qui contiennent les plus jolies peintures anciennes du monde; celle que je vis hier, du XVIe siècle, est une petite merveille de lignes architecturales dont le pope était fier de nous faire les honneurs.

Le grand-père de notre hôte, le prince Bibesco, avait été nommé roi à vie, mais au bout de six ans, nageant dans une mer de difficultés, il dut abdiquer. Plus tard on vint offrir à son fils le trône de Bulgarie, on le proposa aussi au prince de Mingrélie qui le refusa également; alors il fut offert au prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, le tsar actuel, qui l'accepta.

Georges Bibesco a le culte de la mémoire

de son père. « C'était mon seul ami », me dit-il. Quel hommage filial! N'est-ce pas le plus touchant qui puisse être rendu?

On raconta un soir après le dîner qu'un fameux Constantin Brancovan, battu par les Turcs au XVIIIe siècle, fut emmené à Constantinople avec ses sept enfants, le dernier à la mamelle; ils avaient été trahis par le gendre, un Cantacuzène. On voulut les forcer à abjurer la foi chrétienne pour embrasser l'islamisme, ils préférèrent la mort. Alors on commença les exécutions, le père y assista, exhortant ses enfants pendant les égorgements; lorsqu'arriva le tour du dernier, sa nourrice voulant sauver un rejeton de la race, le cacha en sacrifiant à sa place son propre enfant.

Il y avait dans ce temps-là ce qu'on nommait le supplice de la mousseline : on introduisait de force dans la bouche du condamné politique je ne sais combien de mètres de mousseline, une longueur infinie, avec laquelle on arrachait les entrailles du malheureux martyr, avant de le mettre à mort.

Les événements de Grèce sont à l'ordre du jour; on les commente, chacun donne son avis.

La France, son avenir, son présent, et même son passé, défraye aussi les conversations. Un jour, dit un Roumain, Cambacérès ayant appelé Louis XVI le « tyran », en présence de Napoléon, s'attira la réponse suivante : « Ne dites pas cela; s'il avait été un tyran, nous ne serions pas ce que nous sommes! »

J'admire à quel point les étrangers s'intéressent à tout ce qui est français : histoire, art, littérature, sciences, ils savent ce que nous produisons et rien de ce qui nous touche ne les laisse indifférents. Je voudrais que nous eussions vis-à-vis d'eux la même curiosité intellectuelle.

Le roi Charles de Roumanie est catholique; la reine Élisabeth, cette Carmen Sylva que je désire tellement apercevoir, est protestante; le prince héritier neveu du roi, qui épousa la princesse de Grande-Bretagne et d'Irlande, est catholique; elle, au contraire, de la religion réformée; leur fils aîné est orthodoxe. Nous sommes invités à aller déjeuner à Sinaïa; un de mes plus chers désirs qui se réalise.

Il y a si longtemps que j'admire les vers et

toutes les productions littéraires de Carmen Sylva !

Cette remarquable reine célèbre, dans la charmante légende de *Puïn, la dernière née,* les beautés, les difficultés, l'avenir de sa chère Roumanie. En lisant ses *Souvenirs de guerre,* on est angoissé, on étouffe, tellement les récits sont vrais. Ah! elle comprend tout ce que le cœur humain peut contenir d'amertume, tout ce que le corps humain peut éprouver de souffrances.

La sensibilité, la noblesse de caractère, l'élévation du style, la profondeur des pensées, le charme de la forme, toutes ces qualités lui sont propres et sont de celles qui attirent, retiennent et inspirent, avec respect et amour, un dévouement absolu. Pour nous rendre au château royal, nous traversons la vallée de Prohava, puis Sinaïa, assemblage romantique de chalets, de maisons et d'hôtels dans un pays de verdure. Le corps diplomatique s'y réunit, ainsi que les ministres, tout le temps qu'y passe la Cour.

Nous parcourons un parc superbe, des jardins admirablement tenus; les uns sont clas-

siques, les autres à l'anglaise; puis on arrive au perron.

Le château de Pelesch est une construction grandiose et très attirante à la fois : du gothique et de la Renaissance, des tours carrées, des balcons, des sculptures de bois, des cours intérieures, une profusion de fleurs. C'est une magnifique demeure dont le roi est légitimement satisfait.

A droite du vestibule se trouve le musée militaire : des armes, des drapeaux, des trophées; un sceptre apporté en surprise, l'année dernière; par le prince héritier d'Allemagne, qui l'avait caché dans sa manche; des boucliers; des cimaises et beaucoup d'autres choses encore.

Le fenêtrage artistique et les vitraux ont un cachet Renaissance tout particulier.

Dans la grande galerie du premier étage, nous trouvons toute la Cour réunie : la grande Maîtresse, les dames d'honneur, l'aimable mademoiselle Zoé Bengasco, les chambellans, le docteur qui sauva Sa Majesté d'une grave maladie; enfin tous les invités. Sur les tables, beaucoup de livres; un orgue, un piano, une harpe; plus loin, un salon mauresque, une chambre



Le château royal du Pelesch, à Sinaïa (Roumanie).

turque, un boudoir Louis XV, un beau salon des fêtes, et... des meubles où l'on peut s'asseoir, rareté dans les palais. On sent qu'à côté de l'étiquette il y a la simplicité et le bon goût; une grande protection est accordée aux sciences et aux arts; la diplomatie côtoie la musique et les affaires de l'État vivent en harmonie avec la poésie, la littérature et les œuvres philanthropiques. Ici, les souverains sont les parents de leur peuple; petits et grands, riches ou pauvres, sont également bien accueillis.

Quelques minutes après notre arrivée, Leurs Majestés entrent; la physionomie du roi respire l'intelligence et la bienveillance; la reine Élisabeth est coiffée d'un long voile blanc qui encadre merveilleusement sa belle et noble figure, et lui donne un air angélique et irréel. Ses paroles sont empreintes de bonté : supérieure à saint Martin, elle donnerait, me dit-on, son manteau tout entier. Les malades et les aveugles sont, dans la grande famille de l'humanité, ses amis de prédilection; elle a formé pour les soigner, des gardes de bonne famille dont le costume simple est des plus charmants : elles sont en robes blanches avec une croix sur la poitrine.

Il faut, pour entrer dans ce corps, promettre d'y rester trois ans; les gardes seraient renvoyées dans leurs familles si la moindre peccadille leur était reprochée.

La reine a grand'pitié des paysannes roumaines; elle trouve leurs labeurs trop durs, trop fatigants, le sol pas assez reconnaissant de leurs peines. Je lui réponds que, venant d'Orient, ma compassion s'adresse aux créatures oisives, paresseuses, enfermées dans des cages plus ou moins dorées. Le travail ennoblit, dis-je, je le préfère mille fois à leurs cloîtres d'amour profane. Puis Sa Majesté me parle de ses travaux littéraires, des chagrins de la vie. « Ses anneaux en deviennent de plus en plus lourds, dit-elle, à mesure que l'on avance en âge et combien difficiles à porter! »

Cette adorable mère ne peut oublier la perte de son unique enfant, dont un ravissant portrait, au rez-de-chaussée du palais, rappelle le doux souvenir.

Les eaux de la source du Pelesch, dont la réputation franchit toutes les frontières, arrivent directement dans la salle à manger, et coulent d'un jet dans un petit bassin au milieu de la

table, il est entouré de parterres roses d'un bien charmant effet.

Le salon de travail de la reine contient un énorme bureau, où se trouvent trois machines à écrire pour trois langues différentes : le français, l'allemand, le roumain. On sent que là se passe la vie intime de Carmen Sylva, de cette reine admirée, vénérée du monde entier, qui partage sa vie entre l'étude et la charité.

J'ai retrouvé, au palais, Enesco, le célèbre compositeur et exécutant; adolescent et jeune homme, il a toujours eu sa chambre à Sinaïa. La princesse Bibesco s'était beaucoup occupée de son éducation musicale, étant elle-même une grande pianiste : « C'est pour vous qu'il étudie, c'est pour Votre Majesté que nous travaillons », avait-elle dit. La prédiction s'est réalisée, la chère princesse a quitté ce monde, mais Enesco adoucit par ses mélodieux accents les tristesses et les regrets.

Demain, il y a grand concert, musique et déclamation; demain, Enesco, jouera et le petit prodige, la charmante Valsamachi, enfant de l'Hellade, se fera entendre devant l'auguste assemblée, dans ce cadre royal, séjour unique

de beauté agreste, de confort moderne, et d'artistique élégance. Je sens qu'il me faut partir; plus tard je n'en aurais pas le courage.

Nous sommes conviées à la prochaine excursion au pays du pétrole. A quelques lieues d'ici, ainsi qu'à Bakou, la Roumanie a ses puits qui fonctionnent avec succès. Les jeunes filles dansèrent sous la feuillée des rondes rappelant celles de notre Bretagne, ébats celtiques, en souvenir d'une colonie de Celtes implantée dans le pays; les mouvements sont les mêmes que chez nous, mais les membres des danseuses plus fins, plus souples, plus agiles, me font penser aux « Tanagra ». La campagne de Sinaïa est une Suisse méridionale au cœur des Karpathes, saine, agreste et fleurie; nullement envahie par les étrangers, elle a gardé intacte son intéressante nationalité, c'est uniquement... la Roumanie.

XI

SOFIA — BELGRADE

Le ministre de l'Intérieur, président du conseil de Roumanie, m'installe dans un coupé, et me place sous la protection d'un chimiste. Je pars sans inquiétude pour Constantinople, avec l'intention de m'arrêter souvent en route.

Je voyage seule. Bon ange gardien, le chimiste vient de temps en temps s'enquérir de ma santé, nous bavardons, et j'arrive à Bucarest sans m'apercevoir du trajet parcouru.

La nuit se passe à l'hôtel du Boulevard, et le lendemain dès l'aube je prends la route de Sofia. Grand émoi au départ : on ne retrouve pas les bagages, l'heure avance, la cloche va

sonner. Je suis pourtant moins agitée qu'à Simféropol, car il ne s'agit que de mes malles à moi : en cas de nécessité je partirai sans elles. Je confie néanmoins mes peines à des employés supérieurs : ils se donnent beaucoup de mal et finissent par apercevoir de loin mes coffrets de Tiflis, aux couleurs voyantes, dans une brouette. Enfin rassurée, je cherche, dans un coin du wagon, le repos d'un sommeil réparateur.

A la frontière un Bulgare, compagnon de route, me prend mon passeport et m'évite gracieusement les formalités de la douane.

La matinée est terne, fraîche pour le mois de septembre.

Cette température mélancolique est telle qu'on la désire en quittant un pays préféré; n'est-on pas satisfait de sentir son esprit en communion avec la nature? Et combien la souffrance de certains jours se double en voyant la beauté du ciel ou l'éclat du soleil! Il nous semble alors, dans notre égoïsme, que c'est une injustice du sort, pauvres humains que nous sommes!

Le Danube est ici dans toute sa largeur; nous le traversons pour reprendre le train. Il n'est

pas bleu du tout; *die schöne blaue Donau*, le titre de l'entraînante valse viennoise aux sons de laquelle j'ai si souvent dansé, n'est pas juste aujourd'hui. Pourtant le temps s'éclaircit, j'ouvre mon ombrelle blanche un peu brusquement, je l'avoue, et la soie très mince, probablement, se déchire en dix endroits. J'ai honte de ma loque et la cache sous une banquette. Les Bulgares ont des figures mâles très énergiques, peut-être un peu dures, plus de force et moins de douceur que les Roumains.

Avant de descendre du vapeur, j'aperçois quelqu'un qui me cherche, puis vient directement à ma rencontre; c'est le consul de France qui veut mettre sa compatriote sous la protection de notre pays. Il me donne pendant une demi-heure la sensation, réconfortante sur la terre étrangère, de me sentir en France. Ce matin d'été la mère patrie me fut même une nourrice, car il m'apporta, de sa part, des provisions de bouche. A la station suivante, j'apprends la suppression du wagon-restaurant pour cause de réparation : j'aurais donc jeûné jusqu'à neuf heures du soir.

L'attaché militaire bulgare à Bucarest voyage

avec sa femme; c'est un beau couple. L'officier cause fort agréablement. Je vois qu'il admire son tsar, et respecte grandement sa capacité et son autorité : « Nous aimons, dit-il, à être soutenus ».

Je ne crois pas messieurs les Bulgares faciles à tenir; il faut une main ferme pour se faire obéir d'eux.

Un ennemi loyal demandait un jour à un jeune homme du pays : « — Que veux-tu qu'on te fasse? le double sera fait à ton ennemi. — Crève-moi un œil », répondit-il .

L'armée est merveilleuse de science, de discipline, de sobriété, de patriotisme et de vaillance; elle se compose de cinq cent mille hommes, chiffre énorme, pour l'importance du pays et le nombre des habitants, mais lorsqu'on a de belliqueux voisins, il faut être prêt à se défendre.

L'influence commerciale allemande est plus forte que la française à Bucarest, les industriels germaniques y sont nombreux. A Sofia, c'est le contraire.

Le pays est plat, boisé par endroits, beaucoup de buffles circulent dans les prairies.



Mariée bulgare.

Les paysannes portent des tabliers très élégamment brodés.

Seoski est un embranchement, la ligne n'y fut ouverte que ces jours-ci. Là sous mes yeux est Plevna (plaine où eut lieu la grande bataille à laquelle prit part, dans son extrême jeunesse, le comte de Brévem de la Gardie, qui illustre d'une si délicieuse façon mon livre de poésies, *Lande fleurie*). Je découvre toute l'étendue. Combien les « grands Balkans » sont majestueux !

Je traverse Tolli-Dobnia où Skobeleff, père de l'aimable duchesse de Leuchtenberg (Zina), se couvrit de gloire, avec tant d'autres.

Les Turcs battus en ces endroits se réfugièrent à Deliomna, qui signifie « forêt folle ».

Nous côtoyons la rivière Iskar et traversons le défilé du même nom. Non loin de la rivière Rouge, de fantastiques rochers semblent vouloir menacer la voûte céleste ; au clair de lune, on dirait une marche de fantômes géants, de monstres grisâtres prêts à nous dévorer.

A Sofia mes amis me gâtent : je trouve à l'hôtel un petit souper fin qui me fait oublier que je n'ai ni déjeuné ni dîné.

Il faut encore aller au consulat, c'est vraiment ennuyeux; comment les gouvernements slaves et turcs ne s'arrangent-ils pas pour éviter aux voyageurs, comme dans les autres pays, ces formalités, dont l'unique résultat est de compliquer inutilement les voyages? Les honnêtes gens ont des passeports en règle; les autres, ceux qu'on veut empêcher de passer, s'arrangent toujours pour en avoir de faux : alors à quoi cela sert-il? absolument à rien. C'est comme les noms propres des villes sur les cartes : quelle complication! Chaque ville porte un nom différent. Ne serait-il pas plus pratique de toujours écrire un nom selon l'usage du pays? Que Regensburg soit partout Regensburg et non pas Ratisbonne; que le lac Sevan Otchka en russe garde son orthographe d'origine, etc., etc. J'attends longtemps au consulat turc; le bureau est fort malpropre. Du reste il est de bonne heure, on le balayera sans doute un peu plus tard; que ne puis-je, en attendant, le nettoyer un peu! cela me ferait paraître l'attente moins longue.

Mes amis me font les honneurs de Sofia. Nous parcourons la ville, fort petite il y a

vingt ans, et maintenant florissante capitale : Sofia est littéralement sortie de terre par enchantement; des boulevards furent plantés, des maisons ont surgi, des monuments se sont élevés, le commerce s'est étendu, les usines marchent, tout fonctionne militairement.

La légation française, très élégamment aménagée, sera bientôt remplacée par un palais; il en sera ainsi des autres légations : le roi donne le terrain.

Le peuple bulgare a des goûts simples, il n'aime pas le luxe, le trouvant inutile, et n'approuve pas les raffinements. Très instruit, il est l'ennemi de ce qui lui semble futile. Il apprécie l'intimité de la famille plus que les réunions mondaines. La vie est du reste très coûteuse, et les denrées recherchées sont très difficiles à trouver.

Le palais du tsar Ferdinand est beau, vaste, bien proportionné. Le prince n'avait que vingt-huit ans lorsqu'il fut appelé au trône de Bulgarie, et trente-sept lorsqu'on lui conféra le titre de tsar, ancien nom bulgare et non pas russe, qui signifie roi.

L'intérieur du palais royal est remarquable-

ment tenu. M. Stephang Tchaprachikoi, secrétaire du cabinet politique, nous fait visiter la nombreuse suite de salons, la salle de bal, celle à manger, les cabinets remplis de tableaux, des portraits des membres de la famille d'Orléans (la princesse Clémentine, mère du roi-prince Ferdinand de Saxe-Cobourg, était fille du roi Louis-Philippe). En regardant ceux du roi, dont le dernier est de Saszlan, je remarque une accentuation d'énergie très sensible dans les traits du souverain ; cette toile est d'une grande ressemblance. Une gravure coloriée représentant la mort tragique de la reine Marie-Antoinette m'impressionne douloureusement.

Les parcs sont ravissants, on voit que Sa Majesté à la passion des fleurs. Elle a encore celle des animaux ; aussi la partie zoologique contient-elle les espèces les plus rares et les plus variées.

L'église catholique est à côté du couvent des sœurs françaises, presque toutes bretonnes.

Un enterrement passe : le corps est sous verre dans son cercueil, beaucoup de couronnes le suivent.

Les étincelants costumes des paysans jettent

une note bigarrée dans le paysage; le cachet local ici est très particulier. La mariée bulgare porte sur le visage pendant les quarante jours qui suivent son mariage un voile couvert de piécettes d'or.

La gare est pleine de caisses de feuilles de roses provenant de la fameuse « Vallée des roses », où l'on en cultive une quantité pour les extraits de parfums; on envoie les boîtes cachetées du sceau rouge bulgare à Vienne, à Paris et à Constantinople pour de très grosses sommes d'argent; du reste un litre d'extrait d'essence de roses coûte 800 francs. J'apprends que tous les parfums de violette, réséda, opopanax et autres sont toujours à base de roses.

Les tapis de Bulgarie ont des dessins de couleurs harmonieuses, on en fabrique de tous les côtés.

Le peuple est travailleur, pas bavard du tout; dans les moments de troubles on tire et on tue sans dire un mot, sans gesticuler, avec un sang-froid effrayant à voir.

Le train partant pour Belgrade est bondé. J'y trouve place pourtant, une dame allemande se rendant à Constantinople partage mon compartiment.

Le couloir est peuplé de jeunes filles animées; elles causent, rient, mangent des fruits et des bonbons, et s'abreuvent de limonade aux stations où l'on s'arrête. La vie de harem, me dit l'allemande de la forêt Noire, est tout bonnement une vie de famille très intime; les hommes n'ont qu'une femme, aucun père ne donnerait sa fille en mariage, s'il pensait que le mari dût avoir deux épouses. Les fillettes des écoles aspirent au moment d'être voilées, car cela signifie « bonne à marier »; il n'y a pas de vieilles filles en Turquie, toutes entrent en ménage, ce qui est certainement à l'avantage des hommes, généralement bons maris. Je connais bien des Françaises dans nos provinces, qui envient le sort de leurs sœurs de Constantinople, lorsque après la trentième année, elles se promènent à visage découvert, sans apercevoir d'épouseur à l'horizon. Et quelle douleur lorsque le miroir leur montre un visage déjà fané, des yeux éteints et des lèvres ternes!

Avant la dernière révolution du Bosphore, on craignait beaucoup, paraît-il, les soldats; maintenant au contraire, ils protègent les habitants et sont sympathiques à la population.



Une Serbe.

Belgrade est fort bien situé; la ville heureusement bâtie, le palais important. L'ancien, beaucoup plus petit, se trouve à côté, c'est là que se passa l'affreuse tragédie, il y a huit ans; c'est là qu'en une nuit, huit personnes furent égorgées : le roi Alexandre, la reine Draga et les officiers du palais. Ils essayèrent de fuir, de se défendre derrière les meubles : leurs efforts furent vains. Au lever du matin, les crimes étaient consommés, les victimes avaient cessé de vivre. O fleuve de la Maritza qui coulez toujours imperturbable, emportez dans vos flots le sang de ces malheureux ! Lavez la tache, effacez le souvenir !

La Serbie n'est pas ce que bien des gens pensent, une province; c'est un royaume, un peuple. La nationalité s'est formée aux VIIe et VIIIe siècles, alors que des populations, puissantes aujourd'hui, cherchaient leur voie.

La Serbie prend avec Étienne Némaga les proportions d'un royaume, jusqu'à l'époque où Douchan lui donne l'extension d'un empire aussi fort et aussi durable qu'au temps des Annales où eut lieu l'invasion anglaise, à la suite du malheureux règne de Charles XI.

Les rapides conquêtes des Ottomans arrêtèrent l'essor des Serbes au moment où la destinée les appelait probablement à régénérer l'empire grec; ils étaient le rempart de l'Europe contre l'envahissement turc avec lequel ils se trouvaient en continuelle hostilité. Ayant combattu pour le christianisme contre l'islamisme, ils luttèrent pour leur indépendance.

Le soulèvement de 1804 ne fut pas le mouvement d'un parti : le peuple se levait en masse.

Les guerres de la Serbie, du Monténégro et de la Russie ont été terminées par les traités de San-Stéfano et de Berlin.

Un auteur inconnu écrit de Stockholm sur la question d'Orient, en 1879, les lignes suivantes :

« Les souffrances des Slaves du sud sous un joug magyar de neuf siècles, suivi d'un joug ottoman de quatre à cinq siècles, n'ont pu étouffer la nationalité chez cette tribu pleine de sève et de vigueur. La Serbie verra surgir de son sol, nous en sommes persuadés, lorsqu'il en sera temps, un bras, une tête, comme en Piémont et en Prusse. »

Le roi actuel, Pierre Kara Géorgevitch, avait

quatorze ans lorsque son père, le prince régnant destitué, dut quitter sa patrie en 1858. Du lycée de Genève, où il était, il alla continuer ses études à Paris, au collège Sainte-Barbe (où mon père passa aussi ses années d'enfance), puis il entra à Saint-Cyr et en sortit dans la brillante promotion de Puébla.

Pendant la guerre de 1870, il assista à presque tous les combats : Bapaume, Forbach, Metz, Paris, Reischoffen, Rezonville, etc. Il aimait la France et y passa de longues années.

En 1883, il épousa la princesse Zoika de Monténégro, fille aînée du prince Nicolas et de la princesse Miléna; elle mourut en 1890. Alors le prince quitta Cettigné et vint s'installer à Genève, avec ses enfants, les princes Georges, Alexandre et la princesse Hélène; c'est là qu'il reçut la députation de la Constituante serbe lui apportant le vœu unanime du peuple qui voulait lui voir prendre la couronne de Serbie ; ceci se passait en juin 1903. Le couronnement et l'onction eurent lieu dans le couvent historique de Zitcher.

Lorsque la reine Nathalie se sépara de son époux le roi Milan, elle prit comme dame

d'honneur une belle jeune femme du nom de Draga, veuve d'un notaire, qui l'accompagna partout, et à Biarritz en particulier. Quand le roi Alexandre la vit, il s'en éprit et voulut l'épouser. Le conseil des ministres opposa une forte résistance et le peuple manifesta son mécontentement. Le roi répondit que le mariage était pour lui un devoir, vu que bientôt un enfant viendrait au monde. La grossesse était, ainsi que chacun le sait, nerveuse; nul héritier ne vint au monde et le ressentiment de la population augmenta; ce qui mit le comble à l'exaspération et fit couler la dernière goutte d'un vase trop plein, fut le désir, la volonté de la reine de faire reconnaître, comme héritier du trône, son frère à elle.

Draga avait douze ans de plus que le roi. Quelques mois avant l'affreux événement, l'ami d'un des officiers du palais alla prévenir celui-ci du complot : « — Pourquoi m'en avertissez-vous, répondit-il; je ne puis vous dénoncer et si je suis de garde le jour dit, je défendrai naturellement Leurs Majestés jusqu'à la mort. »

Il était justement au palais pendant la nuit

fatale, et fut une des huit victimes de l'heure sanglante.

Dans les prisons, les détenus politiques, privés de livres et de papier, comptent le matin le nombre des mouches sur le mur et le soir le nombre des mortes. Ces exercices d'arithmétique leur font passer le temps.

Les Serbes, ainsi que les Bulgares, vivent en petits clans patriarcaux dans lesquels on s'entr'aide avec dévouement; chaque famille a son saint patron pieusement invoqué.

Les fêtes de Noël durent trois jours, l'origine en est païenne. Avant l'introduction du christianisme, les Serbes adoraient le grand dieu Bog et des petits dieux nommés Bogetih. La Noël était leur fête, célébrée le 29 décembre de notre calendrier; ce jour-là, il est encore d'usage que le plus jeune des membres de la famille apporte à la doyenne une énorme bûche qui doit brûler au moins quarante-huit heures; si elle finit avant, c'est signe de malheur. La première personne étrangère au clan familial, riche ou pauvre, qui vient à Noël, est considérée comme l'hôte et reçoit les honneurs et les prévenances de la journée, plus un cadeau.

On abuse souvent de cette habitude dans les villes et la même personne s'arrange pour entrer la première dans plusieurs intérieurs et récolter ainsi bien des pièces de 20 francs.

Les Balkans sont peuplés d'aigles, on les y chasse sur les sommets. Les pittoresques montées sont pleines de péripéties amusantes qui me furent très spirituellement narrées par S. Exc. M. Vesnitch, l'érudit et distingué ministre de Serbie à Paris. A Belgrade et dans tout le pays serbe, on fait des ouvrages en perles; des broderies byzantines d'un délicat effet recouvrent les sacs, les tapis de table, les porte-monnaie, etc., les fonds en or brillent au soleil comme l'intérieur des coupoles d'églises.

Les Serbes sont les poètes et les musiciens de la langue slave; ils chantent leur passé, la gloire, les mœurs, l'histoire et l'amour.

Le nom de Marko Kralievitch (ou fils de roi, prince Marko si l'on veut), est à chaque page mentionné dans la poésie et dans les légendes. Il était le fils de Voukachiné, un vassal qui se tailla un royaume dans les états des tsars serbes Etienne Douchan et Ouroch, après avoir

tué ce dernier; il périt dans un combat contre les Turcs en 1371.

La mère de ce légendaire héros est l'humble Euphrosine. Son frère André, dit un chant dalmate, fut tué par lui à propos d'une querelle au sujet d'un cheval. Sa femme Iéla ou Iélitza ou Angélia (Hélène) était la fille de Chichnas roi des Bulgares; il était, lui, d'une force herculéenne, et avait une capacité de boisson peu ordinaire, sa bravoure était téméraire.

Voici quelques légendes serbes.

MARKO LABOUREUR

Maître Krahévitch buvait du vin, avec la vieille Euphrosine, sa mère, et, lorsqu'ils eurent bu à satiété, sa mère commence à lui dire : « — Marko mon fils, laisse là les aventures ; car le mal ne peut amener du bien et ta vieille mère est lasse de laver des vêtements ensanglantés. Prends une charrue et des bœufs, laboure et montagne et vallon, puis sème, mon fils, du blanc froment, afin de nous nourrir tous les deux. » Marko obéit à sa mère, il prend un charrue et des bœufs; mais au lieu de montagne ou de vallée c'est le grand chemin qu'il laboure. Par là passent des janissaires turcs conduisant trois charges d'or, et ils disent à Marko : « — Laisse, ne laboure pas les chemins. — Laissez, vous autres Turcs, ne vous inquiétez point si je laboure. — Cesse, Marko, de labourer

les chemins. — Allons, Turcs, que vous importe que je laboure? » Et quand cela ennuya Marko, il laissa et bœufs et charrue et tua les janissaires ottomans, puis prenant les trois charges d'or il les porta à sa vieille mère :

« — Voici, dit-il, ce que je t'ai labouré aujourd'hui ! »

(Tiré de l'épopée serbe de Douzen.)

LE HAÏDOUK PAR AMOUR

Dieu clément, la grande merveille! Est-ce les canons de Zara qui tonnent? ou est-ce le vent de mer qui souffle et va en mugissant se heurter aux montagnes? — Ce n'est ni les canons de Zara qui tonnent, ni le vent de mer qui souffle; un cortège de noce conduit une fiancée, et les *svats* tirent sans relâche des coups de pistolet. Comme ils arrivaient à un carrefour du chemin, la belle jeune fille se prit à dire : « — Écoutez-moi, koum et déver! ce m'est honte de vous regarder, et plus encore de vous adresser la parole; mais le moment est venu, il faut parler. Quand j'étais toute petite encore chez ma mère, Paul Pletikoça m'a demandée, sept fois en sept ans, il m'a demandée, ma mère m'a refusée, et à cause de moi, Paul s'est fait *haïdouk* [1]; aujourd'hui encore, on dit qu'il se tient dans quelque montagne qu'on appelle le Kounar, ayant avec lui trente haïdouks; il faut se méfier de Paul

1. « Il est arrivé plus d'une fois, même de notre temps, qu'un garçon s'est fait haïdouk à cause d'une fille, soit qu'on la lui eût refusée, soit qu'elle eût été promise à un autre (après qu'il avait déjà fait la demande, ou avant qu'il se fût décidé à la faire) ou qu'elle eût été enlevée. » *(Note de Youk.)*

Pletikoça. » Mais voici ce que répondent le parrain et le paranymphe : « Ne dis point de folies, chère filleule! Si Paul Pletikoça a trente haïdouks, nous sommes, nous, soixante conviés ; Paul n'osera pas nous attaquer. »

Ils en étaient là de ce discours, quand soudain retentirent trente coups de fusils, tirés de la verte forêt, et trente conviés tombèrent morts sur place; de nouveau retentirent trente coups de pistolet, de nouveau trente conviés tombèrent ; il ne resta que la jeune fille sur son cheval. Alors, Paul Pletikoça se précipita, il saisit le cheval par la bride et l'emmena au sommet de la montagne. Là il s'assit et se mit à boire du vin vermeil, que lui servait la belle fille. Mais elle était triste, les larmes coulaient dans ses yeux, et Pletikoça l'interroge : « — Au nom de Dieu, belle jeune fille, quel si grand chagrin as-tu donc, que tes yeux sont baignés de larmes? Ne suis-je donc un assez beau fiancé? les svats ne sont-ils pas à ton gré? ou regrettes-tu le cher déver! Si tu as regret de lui, j'ai mon neveu Militch, qui est plus beau qu'une fille, il sera ton paranymphe. » Mais voici ce que répond la belle jeune fille : « — Seigneur, capitaine Paul, je ne regrette rien ni personne; tu m'es un beau fiancé et il n'y a rien à reprendre aux conviés; ton neveu Militch est beau, et il sera un paranymphe à souhait, mais ce qui cause par-dessus tout mon chagrin, c'est que je n'ai plus les cadeaux de noces pour les offrir aux conviés, ils sont restés au carrefour de la route. » Paul Pletikoça se laissa tromper et il appela son neveu : « — Écoute, lui dit-il, jeune Militch, prends la fiancée par sa blanche main, et conduis-la au carrefour de la route, là où ont péri les svats, trouvez les cadeaux de noces et les apportez ici, en haut de la montagne. »

Dès que le jeune Militch eut entendu ces paroles, il prit la fiancée par sa blanche main et la conduisit au carrefour de la route. Lorsqu'elle eut trouvé les beaux

cadeaux, elle se mit à les dictribuer, allant de cadavre en cadavre; elle couvrait chacun des svats d'une chemise de soie et sur la tête, d'un mouchoir brodé. Quand elle trouva le cher paranymphe, la belle fiancée se mit à dire : « O déver, ma bague d'or! il n'y a qu'un moment je t'avais à la main, il n'y a qu'un moment, puis tu as disparu! T'es-tu donc irrité contre moi, que tu ne tiens plus ma blanche main pour servir les beaux conviés? » Les morts ne parlent pas! La belle fille éclata en pleurs, elle le couvrit d'une chemise brodée d'argent et, sur la tête, d'un mouchoir doré, puis s'en alla de cadavre en cadavre jusqu'à ce qu'elle trouvât le cher parrain; elle lui baisa le bas de l'habit et la main, puis elle se prit à dire : « Hélas! ô parrain, mon brillant soleil! Tu t'étais levé resplendissant et puis tu t'es couché derrière la montagne! T'es-tu donc irrité contre moi, que tu ne tiens plus les couronnes et les pendants d'oreilles, que tu ne maries point ta chère filleule? » Les morts ne parlent pas! La belle fille fond en larmes, elle le couvre d'une chemise brodée d'argent et, sur la tête, d'un mouchoir doré; puis elle passe à travers les svats gisants, jusqu'à ce qu'elle trouve le jeune fiancé; elle l'a trouvé tout souillé de sang, de la mare de sang elle le tire, puis elle l'essuie avec un mouchoir de soie, le baise entre ses yeux noirs, et elle se prend à dire, l'infortunée : « Malheur! ô mon seigneur! t'es-tu donc irrité contre moi? yeux noirs, que ne me regardez-vous? blanches mains, que ne m'embrassez-vous? lèvres de miel, que ne me baisez-vous? Êtes-vous donc irritées contre moi? » Les morts ne parlent pas! La belle fiancée poussa un gémissement terrible comme celui d'un serpent venimeux; elle le couvrit d'une chemise brodée d'or et, sur la tête, d'un mouchoir doré, puis elle lui tira de la ceinture un couteau et se l'enfonça dans le cœur; morte elle tomba à côté du mort.

LA BATAILLE DE KOÇOVO

I

Le tsar Murad fond sur Koçovo,
Comme il y arrive il écrit une lettre menue,
Et l'envoie vers la ville de Krouchévatz,
Aux mains du prince Lazare :
« O Lazare, tête de la Serbie,
» Ce qui n'a jamais été, ce qui ne peut être,
» C'est qu'il y ait une seule terre et deux seigneurs,
» Et que les mêmes raïas payent deux tributs.
» Régner tous deux nous ne pouvons.
» Envoie-moi donc clefs et tributs,
» Les clefs d'or de toutes les cités,
» Et le tribut pour sept années;
» Si tu ne veux me les envoyer,
» Viens vers les champs de Koçovo,
» Que nous partagions la terre avec nos sabres. »
Lorsque la lettre menue parvient à Lazare,
Il la regarde et verse des pleurs amers.

II

Le prince des Serbes, Lazare, célèbre sa slava
A Krouchévatz, lieu retiré;
A sa table il a fait asseoir ses seigneurs,
Ses seigneurs et leurs fils.
A droite est le vieux Ioug-Bogdan,
Et à côté de lui les neuf Iougovitch;
A gauche est Youk Brankovitch,
Puis les autres, les seigneurs à sa suite;

A l'autre bout est le voïvode Miloch,
Et à ses côtés deux voïvodes serbes :
L'un est Ivan Kocantchitch,
L'autre, Milan Toplitza.
Le tsar prend une coupe de vin,
Puis il s'adresse à ses seigneurs serbes :
« En l'honneur de qui viderai-je cette coupe ?
» Si c'est à l'âge que je la bois,
» Ce sera à Ioug-Bogdan le vieillard ;
» Si je la bois à la dignité,
» Ce sera à Youk Brankovitch ;
» Si je la bois à l'amitié,
» Ce sera à mes neuf beaux-frères,
» Mes beaux-frères, les neuf Iougovitch ;
» Si je bois à la beauté,
» Ce sera à Ivan Kocantchitch ;
» Si je bois à la haute stature,
» Ce sera à Milan Toplitza ;
» Si je bois à la vaillance,
» Ce sera au voïvode Miloch ;
» Pourtant à aucun autre je ne veux boire,
» Qu'à Miloch Obilitch ;
» A ta santé, Miloch, fidèle ou traître !
» Demain tu dois me trahir à Koçovo,
» Et passer au tsar des Turcs, Murad :
» A toi donc ! et bois cette santé,
» Bois du vin et reçois en don cette coupe ! »
Miloch bondit sur ses pieds légers,
Puis il s'incline vers la terre noire :
« Grâces à toi, noble prince Lazare,
» Grâces à toi pour cette santé,
» Pour cette santé et ton présent,
» Mais non pour un tel discours,
» Car, et puisse ma loyauté ne m'être point fatale !
» Jamais je ne fus traître,

» Jamais je ne fus, et jamais je ne le serai,
» Mais demain je pense, à Koçovo,
» Mourir pour la foi chrétienne.
» Le traître est assis à ton côté,
» Touchant le pan de tes habits, il boit du vin frais,
» Et c'est le maudit Youk Brankovitch.
» Demain c'est un beau jour :
» Demain nous verrons dans les champs de Koçovo
» Qui est fidèle, et qui est traître.
» J'en jure par Dieu, le Très-Haut,
» J'irai demain à Koçovo,
» J'immolerai le tsar des Turcs, Murad,
» Et lui mettrait le pied dans la gorge;
» Puis si Dieu et la fortune permettent
» Que je revienne sauf à Krouchévatz,
» Je prendrai Youk Brankovitch,
» Je l'attacherai à ma lance de guerre
» Comme une femme du lin à sa quenouille,
» Et je le porterai par la plaine de Koçovo. »

III

Le lendemain quand l'aurore brilla,
Deux noirs corbeaux arrivèrent
De Koçovo, la vaste plaine,
Et se posèrent sur le blanc palais,
Le palais même du glorieux Lazare;
L'un croasse, l'autre parle :
« Est-ce donc ici le palais du glorieux Lazare?
» Ou bien n'y a-t-il personne dans le palais? »
Il n'y avait personne pour entendre ces mots,
Seule la tsarine Militza les a entendus,
Puis elle sort devant la blanche tour,
Et interroge les deux noirs corbeaux :
« Au nom de Dieu, ô vous noirs corbeaux :

» D'où êtes-vous venus ce matin?
» N'est-ce point des champs de Koçovo?
» Avez-vous vu les deux puissantes armées?
» Les deux armées en sont-elles venues aux prises?
» Et des deux laquelle l'a emporté? »
Et les deux noirs corbeaux répondent :
« Au nom de Dieu, tsarine Militza,
» Nous venons ce matin des plaines de Koçovo :
» Nous avons vu les deux puissantes armées;
» Les deux armées hier en sont venues aux prises,
» Et les deux tsars ont succombé;
» Des Turcs il n'est rien resté,
» Mais des Serbes il est resté quelque chose,
» Tout navré et couvert de sang. »
A peine ainsi commençaient-ils leur récit,
Voici venir un des serviteurs, Miloutine;
Il porte la main droite (coupée) dans la gauche,
Sur son corps il a dix-sept blessures,
Et son cheval ruisselle de sang.
Dame Militza l'interroge :
« O malheur! qu'y a-t-il, Miloutine, mon serviteur?
» Aurais-tu abandonné le tsar à Koçovo? »
Mais le fidèle Miloutine lui dit :
» Descends-moi de mon vaillant cheval, maîtresse,
» Lave-moi avec de l'eau froide
» Et abreuve-moi de vin vermeil;
» Elles sont graves les blessures que j'ai reçues. »
La tsarine Militza le descend,
Et le lave avec de l'eau froide,
Puis l'abreuve de vin vermeil.
Quand ses forces sont revenues,
Dame Militza l'interroge :
« Où est tombé le glorieux prince Lazare?
» Où est tombé le vieux Ioug-Bogdan?
» Où sont tombés les neuf Iougovitch?

» Où est tombé Miloch le voïvode?
» Où est tombé Youk Brankovitch?
» Où est tombé Strahinia Banovitch? »
Et le serviteur commence son récit :
« Tous sont restés, maîtresse, à Koçovo,
» Où le glorieux prince Lazare a succombé;
» Là beaucoup de lances ont été brisées.
» Des lances et turques et serbes,
» Mais plus de serbes que de turques,
» Pour la défense, maîtresse, de ton seigneur,
» De ton seigneur, le glorieux prince Lazare.
» Ioug, ton père, a péri
» En exemple au premier choc;
» Tombés aussi sont huit des Iougovitch,
» Le frère ne voulant point abandonner le frère,
» Tant qu'un seul survivrait.
» Restait encore Bochko Iougovitch
» Faisant flotter sa bannière sur Koçovo,
» Dispersant les Turcs par troupes,
» Comme un faucon de légères tourterelles.
» Où le sang baignait jusqu'aux genoux,
» C'est là qu'a péri Strahinia Banovitch.
» Miloch, maîtresse, est tombé
» Au bord de la Sitnitza à l'eau glacée,
» Et là bien des Turcs ont péri;
» Miloch a immolé le tzar turc Murad,
» Et des Turcs douze mille soldats;
» Dieu ait en sa miséricorde qui l'a engendré;
» Il restera en souvenir au peuple des Serbes,
» Pour être raconté et chanté,
» Tant qu'il y aura des hommes et qu'il y aura un [Koçovo.
» Et pour ce que tu demandes de Youk, le maudit,
» Maudit soit-il, et qui l'a engendré!
» Maudite soit sa race et sa postérité!
» Il a trahi le tsar à Koçovo

» Et détaché douze mille,
» O maîtresse! de nos hardis guerriers. »

QUESTIONS A LA ROSE

— Dis-moi, ma charmante rose,
D'où te provient ton rouge?
— Une jeune fille me regarda
En donnant son premier baiser
Et cela me donna mon rouge.

— Dis-moi, ma charmante rose
Pourquoi tu reçus ce rouge?
— Pour que le jeune homme apprenne
Que le cœur de la jeune fille flambe;
Voilà pourquoi j'ai mon rouge.

— Dis-moi, ma charmante rose,
D'où te vient le doux parfum?
— Sur moi souffla la jeune fille,
Lorsqu'elle soupirait, pensant au bien-aimé;
Voilà pourquoi j'ai mon parfum.

— Dis-moi, ma charmante rose,
Pourquoi tu as ce doux parfum?
— Pour que le parfum dise au jeune homme
Combien l'aimée le désire;
Voilà pourquoi j'ai mon parfum.

— Dis-moi, ma charmante rose,
D'où te vient donc ton épine?
— Lorsque la fille vient au monde,

Sa mère lui donne une épine;
Voilà pourquoi j'ai mon épine.

— Dis-moi, ma charmante rose,
Pourquoi tu as une épine?
— Pour protéger le jeune sein de la jeune fille
Contre la hardiesse du jeune homme;
Voilà pourquoi j'ai mon épine.

(Traduit de Ivan Subotre.)

XII

CONSTANTINOPLE

La mer de Marmara apparaît limpide et claire, bordée çà et là de modestes cafés; le train diminuant de vitesse, je descends prestement de ma couchette du second étage afin de voir l'entrée de Constantinople.

Les murs crénelés, dentelés, mutilés, masse imposante des gloires passées, le seraient plus encore si on n'y avait appuyé quantité de guinguettes et de chaumières.

A la gare, revision des passeports pour ne pas en perdre l'habitude.

La foule est intéressante. Mes yeux avides parcourent tous les détails des multiples races

qui se coudoient ici : j'avance avec peine, tellement elle est compacte.

Les turcs portent fièrement leur fez rouge, les français gesticulent, les grecs pérorent, les allemands écoutent et passent les premiers, les persans et les arméniens saluent respectueusement et les russes se perdent dans le brouhaha de l'arrivée. Tout est calme au point de vue politique et personne ne se douterait, à en juger par les dehors, des combats et des changements apportés par le sabre il y a si peu de temps. L'ère nouvelle semble prospérer sans secousses, et les difficultés, s'il y en a, sont mystérieuses; l'œil de l'étranger ne les perçoit pas.

Pour aller m'installer au grand hôtel de Péra, quartier européen, je traverse le pont de Galata. Le premier spectacle auquel j'assiste, des fenêtres du salon, est celui du repas des fameux chiens balayeurs. J'oublie le mien en voyant la rapacité de ces quadrupèdes, qui vivent et se délectent des détritus de la ville et gardent avec âpreté leur butin. Il ne faudrait pas que des camarades voisins vinssent prendre part au festin; les chiens ont leur rue, leur place, leur coin,

tout entre eux est combiné et ordonné, et lorsqu'ils sont repus, d'un sommeil de justes, ils dorment sur les dépouilles.

Le couvent des religieuses françaises est tenu en grande vénération. Nombre de jeunes filles turques y reçoivent leur instruction, avec les petites chrétiennes étrangères au pays mais qui du moins y vivent.

La journée est magnifique, la pureté de l'air absolue, le ciel idéal : j'en profite, descendant par le funiculaire pour m'embarquer; je pars de Galata afin de faire le tour du Bosphore. Les boutiques ont une couleur locale intense; les marchands de journaux, les limonadiers, les vendeurs de toutes sortes d'objets, parlent avec volubilité : ce sont des grecs, bien entendu. Il est difficile de traduire la gaieté extérieure qui me frappe et m'enchante.

Le bateau faisant le service est bondé; le dimanche, chose singulière pour un pays mahométan, les grands magasins sont fermés et chacun se promène comme dans les pays chrétiens, en souvenir de l'ancien empire de Byzance probablement.

Les musulmanes sont vêtues d'un grand

manteau brun, bleu ou violet mais plus souvent noir, avec un capuchon pareil, semblable par sa forme à celui que portent nos religieuses de l'ordre de la Sagesse; un voile noir épais leur couvre le visage tout entier. Elles s'installent sur le premier pont et aucun homme n'a le droit d'y entrer; dans chaque station il y a deux salles d'attente, côté des femmes, côté des hommes. Je regarde curieusement, je l'avoue, ces Orientales si près de Paris, comme distance, si lointaines de goûts; afin de les étudier j'entre avec elles, mais bientôt la beauté du paysage me transporte, et je monte au second pont du paquebot, pour jouir de la vue. Quel éblouissant tableau : de l'or au ciel, de l'or dans l'air, de l'or partout, on dirait que le soleil, accablé de ses propres rayons, les distille sur la « Corne d'or », sur les minarets de Stamboul, sur le cimetière d'Eyoub, à Galata, sur toute cette rive enchanteresse dont nous nous éloignons à petits pas pour en savourer, en dilettantes, l'enveloppante beauté.

On longe premièrement la côte d'Europe; nous nous arrêtons d'abord à Cabatache, où se trouve le palais de Dalmabatache, celui de

Yildiz, demeure du dernier sultan Hamid, la mosquée et la caserne.

Le sultan actuel Mehmed V arrive en ce moment de Brousse.

A Bechiktache (deuxième arrêt), s'élève le Chirage, vaste harem des trois cent cinquante femmes du dernier sultan.

Mahomet était d'une famille noble mais pauvre ; lorsqu'il prêcha l'islamisme, les mœurs du pays païen étaient extrêmement corrompues; il épura donc en somme, quoique avec trop d'indulgence. Il eut, lui, quatre femmes, l'une après l'autre et, dans son Coran, en tolère huit à ses disciples, quatre légitimes et quatre concubines ; ceux des sultans ou autres mahométans qui dépassent ce chiffre ne suivent pas plus leur religion que les amateurs de Parc-aux-Cerfs, ou autres chrétiens qui trompent leurs épouses. Seulement le sultan est le chef de son église, tandis que nos rois n'étaient, dieu merci ! que les enfants prodigues de la leur, et faisaient pénitence en leur âge mûr des péchés de jeunesse.

Mahomet défendit les portraits, les reproductions d'hommes, de femmes, d'animaux, de

tout ce qui vit, et n'autorisa que celles de plantes, de fleurs, de signes symboliques et de dessins d'architecture, parce que, détruisant partout les idoles du paganisme, il ne voulut pas permettre même une image.

A Ortakeuy, on apporte sur le quai une malle d'une grande richesse d'ornementation, des cuirs incrustés lourdement, des plaques ciselées en argent; c'est ici que se réfugièrent bon nombre d'israélites espagnols chassés de leur pays sous le règne de Ferdinand; on les dit intelligents et laborieux. Sur les hauteurs, j'admire une maison assyrienne entourée d'un parc dont les fleurs sont admirablement cultivées.

Arnontkeuy (keuy veut dire village) est un endroit habité par des Albanais; les maisons y ont au moins quatre étages.

Les jardins de Bebek, un peu plus loin, sont des lieux de promenade; sur la colline s'élève un collège arménien.

Voici l'historique château de Mehmet le Conquérant (1300) avec ses fortifications entre l'Europe et l'Asie Mineure, la mer Noire et la rivière des Eaux-douces d'Asie.

Beaucoup de femmes s'embarquent ici. Leurs manteaux dominos sont en soie rayée noir sur noir, ou noire à fleurs noires. Ces femmes sont de condition élevée, elles sont suivies de Grecques également vêtues comme elles, mais sans voiles. Les propriétés d'Ismaïl-Pacha, ancien khédive, à Boïladjihey, sont les plus merveilleuses du parcours, mais l'architecture du palais n'est ni belle, ni originale.

Nous longeons la baie de Sténia.

Les ambassadeurs d'Autriche, d'Allemagne, d'Amérique, les ministres de Belgique et de Grèce, le prince Abas, gouverneur d'Égypte, ont à Jemkey leurs résidences d'été.

Le prince et la princesse de Radolin y séjournèrent longtemps, et n'exagérèrent point en me vantant la beauté automnale des rives du Bosphore. Thérapia est fort apprécié; les plus grands hôtels y regorgent de monde élégant, tout le Constantinople européen s'y donne rendez-vous dans la belle saison.

L'ambassade de France s'y étale toute en rouge et se voit de loin; celle d'Italie est blanche, l'anglaise est perchée sur la hauteur : son drapeau, selon la coutume britannique,

domine la contrée. Le lundi, le corps diplomatique en villégiature doit se rendre à Constantinople, au Ministère des Affaires étrangères de la Sublime Porte. Au-dessus de Théra, je vois la forêt de Belgrade avec ses sources renommées ; un grand aqueduc romain y fut construit par Mehmet le Conquérant. L'ambassade espagnole est à Buïkteray.

Ici finit le Bosphore et commence la mer Noire. Quel éblouissant coup d'œil !

Le bateau s'arrête à Messarbonnim. Tout le peuple descend, chacun porte un panier rempli de provisions, ou va pique-niquer et boire de la bonne eau de Belgrade. L'ambassade de Russie est là dans ce site féerique.

Yem Mahale est couvert de fortifications. La chaude couleur de l'atmosphère passe du jaune à l'orange et rougit d'heure en heure. Nous allons maintenant suivre la côte d'Asie Mineure pour revenir.

Je vois le palais de Bercos où l'impératrice Eugénie fut si royalement, si impérialement reçue par Hamid. L'empereur d'Allemagne y vint aussi.

A Baghtche, à Tahiboukli, à Caulidja, nous

nous arrêtons pour admirer le paysage de cette incomparable Asie. Il y a moins de palais ici que de l'autre côté.

A Anatol Hissar, juste en face de Bebek, les hommes de peine, des Kourdes, ont une grande réputation de force musculaire; leurs chemises et le turban qu'ils portent autour du fez sont rouges et blancs. Les prêtres turcs (imans) portent le turban blanc; ceux qui ont été à la Mecque et connaissent à fond le Coran, les plus lettrés, le portent vert. Certains les disent très fanatiques.

Nous passons devant le château de l'ancien grand-vizir, Ferid-bey; un peu plus loin les maisons sont bâties sur le bord de l'eau; aucun chemin ne les sépare du Bosphore.

A Bandilli, le minaret blanc de la mosquée s'élève fièrement dans un ciel sans nuages. Les barques et les caïks fraîchement peints sont d'une propreté et d'une élégance extrêmes. Le palais de l'école militaire est à Vaniquenz; sa couleur est jaune, ainsi que pour toutes les mosquées qui étaient autrefois des églises grecques.

Le palais où le sultan actuel fut enfermé

pendant vingt ans, sans pouvoir recevoir âme qui vive, est à Tchenglieh-Keny.

Le Coran permet de tuer mais non de déposséder. Aussi le sultan Hamid vivait-il dans la crainte perpétuelle de l'assassinat, ce qui explique plusieurs de ses actes. On dit qu'il était très aimable, envoyant chaque jour des présents de fleurs, de fruits et de beurre de ses laiteries, à ses amis. Il se montra d'une grande charité, notamment lorsqu'un incendie réduisit en cendres des centaines de maisons. Ce jour-là, sa cassette particulière se vida entièrement.

Il fonda les musées impériaux, et protégea la Société des fouilles qui découvrit en Asie Mineure et ailleurs des merveilles artistiques.

A Beylerbey, je vois des garçons s'amuser comme nos gamins parisiens à l'esplanade des Invalides : mêmes jeux, mêmes ébats.

Voici le palais où le sultan Abis, fils de Mahmout, reçut l'impératrice Eugénie. Il la trouvait, ainsi du reste que tous ceux qui l'approchaient, d'une incomparable beauté dont j'eus l'honneur et le plaisir de constater, trente-cinq ans plus tard, l'ineffaçable trace ; le charme et

l'esprit de cette souveraine ne le cèdent en rien aux qualités physiques de sa séduisante personne.

Coudze Coundjouk est encore une colonie espagnole : les visages provocants des femmes et leurs toilettes animent les balcons des cafés; quelques Turques un peu cachées, couvertes de manteaux gris, pêchent à la ligne, de leurs maisons. Elles sont « jeunes-turcs » celles-là.

Après avoir dépassé le phare blanc de la tour de Léandre, au milieu du Bosphore, nous voyons Haïdar Pacha flanqué de ses grandes casernes sur le rivage. Au loin est la ville de Caleidon, tout près, la pointe de Seraïs, puis des navires, des bateaux de commerce, de plaisance, des voiliers, des rameurs albanais magnifiquement vêtus, et enfin, sur le quai, les brosseurs de souliers en brillants costumes. On entend le bruit des voitures, les cris des marchands, et nous abordons au Pont-Neuf.

Le quartier du Phanar, où demeurent les Grecs et leur patriarche, est plein d'intérêt; les vieilles maisons en bois, sous la protection des fortifications aux sept tours, ont un cachet de vétusté curieux à observer. Je cueille en sou-

venir, sur le mur de l'une d'elles, une modeste feuille; la propriétaire me jette de sa fenêtre un coup d'œil de réprobation qui me ferait rentrer sous terre, si le sol était mouvant.

Les chaussées sont étroites, les rues mal pavées.

Le prince Georges Bibesco amena une automobile ici, il y a deux ans; la police l'obligea à la retirer immédiatement. On voulait le forcer à la faire circuler tirée par des chevaux : ce fut impossible; alors on alla chercher des bœufs : même résultat. Désespérée, la police dut permettre de la faire marcher au pétrole, mais seulement pour gagner au plus vite la sortie de la ville. L'électricité et le téléphone sont encore prohibés.

Nous passons, mon guide et moi, sous de vieilles portes et entrons dans les fortifications.

Que de coins pittoresques près des antiques demeures aux balcons fermés! Comme elle est suggestive la porte de la « Corne d'Or »! On la nomme ainsi parce qu'elle a la forme d'une corne que le soleil dore. Cette partie de Constantinople sur le bord de la rivière des Eaux-Douces d'Europe, à cette heure, n'est pas compa-

rable avec quoi que ce soit au monde. Je reste éblouie devant le flamboiement du coucher du soleil.

Le cimetière d'Eyoub m'enthousiasme; de sa hauteur, quelle vue merveilleuse!

Le sultan fut couronné dans la mosquée d'Eyoub. La mosquée des mosaïques contient encore, dans le pourtour, des médaillons en mosaïque représentant le Christ et la Sainte Vierge.

Dans une petite boutique, au fond d'une place, je trouve des poteries des Dardanelles aux tons très chauds, cuivrés et dorés; les marchands ont des types nobles et majestueux. Voici le quartier désert, celui de l'incendie, on dirait une ville morte; les pans de murs, les pierres tombées, les marches brûlées, tout est là, rien n'a été ni balayé, ni enlevé.

Péra, le quartier français, tout en étant très gai, n'a pas grand cachet; à côté de l'hôtel, il y a le jardin où tous les soirs se donne un concert. Une salle de glace artificielle réunit les patineurs d'un autre côté.

La nourriture est très bonne à Constantinople et la vie n'y est pas coûteuse, me dit-on,

pour ceux qui y résident et connaissent les ressources.

Il y a un grand luxe de voitures; les femmes marchent très peu en Orient, la chaleur les rend paresseuses.

Quelle délicieuse mosquée que celle de la Validé! c'est un véritable bijou. Ses faïences sont vertes et bleues; on rêve d'elle tant son charme est infini. Mourat V la fit bâtir; il devait avoir un goût exquis ce brave sultan-là. Je passe au Ministère des Affaires étrangères à la porte de Sérail, ancienne résidence des souverains; la vue de la pointe est idéale. Le musée impérial contient de bien belles choses; la finesse du dessin des personnages qui ornent les sarcophages d'Alexandre le Grand et celui des pleureuses est admirable.

Celui du satrape de Sidon, style ionien, trouvé à Tripoli de Barbarie; celui qui représente Hippolyte et Ariadne avec ses femmes; celui de Bacchus de Salonique avec le bas-relief de Cupidon, trouvé près de Smyrne, ont d'admirables sculptures. Les trous qu'on voit sur les sarcophages proviennent des vols; on enlevait les bijoux et autres choses précieuses

déposées sur les corps. Une fresque intéressante, du VIe siècle avant Jésus-Christ, est très bien conservée; elle vient de Sidon et désigne une femme qui se touche le front. Quelle perfection de lignes dans les sangliers, les chevaux et les chars des anciens! Un cercueil en plomb, aussi du VIe siècle avant le Christ, est bien curieux.

Hamdi-bey, directeur des musées, a réuni des objets d'un ordre très supérieur; le plus ancien de tous est un vase de Tyr, en Syrie, datant de deux mille ans avant l'ère chrétienne.

Un autre musée, en face, contient des faïences, des porcelaines, des tapis, et les trente portraits des sultans (sauf les trois derniers).

L'église de Sainte-Irène fut bâtie avant Sainte-Sophie; le tombeau de la sainte, dans le cimetière, est en porphyre rouge, ceux des empereurs sont à côté.

Les fontaines dans les rues sont particulièrement jolies et donnent l'envie de boire; les vieilles surtout sont attirantes par leur ornementation. L'empereur d'Allemagne donna 30.000 francs, il y a quelques années, pour en construire une qui porterait son nom. Il veut qu'on y boive à sa santé!

J'entre enfin dans la mosquée de Sainte-Sophie si souvent comparée à Saint-Marc de Venise. L'intérieur est un superbe vaisseau d'architecture. Quatre grandes colonnes de marbre, sept petites soutiennent l'édifice, et comme il est vide ou à peu près, ainsi que toutes les mosquées, l'aspect en est grandiose. On y voit le tapis de Mahomet. Ignatus et Melchius furent ses architectes avant le règne de Constantin avant 1453. Des hadji (prêtres à turban vert) sont dans la mosquée; à la porte est la colonne fraîche ou miraculeuse. Le sultan Mehmet l'ayant enlevée, son pouce y fit une entaille. La colonne en garde la marque.

Les Turcs viennent ici en pèlerinage. Je cause avec l'un d'eux, il me traduit en français ce que je viens d'écrire, et comme je lui dis mon respect pour toute manifestation de foi sincère, pour tout ce qui est idéal et non matérialiste, il me répond très sérieusement : « Cela prouve que vous avez une âme très élevée », puis il alla faire sa prière et ses ablutions.

Devant le Parlement, des enfants très parés se promènent en voiture ou à pied, suivis de professeurs, en chantant : c'est une manifesta-

tion d'écoliers du nouveau régime. L'autre jour au Phanar (quartier grec) un enterrement passa. La morte habillée d'une robe de satin blanc et couronnée de roses, sans cercueil, toute peinte et fardée, portée par deux hommes, semblait vivre encore. On me raconte ces jours-ci qu'une Française de Corse avait fait faire ornée de petits volants de dentelles, sa robe de cercueil qu'elle conservait dans son armoire : lorsqu'elle mourut on la lui mit et dans le cercueil on déposa ses objets préférés.

Dans l'amphithéâtre il y a deux obélisques, l'un provenant du temple du soleil de Théodore d'Héliopolis, de 700 avant le Christ. Les Grecs avaient établi des courses dans cet hippodrome. Le musée des Janissaires est terrible, splendide comme costumes et effrayant si l'on songe au passé sanguinaire de ces personnages.

Originairement, ils étaient trois cents, recrutés parmi les jeunes chrétiens élevés en stoïques soldats. Ils étaient admirables, vivaient à part, et étaient voués au célibat; ils allaient au-devant des troupes et se battaient en héros.

Puis ils devinrent très nombreux, vingt-cinq mille; ils demandèrent à se marier, les femmes entrèrent dans les casernes, des abus s'introduisirent, l'indiscipline commença, les meurtres suivirent. Les janissaires devinrent si cruels, si dangereux que le dernier sultan, Mahmout, les réprimanda; alors ils se révoltèrent, il y a de cela quarante ans. Onze mille d'entre eux furent tués; les autres se dispersèrent.

La mosquée des « Pigeons » si reposante à l'œil me change les idées; le cloître est en mauvais état, mais le vol des centaines de pigeons, oiseaux symboliques et doux, me remplit le cœur de tranquillité et de tendre langueur. On aimerait rêver ici, comme toutes ces femmes assises là sur les bancs, sans rien faire si ce n'est de caresser les plumes des oiseaux et de leur donner à manger. Les heures passent délicieuses, suaves entre toutes.

La mosquée du sultan Achmet, de 1657, est superbe, les faïences belles; la chaire vient de La Mecque, elle fut incrustée de pierres par le sultan lui-même, âgé de huit ans. Il devint un grand architecte. Dans un des coins de la

mosquée, je vois un tableau de La Mecque. Le pèlerinage doit être intéressant, mais les chrétiens ne peuvent entrer. C'est expressément défendu dans l'enceinte.

J'entends l'appel à la prière et je vois les croyants entrer. Les chants sont particuliers ; les musulmans se lavent aux fontaines de l'intérieur tandis que les prêtres lisent le Coran à haute voix.

L'année dernière, à Rochefort (Charente-Inférieure), dans l'hôtel de Pierre Loti qui contient la plus jolie mosquée du monde, ornée d'inimitables faïences de Damas, j'entendis aussi le chant de l'appel à la prière : c'était encore plus harmonieux, plus touchant, plus religieux qu'ici, les sons s'égrenaient dans l'air et vibraient avec plus d'intensité.

Je termine ma journée par une visite à la mosquée Suliman et à la tour de Seraskiérat, d'où la vue du Bosphore me transporte d'allégresse.

A l'hôtel je trouve de chers compatriotes, entre autres ma cousine, la princesse de La Tour d'Auvergne. Quelle joyeuse surprise de se voir ici! Il y a aussi la marquise Guilhem de Pothueau,

le baron et la baronne Clauzel, le général baron du Lou de Sancy, etc. Nous causons en véritables pies françaises, ce qui n'est pas peu dire, et nous projetons de longues promenades. Ils ont loué une « mouche » et m'invitent à aller demain avec eux à Prinkipio, une des îles des Princes.

Je reçois la visite de l'ambassadeur d'Italie, le marquis Imperiali, si apprécié à Paris lorsqu'il y était accrédité. Il me donna beaucoup de détails sur la vie et les habitudes de Constantinople.

Il y eut relativement peu de sang versé dans la dernière révolution; les événements s'y passèrent avec un calme étrange.

Je reçois de l'ambassade de France une carte pour visiter le trésor impérial, que je trouve un peu au-dessous de sa réputation; néanmoins je suis ravie de l'avoir vu. Constantinople est une ville unique, la capitale la plus étendue du monde : elle renferme un million d'habitants de toutes nationalités.

Les tombes des sultans Mahmoud et Abdul-Asis (ou Hasis) sont recouvertes de riches cachemires et de la coiffure préférée du défunt;

celle de son épouse la sultane Validé et celles de ses cinq filles sont dans une petite mosquée, où l'on conserve aussi un livre du Coran, monté en argent massif et écrit par Haroun-al-Raschid.

La colonne brûlée, reconstruite par le pieux empereur Emmanuel, est sur la place Séraskiérat. La mosquée de Somalia est surnommée « la Magnifique ». Les proportions sont d'une perfection adorable. Lorsqu'elle fut terminée, on coupa la main de Sinar, l'architecte, pour qu'il ne fît plus aucun autre ouvrage; ce cruel remerciement donne le frisson.

L'écho est remarquable : on chantait en arabe lorsque je suis rentrée; cela m'a rappelé Tanger autrefois. Sa voûte est la plus haute de la ville; elle se nommait Sainte-Euphémie du temps des Grecs; les vitraux contiennent des médaillons égyptiens absolument ravissants.

Les tombes du grand sultan Suléiman et du sultan Ibrahim sont posées sur le parquet de leur mosquée comme les autres; le bâtiment tout à côté contient celle de la sultane Roxelane, célèbre par la forme particulière de son nez un peu retroussé. Nos amis disaient toujours à ma fille Marie autrefois, — ce qui l'amusait

beaucoup, — qu'elle avait le nez « à la Roxelane ».

On creusait la fosse d'un officier pendant que je réfléchissais au passé; son cercueil était adossé aux marches de la mosquée, ses camarades de l'artillerie ou plutôt ses soldats soulevaient la terre dans le jardinet, tandis que d'autres lui faisaient une garde d'honneur, en attendant la dernière demeure.

On paye 45 centimes pour passer en voiture sur le pont de Galata, et 10 par piéton. Les pauvres sont dispensés de cet impôt qui rapporte 4.000 francs par jour et servira à la construction d'un pont solide. Sous le dernier sultan, le corps diplomatique jouissait de la même dispense que les mendiants.

Le pays, disent certains, traverse une crise militaire, politique et surtout financière très grave. En ce moment, il lui faut emprunter une somme énorme, un milliard paraît-il. Mais la France est là. Beaucoup de misère à Constantinople et beaucoup de paresse aussi. Les hommes, attablés devant les cafés à boire de l'eau ou de la limonade, causent mais ne font rien. J'ai tout à fait à ce point de vue l'im-



Dame de Constantinople en promenade.

pression de Madrid où les hommes bavardent plus qu'ils ne travaillent; seulement ces derniers sont beaucoup plus véhéments que les Turcs, qui gardent toujours une grande dignité extérieure.

L'hôtel est envahi par le corps médical. La société des docteurs, réunis en congrès à Pest, est arrivée ici au complet; seul, le cher professeur Landouzy, qui connaît Constantinople, est resté en Hongrie.

Un orage a rafraîchi la température. Je franchis la porte des Eunuques blancs à la porte du Sérail, pour visiter le fameux trésor impérial. Moïse, le kavas de l'ambassade de France, nous réunit et nous protège. On entre dans la cour puis dans un palais au fond, contenant les légendaires joyaux. D'abord je vois tous les cadeaux, donnés par les souverains, de bon ou de mauvais goût selon l'époque du don: des pendules, des vases, des meubles, un trône couvert de pierreries, des mannequins représentant chaque sultan habillé; les coiffures sont ornées de superbes pierres, celle de Suleïman est ravissante, un magnifique rubis et deux superbes émeraudes retien-

nent le turban. Puis des boisseaux de perles grises mais plus ou moins pures, dont l'assistance discute la valeur. Cartier en demanderait tant; Boucheron payerait davantage : enfin chacun donne son avis, n'en connaissant pas du tout le prix. Les uns disent que le trésor sera vendu, les autres que la constitution s'y oppose, enfin on cause en visitant un autre palais à côté, puis l'on sort sur une terrasse d'ou l'on embrasse une vue très étendue. Dans un autre bâtiment il y a la salle d'audience avec le trône, et la bibliothèque. Je feuillette un volume contenant les miniatures des sultans, avec paysages au-dessous des portraits.

En sortant nous trouvons ma cousine. Je vais voir avec elle le bazar, vaste quartier couvert, sillonné de rues qui contiennent tout ce que l'Orient et l'Occident produisent. Les soies multicolores et les tapis de prières aux tons effacés, les babouches, les bijoux en filigranes côtoient des peignes, des camisoles de coton et des bottines à élastiques très appréciées celles-ci sur les bords de la mer Noire. Les boissons rafraîchissantes sont délicieuses, les types aussi variés que

curieux, les marchandages amusants, le brouhaha complet.

La mouche nous emporte vers Prinkipio. Izzet Pacha fait préparer sur le pont un somptueux goûter; chacun se délecte, à l'exception de ma pauvre petite personne, affligée du mal de mer, qui laisse passer les délicieux raisins Isabelle, les gâteaux turcs et l'amphore d'argent remplie du nectar des dieux. Je regarde pourtant les vagues qui sont belles, et l'île que la princesse belle-grand-mère d'Izzet Pacha lui avait offerte et qu'il refusa, pensant qu'à la longue le séjour en serait ennuyeux. La princesse possède une des plus somptueuses demeures de Constantinople.

Prinkipio surgit des flots, tout de verdure habillé; nous débarquons, mes compagnes vont se promener, je leur demande en grâce de me laisser seule pour me remettre un peu. Je m'étends par terre, je m'endors et me réveille guérie. Un jeune étudiant du barreau, d'origine espagnole, prend pitié de ma solitude momentanée, me dit que mon nom ne lui est pas inconnu, me récite ma devise et finalement me promène dans l'île; nous parlons de la révolu-

tion dont il a vu l'aube avec ravissement, il me raconte des anecdotes, me fait voir le port, la place, les villas, me dit qu'on monte beaucoup à âne : au clair de lune, on gravit les collines et la jeunesse des deux sexes y danse joyeusement jusqu'à minuit. Voile ta face, Mahomet, mais ne pleure pas, ce ne sont pas des mahométanes qui dansent : malgré le nouveau régime, malgré la révolution, tes femmes ne danseront pas de longtemps avec des hommes, ni au clair de lune ni à la clarté des bougies.

Notre dîner dans le jardin de l'hôtel est charmant. Nous sommes très occupés des derviches tourneurs et hurleurs. J'apprends que Mevlana était, en 1300, un célèbre poète persan qui habitait à Koma; il était extrêmement religieux et d'une religion mystique, il priait beaucoup, et ses disciples le vénéraient. Or, un jour, étant en oraison, il lève les bras en l'air et tourne machinalement dans sa chambre, un peu en extase. A sa mort, ses disciples, pour l'imiter, en firent autant et fondèrent la secte des derviches tourneurs. L'œuvre principale de de ce poète est le Messevi.

Au dessert le temps se gâte; partira-t-on pour

Constantinople? couchera-t-on à Prinkipio? Cette île des Princes est délicieuse, mais les uns veulent rentrer à Thérapia, les autres à Constantinople : chacun pense à son lit et désire le retrouver. Est-ce prudent, ce départ? La mouche n'est pas bien grande et les vagues sont très hautes; enfin le courage l'emporte, nous allons partir. Izzet Pacha, toujours aimable, me fait faire la connaissance de Djelladdin Verid bey, fils de l'ancien grand-vizir. Celui-ci me montrera des coins intéressants de sa patrie.

Le Bosphore à minuit est vraiment beau, inoubliablement beau; ce ne sont plus les teintes mauves, la voûte de feu, l'irisation des flots, non : c'est une nappe blanche entourée de l'irréelle écharpe du bleu des mystères!

Je pars pour Scutari, le bateau est plein d'étrangers : un jeune ménage venant de Grèce me dit qu'il fait très chaud là-bas; des Allemandes consultent leur Baedecker; des Russes parlent en français; des Grecs critiquent le gouvernement turc; les toilettes sont claires, les visages frais, les ombrelles blanches; nous abordons. J'achète des cartes postales et les jette

à la boîte aux lettres turque, je suis pleine d'espoir, mais la figure de mon guide est significative; c'est une imprudence que je viens de commettre; ces cartes n'arriveront jamais. Le service postal est encore dans l'enfance; pour la direction de l'Europe, il faut mettre les lettres dans les boîtes de Péra, avec des timbres du pays où on les envoie, selon les conventions postales de la Turquie. La ville de Scutari s'élève dans une belle situation. Je la traverse dans toute sa largeur, puis je parcours le cimetière jusqu'à la hauteur de Haïdar Pacha.

Ses pierres tombales, les unes vieilles, peintes et douces de tons, les autres modernes et criardes, sont couvertes d'inscriptions et de sculptures. De ce grand champ des disparus depuis plus de cinq cents ans, de ces tombes qui patiemment attendent leurs sœurs cadettes, toutes celles qui, tôt ou tard, les entoureront, émane la suprême poésie de l'au-delà!

L'hospice des lépreux, le refuge de ces morts vivants, touche le cimetière. Une ravissante petite fille est là, l'horrible lèpre plus héréditaire que contagieuse la guette; bientôt les jolis

traits, le nez si fin, les lèvres si roses auront subi l'atroce atteinte. La pauvre enfant sera rongée. Les malades sont très bien soignées par des religieuses. On met, en entrant dans l'hospice, un grand tablier qu'on ôte en sortant.

Sur cette hauteur la vue est splendide : le Bosphore d'un côté, la mer de Marmara de l'autre. La voiture descend sur Haïdar Pacha. Cette ville est la tête de ligne du chemin de fer ottoman d'Anatolie; il appartient à une Compagnie allemande. La grande école militaire est à droite; à gauche, on voit les collines de Bour Goulon. Les chevaux portent tous des colliers porte-bonheur, en perles bleues de Perse comme au Caucase : c'est original.

Pour visiter le palais de Yildiz-Kiosk, demeure du dernier sultan, nous passons devant les casernes de Tachkurchla, incendiées pendant la dernière révolution. Ses soldats ne voulurent pas obéir à leurs officiers et tirèrent sur eux. Au commencement de son règne, il y a une trentaine d'années, le sultan avait donné une constitution, un parlement, puis vinrent les défaites des troupes turques, le triomphe des Russes à Plevna. Alors craignant de froisser

les sentiments d'une partie de ses sujets, le monarque ne fit pas exécuter les décrets de la constitution ; elle n'exista plus que sur le papier. Un mécontentement, sourd d'abord puis violent, éclata et la révolution le déposséda. On dit que le sultan était très neurasthénique, qu'il ne sortait presque jamais de son palais et craignait de finir, comme son oncle Abdul-Azis, de mort violente. Dans la constitution ottomane, un fils ne succède pas à son père ; lorsqu'un sultan meurt, on va chercher l'aîné de sa famille, oncle, frère ou cousin pour lui succéder.

Les sénateurs sont nommés à vie ; leur président actuel est Saïd-Pacha, il était le secrétaire politique d'Abdul-Hamid. Les députés sont élus comme en France, pour quatre ans. Le plus célèbre poète de la Turquie, le Musset de son pays, actuellement ministre de la Porte ottomane à Bruxelles, est Hamid-Bey.

La porte du palais impérial est en fer forgé, peinte en blanc ; les jardins sont immenses ainsi que les constructions ; elle contenaient les sept mille hommes de troupes, douze mille hommes en tout. Le sultan sortait une fois par an pour se rendre à Sainte-Sophie, il allait

habituellement à la mosquée du palais. Les bassins du parc sont remplis d'oiseaux : pigeons, canards, etc., beaucoup de fleurs embaumaient autrefois les parterres. Je vois maintenant, ironie du sort, un petit théâtre, et un café populaire dans cet endroit séparé jadis si jalousement de tout contact extérieur. Le palais est encore rempli de meubles, j'y remarque un bateau orné de pierreries, des pendules, des porcelaines de prix, des bibelots, etc. Le théâtre intérieur a de bonnes proportions; on y jouait des opérettes et des comédies.

Le sultan invitait aux représentations quelques intimes, le corps diplomatique, ses ministres, leurs femmes, qui se dévoilaient devant lui, le regardant comme le chef religieux.

La petite Sainte-Sophie est une mosquée fort ancienne, son architecture, ses colonnes, ses chapiteaux et le quartier composé de rues tortueuses et de vieilles maisons en bois sculpté sont des plus curieux pour le touriste.

Les gens de situation élevée ont tous ici un équipage (expression russe), ne pas en avoir serait déroger; le cocher de très grande maison qui me conduisait devait souffrir en voyant ses

beaux chevaux grimper comme des chèvres dans les ruelles escarpées.

Les distances de Stamboul à Péra, d'Eyoub à Sainte-Sophie et de la Sublime Porte à Yildiz sont trop longues pour être parcourues à pied. Alors chacun fait des sacrifices pour être convenablement, sinon luxueusement voituré.

Le jour du retour en France approche, il est temps de retrouver ma patrie, mais avant de partir, je veux emporter dans mon cœur toutes les paillettes du Bosphore, afin d'en dorer les flots de notre Océan breton, les fleurs de nos parterres, les mouettes grises de nos rivages. Lorsque le vent soufflera avec violence, frappant les vitres de nos donjons, j'invoquerai l'Orient enchanteur et sa magnétique influence me donnera l'hallucinante sensation des molles brises de la Corne d'Or!

FIN

TABLE

—

I. — BERLIN. — VARSOVIE. 1
II. — IÉKATÉRINOSLAV. — ROSTOV-SUR-LE-DON. 29
III. — DERBENT 41
IV. — BAKOU 47
V. — TIFLIS 59
VI. — BATOUM. — KOUTAÏS. 247
VII. — KARABAGH. — ARMÉNIE 259
VIII. — CRIMÉE 287
IX. — KIEV. — ODESSA 303
X. — ROUMANIE 313
XI. — SOFIA. — BELGRADE 327
XII. — CONSTANTINOPLE. 355